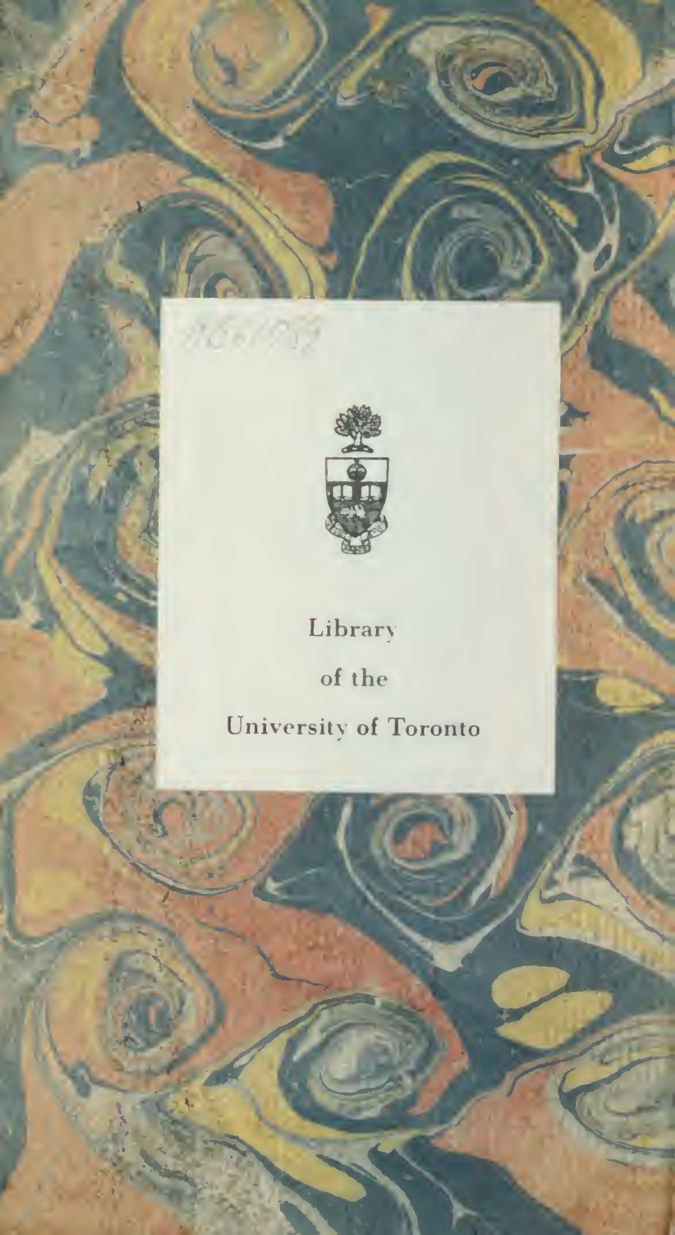



Library
of the
University of Toronto



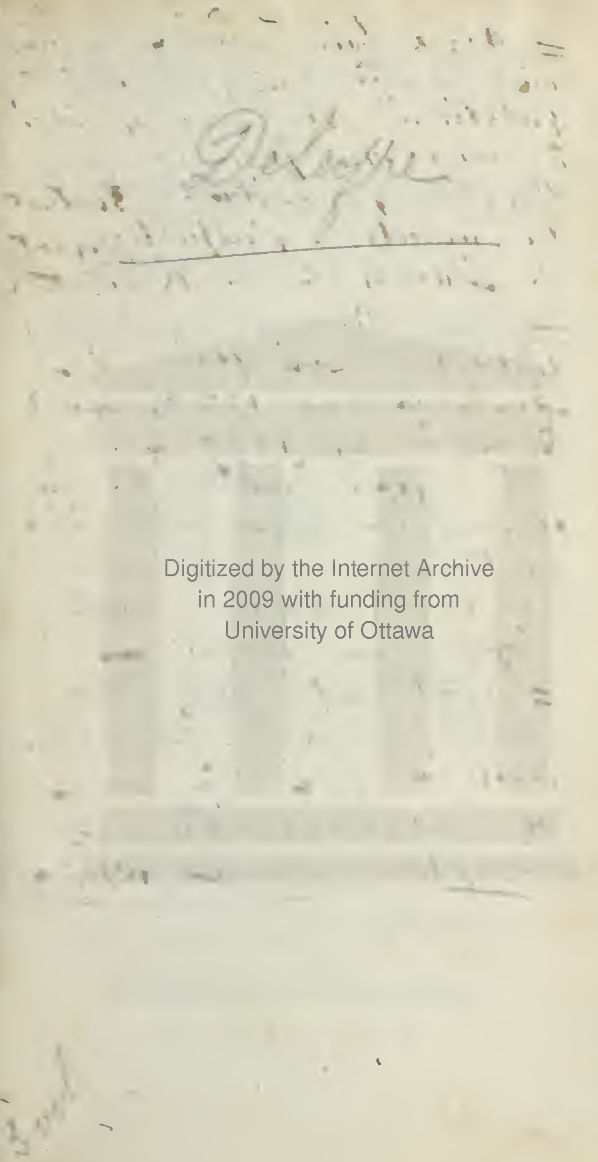
[illegible]

1. [illegible]

Pas Deleyre

3 vol

400



= Assez bien rédigé, mais où l'auteur a souvent substitué ses propres idées à celles du philosophe Anglais, évitant surtout de montrer l'attachement de Burke à la Révolution.

= par Alexandre Deleyre, littérateur, né près de Bordeaux en 1726, mort à Paris en 1797 =

= Deleyre, député de la Convention pour son département vota la mort de Louis XVI et contre l'appel au peuple —

= était entré chez les Jésuites, après leur suppression, se lia avec les Encyclopédistes =

Corruptio optimi pessima

ANALYSE
DE
LA PHILOSOPHIE
DU CHANCELIER
FRANÇOIS BACON.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez ARTSKÉE & MERKUS;
& se trouve
A PARIS,
Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
PRAULT, Fils aîné, Quai de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-neuf.

M DCC LV.

AVERTISSEMENT.

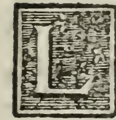
LE dessein de cet Extrait est d'engager les esprits d'une certaine force à lire l'Original, & d'en dispenser ceux qui ne peuvent prendre le tems ni la peine d'aller à la source.



ANALYSE DE *LA PHILOSOPHIE* DU CHANCELIER *BACON.*

CHAPITRE PREMIER.

Apologie des Sciences.



LEs ſciences énervent les forces, amolliſſent le courage, nuiſent aux mœurs & à la politique. La curioſité nous égarant dans un labyrinthe de maximes oppoſées & d'exemples qui ſe détruiſent, l'eſprit flotte dans une incertitude dangereuſe, ou bien

il s'attache avec roideur à des principes abusifs & trompeurs dans la pratique. L'entêtement qui naît de l'admiration, produit l'esprit de parti, si contraire à la paix. L'étude éteint le goût pour les divers états de la vie civile, & sur-tout pour la profession tumultueuse des armes, en inspirant l'amour du repos & de la solitude. Les discussions de l'Ecole sappent l'autorité de la Religion, parce qu'elles apprennent au peuple à douter & à disputer, au lieu de croire & d'obéir. Enfin, comme on le reprochoit à Socrate même, le plus sage des Sçavans, la Philosophie n'est souvent que l'art pernicieux de donner les couleurs de l'équité à l'action la plus noire, & de dérober la vérité sous les faux jours de l'éloquence.

Voilà le crime des lettres, & voici leur défenſe.

Les bonnes mœurs & les beaux arts ſe ſont toujours ſuivis dans l'hiſtoire des grands Empires : les ſiécles des Philoſophes touchent aux ſiécles des Héros : les fameux triomphes ſervent d'époque aux plus rares productions du génie ; & de même que la force du corps & la vigueur de l'eſprit croiſſent enſemble & ſe développent au même âge, ainſi vit-on dans les plus célébres Républiques la gloire des lettres accompagner toujours celle des armes.

L'amour de la vertu naît de la connoiſſance du véritable bonheur, qu'on trouve plutôt dans le ſilence du cabinet qu'au ſein du trouble & de ce reflux perpétuel des paſſions qui

mêlent & divisent les hommes.

Quand bien même le Pyrrhonisme seroit le fruit de l'érudition, ce goût pour l'indolence qu'on reproche aux Sçavans, menace-t-il la tranquillité publique ? La férocité appartient à l'ignorance, qui ne connoît de droits que la force : en effet les siécles de barbarie & de ténébres furent toujours ceux de la révolution des Empires. Si la Philosophie inspire l'indépendance, elle n'aspire pas du moins à la domination. Appellera-t-on encore paresse l'art de penser, & cette activité continuelle de l'esprit qui rappelle incessamment à l'homme son existence ?

Les sciences ne menent pas aux richesses ; mais a-t-on oublié que la pauvreté est le véritable trésor de la vertu ? Une

vie obſcure & retirée, dès qu'on n'y eſt pas réduit par la foibleſſe du caractere, ou abbaiſſé par le déſordre des affaires qu'entraîne celui de la conduite, a bien plus d'attraits aux yeux du Sage, que le grand jour des poſtes éclatans. Heureuſe ſituation qui nous met à l'abri des honneurs qui corrompent l'ame, & des revers qui la déſolent ! Le défaut d'intrigue & d'uſage du monde eſt du moins compenſé par la droiture qui devient alors néceſſaire. Le manege eſt la reſſource des ames foibles, comme l'eſcrime eſt le métier des lâches.

Que peut-on conclure de cette négligence dans le maintien dont on fait un ridicule aux Speculatifs ? Sinon qu'un eſprit au-deſſus des minuties, n'en eſt que plus propre aux

grandes choses. Il n'y a pas de doute que les Sçavans, aidés de l'expérience, ne montassent au sommet des honneurs & des dignités plus vîte que le commun des hommes, s'ils pouvoient se résoudre à servir la fortune, & sur-tout à la suivre par ces routes obliques & tortueuses qui menent à la faveur. Manquent-ils de lumieres, ou d'adresse? Qui le dira? Mais ramper, mais courir après des objets dont on voit le vuide & le néant! ...

L'indifférence qui fait qu'on ne dépend ni de ses amis, ni de ses protecteurs, n'est-elle pas déja la marque d'un courage & d'une grandeur d'ame qui méprise des liens aussi fragiles? N'annonce-t-elle pas une probité & une simplicité de mœurs qui se renferme en elle-

même, contente d'attendre, pour ſe produire, l'occaſion d'être utile ? Otez encore à l'homme cette eſpece de liberté, & vous n'en ferez qu'un vil eſclave qui trafiquera de ſa candeur & de vos foibleſſes ; comme ſi c'étoit le caractere de l'amitié de ſe prêter aux inclinations d'autrui pour les tourner au profit de nos penchans.

Platon comparoit Socrate à ces vaſes de la pharmacie qui ne préſentent au dehors qu'une figure de ſinge, de ſatyre ou de hibou, mais qui renferment les baumes les plus précieux. Tels ſont ces philoſophes dont on n'obſerve que la rudeſſe & la cauſticité, ſans pénétrer au fond de leur ame, où le génie & les vertus habitent comme dans leur ſanctuaire.

Quant au mépris qu'on attache à la profession d'instruire la jeunesse, doit-il aussi retomber sur les lettres ; ou parce que l'enfance est un état de foiblesse, le soin de la perfectionner sera-t-il un emploi bas & honteux ? Que la scéne couvre le pédantisme de ridicule, il n'est pas moins certain que la plûpart des Républiques n'auroient pas eu besoin de faire tant de loix pour réformer les hommes, si elles avoient pris la précaution de former les mœurs des enfans.

Comment les lettres nuiroient-elles à l'esprit de société, elles qui répandent la douceur dans le caractere & l'urbanité dans les manieres, à moins qu'on ne leur attribue aussi le poison de la fausseté qui régne dans la politesse ? Si quelqu'un veut

rendre les arts comptables de la corruption qui accompagne le luxe, qu'il obſerve les effets de l'ignorance & des ſciences en Aſie, & ſi la ſtupide croyance du Muſulman l'a rendu meilleur que le Chinois ne l'eſt dans ſa tolérance ou ſon impiété déterminée ; car ces deux peuples ſont également gouvernés par le deſpotiſme. Si l'un vivoit donc ſous des loix plus douces & plus humaines, s'il étoit plus heureux, à quoi le devroit-il, ſinon aux lumieres de ſes *Lettrés?* Si l'autre rampe & gémit ſous le joug de la ſuperſtition, n'eſt-ce pas l'ignorance qui l'entretient dans ſon eſclavage ?

Mais quel que ſoit l'effet des arts & des ſciences par rapport aux mœurs, l'expérience a fait voir que les Rois Philoſophes aſſurent le bonheur des

peuples & la prospérité des Etats. S'ils ont comme les autres Princes les vices de l'humanité & ceux de leur condition, les lumieres qu'ils puisent dans l'habitude de la réflexion sont un préservatif contre les excès violens & irréparables de leurs passions ; les livres leur parlent au moins, quand leur Conseil se tait.

C'est à de vils esclaves qu'on laisse la conduite des bêtes, & les tyrans n'ont que la honte de commander à des esclaves. La servitude avilit le despotisme ; mais y a-t-il rien de plus glorieux que de régner sur les ames libres ? Tel est l'empire qu'exerce la raison éclairée par l'étude ; les préjugés & les passions, tout lui obéit sans résistance & sans contrainte. Il n'est pas jusqu'aux habiles impos-

teurs que les preſtiges de l'éloquence ont rendu maîtres des conſciences, qui ne reſſentent un plaiſir touchant de leur autorité ſur les eſprits ; ſentiment plus exquis & plus doux que la mort & les ſupplices ne ſont affreux. Que ſeroit-ce de triompher par la force de la vérité ? C'eſt une gloire digne de la divinité même, & qu'elle ſe plaît à partager avec les ames d'une intelligence ſupérieure.

Les ſervices des Héros ſont bornés à leur patrie, à leur ſiécle, tandis que le génie étend le bienfait de ſes lumieres de rivage en rivage & juſqu'aux âges les plus reculés. Là, ce ſont des pluyes d'orage qui déſolent de vaſtes pays, avant de fertiliſer un champ ; ici, ce ſont de paiſibles roſées qui portent la fécondité ſur toute la terre.

Où puise-t-on, si ce n'est dans la contemplation de la nature, l'heureux secret de n'être ébloui de rien; & l'admiration, fille de l'ignorance, n'est-elle pas la source de nos travers? La nouveauté sur-tout & l'éclat nous frappe & nous séduit; mais il n'y a qu'à lire l'histoire des tems & percer un peu le voile des choses humaines, bientôt ce qui paroissoit extraordinaire ne l'est plus. On se laissera bien moins étonner de la pompe & du faste de la grandeur, quand on appercevra de loin dans l'immense étendue de l'univers les habitans de la terre, comme des insectes presque imperceptibles, s'agiter & se rouler autour d'un léger amas de poussiere.

Fût-il bien décidé que la carriere des lettres conduit moins

à la fortune que la voie des armes, celles-là mériteroient toujours de fixer notre choix, par le ſeul plaiſir de les cultiver. Ou le ſuccès ineſpéré d'un projet qui a coûté bien des peines, n'a rien de piquant pour une ame ambitieuſe, ou les rêveries d'un homme de lettres ſont plus délicieuſes que les emportemens de la ſenſualité. Le dégoût eſt ſi près de la jouiſſance dans les plaiſirs des ſens ! C'eſt une fleur dont le parfum s'évapore & dont l'éclat s'éteint ſous la main qui la cuëille. La plûpart des objets nous enchantent moins par eux-mêmes, que par la bizarrerie des couleurs que leur prête l'imagination. D'où vient que la volupté régne dans les cabanes, & que les ennuis aſſiégent la Cour ; que les macéra-

tions produisent les extases, & que l'ambition & les conquêtes traînent à leur suite les langueurs de la mélancolie ? Il faut au contraire qu'il y ait dans l'esprit de l'homme un fonds inépuisable de curiosité pour connoître ce qui l'environne, comme si la spéculation étoit une seconde maniere de jouir, & que l'étude soit un aliment bien naturel à notre avidité, puisqu'on ne peut s'en rassasier dans aucune saison de la vie.

Enfin l'espoir de subsister dans la mémoire des hommes vaut peut-être les richesses. Nous travaillons tous pour l'immortalité. Les Philosophes même qui ne reconnoissoient point un autre monde, ont voulu s'assurer la possession de celui-ci. Le désir de se reproduire & de perpétuer sa gloire & son exis-

tence, eſt écrit par-tout ; la ſolemnité des loix du mariage, les titres de nobleſſe, les inſcriptions mêmes des tombeaux ne diſent pas autre choſe. Mais quels monumens auſſi durables que ceux de l'eſprit ? Combien le tems a dévoré de palais, de temples & de villes, depuis qu'Homere eſt à la tète de tous les génies ? Les tableaux d'Apelles & les ſtatues de Phidias ne ſont plus, les modeles en ce genre périſſent bientôt, les copies deviennent tous les jours plus infidéles ; mais les Ecrivains célébres vivront à jamais dans leurs ouvrages, le tems n'altere point leurs traits, le germe de leur fécondité pénétre l'ame des Lecteurs & vivifie leurs productions. Quelles délices pour un cœur avide de réputation, après avoir rempli de ſa propre in-

fluence cette partie de l'univers qui l'environne, de jouir de son immortalité par l'avant-goût que donne l'espérance, & de mourir avec ce témoignage que son nom va passer au-delà des siécles & des mers!

CHAPITRE II.

De l'abus des Sciences.

NOs passions ont infecté de leur venin toutes les professions. L'amour de la gloire & la curiosité sont les motifs les moins vicieux qu'on soit forcé de pardonner aux Sçavans. Mais faut-il que l'ambition, la cupidité, l'esprit d'orgueil & de jalousie animent les talens? Cependant les sciences devoient être un magasin ou-

vert à tous les besoins de la société : graces à la corruption ou à la foiblesse de l'humanité, la satyre a pu les peindre comme un asyle de l'indolence, & comme un vaste champ où l'imagination s'égare dans ses vagues élancemens ; tantôt comme un mont sourcilleux d'où la vanité philosophique considere les humains avec une pitié dédaigneuse, & tantôt comme une espece de fort où l'esprit de chicane s'exerce à la dispute, enfin comme un marché public où les arts deviennent des denrées de commerce.

Le grand nombre des Sçavans n'a étudié que pour s'arroger l'orgueilleux mérite d'instruire : les plus curieux ont sacrifié leur fortune à la gloire d'une invention stérile ; d'autres n'ont cherché qu'à étendre & à grossir

le volume des ſciences, pour leur donner du prix par la difficulté de les poſſéder ; les Spéculatifs vouloient charger leur mémoire de tous les ſyſtêmes, avant de chercher le véritable ; les mieux intentionnés ſe contenterent d'expliquer les phénomenes déja connus, ſans penſer qu'une découverte nouvelle aggrandit plus l'empire de la Philoſophie que le regiſtre exact de ſes anciennes conquêtes ; & puiſqu'on ne peut le déſavouer, faute de terme, on n'a fait que des écarts perpétuels.

Il y a du vuide dans les ſciences, comme dans toutes les choſes humaines ; le frivole & le faux s'y gliſſent. Les matieres ſolides ont dégénéré quelquefois, & ſe ſont perdues dans une foule de queſtions abſtraites & puériles. On appelle cette

précision d'idées qui décompose tout, finesse de pénétration; mais une Métaphysique qui énerve l'esprit, sous prétexte de l'aiguiser, une Logique qui répand des doutes sur l'évidence même, est-elle fort utile? Des hommes d'une profession oisive, qui portoient de leur cellule dans les Ecoles une humeur chagrine & querelleuse, très-peu versés dans la connoissance des tems, encore moins dans l'étude de la nature, ont inventé ce langage épineux au moyen duquel on s'entend à-peu-près, comme si l'on parloit toutes les langues ensemble. De-là ce mépris de la doctrine qui retombe sur la Religion & sur ses Ministres. Que résultera-t-il des dissensions scholastiques & de la contradiction de tous les systêmes? ...... cette unique

vérité, Que tout n'est qu'erreur.

C'est ce dégoût pour le style barbare des Théologiens qui a toujours favorisé les Novateurs. Aussi Luther qui avoit besoin de séduire le peuple, eut recours à l'enchantement de l'éloquence ; car l'homme a je ne sçais quelle maladie de passion qui le fait céder aux charmes de la parole, & l'imposture en profite pour surprendre la crédulité : celle-ci abusée étend & perpétue son erreur. L'enthousiasme est une suite de l'égarement : y a-t-il rien qu'on veuille si fort persuader que ce que l'on a cru le plus à la hâte ? C'est en ce sens que l'esprit le plus simple doit être le plus ferme Apôtre d'un nouveau dogme.

On reçoit les faits sans méfiance : les Annales de l'Eglise

fourmillent de traits apocryphes, qui ont fait au Christianisme une plaie dont il ne guériroit jamais sans le plus grand de tous les prodiges, & si la main qui l'a fondé parmi les persécutions ne le sauvoit des atteintes du faux zéle. Les Ecrivains de l'histoire naturelle qui n'avoient pas le même intérêt à s'abuser & à tromper, ont débité de bonne foi des faussetés grossieres, leur érudition en a imposé; & combien d'absurdités ont pris créance sur leur témoignage?

On embrasse des erreurs sans réflexion & comme par instinct. Il y a des choses qui ont tant d'affinité avec notre imagination. L'homme croit aisément ce qu'il craint, ou ce qu'il désire. Ainsi l'Astrologie qui donnoit au ciel une espece d'in-

fluence bénigne sur la terre, a trouvé du crédit dans les esprits; & bientôt des fourbes ont pris occasion d'en faire un art lucratif. Une autre espece d'imposteurs a profité de la crainte des enfers pour imaginer un commerce des morts avec les vivans, & la magie est devenue une science. Voilà comme le mensonge a tout corrompu.

On suit des opinions au hazard par un respect aveugle pour les grands noms qui les ont avancées; cette timidité donne à certains Auteurs un empire despotique. Ce sont des Dictateurs que le peuple a créés pour ordonner souverainement, & qu'il n'a jamais la force de déposer. Secouez cette servile déférence; l'assujettissement aux idées d'autrui ne convient qu'à l'enfance qui est l'âge de l'igno-

rance & de la ſoumiſſion, encore le diſciple ne doit-il à ſon maître qu'une confiance paſſagere, juſqu'à ce qu'il ſoit à portée de rejetter ſes ſentimens ou de changer ſon adhéſion en ſyſtême par un examen perſonnel. Reſpectons les Auteurs ; mais attendons encore plus du tems, le plus ſûr de tous les maîtres, parce qu'il tient la vérité dans ſon ſein.

Alors tombera cette autre ſuperſtition qui nous tient proſternés aux pieds de l'antiquité : il faut y recourir ſans doute, & après avoir découvert le bon chemin par ſon moyen, le ſuivre ſans s'arrêter après une guide que les ans ont rendue chancelante. Mais rien ne perpétuera davantage la vénération pour les Anciens que les ſotiſes des Modernes. Les char-

latans de l'Ecole qui devoient décréditer Ariſtote en l'interprétant ſi mal, le firent admirer, dès qu'ils voulurent l'abandonner ou le combattre.

L'amour de la nouveauté eſt un excès tout oppoſé qui jette dans d'autres écarts. Aux ſiécles d'abondance & de génie ſuccede le régne de l'eſprit. Tout eſt brillant & ſymmétriſé; les ſentences remplacent le ſentiment; des tours, & point d'invention; l'artifice donne un air ingénieux aux penſées qui le ſont le moins. C'eſt la manie de la médiocrité de vouloir tout embellir; au lieu de produire & d'enrichir, on s'épuiſe en ornemens. On détruit un ſyſtême qu'on pouvoit perfectionner: il faudroit abréger, éclaircir; on commente, on ſurcharge; ce ſont les revenus de la litté-

littérature qui grossissent, mais à fonds perdus.

Chose singuliere! Les arts méchaniques ébauchés par les inventeurs, ont reçu lentement & par dégrés leurs accroissemens de perfection; la plûpart des sciences au contraire, portées du premier essor à leur faîte, ont toujours dégénéré, comme si elles étoient des plantes étrangeres à la nature, qui doivent sécher sur pied & disparoître dans le sein de l'oubli, tandis que les arts enracinés, pour ainsi dire, dans les besoins de l'homme, ont un esprit de vie qui les soutient contre les ravages du tems, & qui les ressucite après la révolution des incendies & des déluges. Mais il y a une raison plus sensible encore de ce contraste: c'est que dans le premier cas tous les esprits viennent au se-

cours d'un seul pour achever son ouvrage, & que dans l'autre cas, tous les esprits sont accablés par un seul qu'ils veulent éclipser; effets bien différens de l'émulation & de la jalousie.

Les sçavans à systême & la plûpart des gens de lettres sont comme les Ottomans qui, pour régner en sûreté, commencent par égorger leurs freres.

Point de maladie si délicate que cet affollement de l'amour propre, qui nous passionne pour nos idées; on veut tirer de son fonds, on invoque sans cesse son génie dont les oracles nous égarent d'autant plus dangereusement, qu'ils flattent notre vanité. Un Métaphysicien asservit l'expérience à sa dialectique, un Chymiste ne connoît d'autre école de Physique que son laboratoire; l'un a perdu des années à forger son systême, l'au-

tre a fondu ſa fortune dans ſon creuſet : le moyen de leur ôter cette chimere qui leur a tant coûté ?

Mais une prévention bien pernicieuſe, c'eſt de s'imaginer que tout eſt trouvé, que nos peres n'ont rien laiſſé à faire à leurs neveux ; cependant la nature a repris une partie de ſes ſecrets que le cours des révolutions emporte : le tems en produit chaque jour de nouveaux. Admirons la contradiction de l'homme : avant l'événement tout lui paroît impoſſible, mais après coup rien n'étoit plus aiſé. Une découverte inconnue pendant vingt ſiécles ſeroit-elle réſervée à nos jours, diſons-nous d'abord ? Comment pouvoit-on ignorer une choſe auſſi ſimple, ajoûtons-nous dès l'inſtant du ſuccès ?

Les ſciences ſont impérieuſes ; l'art de douter eſt le meilleur ſecret pour apprendre, rien n'égare & ne retarde comme la préſomption qui donne à tout un air de certitude. Aſſurer d'abord & puis douter, c'eſt renverſer l'ordre, & finir par où l'on auroit dû commencer. Ce ton magiſtral qui régne dans l'Ecole, veut établir la conviction avant l'examen, & réduire toutes les queſtions en principes ; c'eſt le moyen de tout perdre, & ce qu'on avoit acquis, & ce qu'on pouvoit acquérir.

Enfin l'adulation a tout à la fois dégradé les ſciences & deshonoré les Sçavans. Pourquoi cet uſage des dédicaces ; comme ſi la vérité avoit beſoin de recommandations étrangeres ? Du moins les Anciens ne choiſiſſoient-ils que des amis pour

protecteurs de leurs écrits ; c'étoit un présent & non pas un hommage qu'ils prétendoient en faire, ils ont quelquefois adressé des ouvrages aux Rois ou aux Grands, pour les instruire, jamais pour les flatter.

Que dire de ces éloges où l'on érige une Faustine en Lucréce, une Hécube en Hélene ? Pitoyable langage de la servitude, qui mandie une faveur aussi vile que ses talens ! Mais si l'indigence traîne quelquefois un Auteur aux pieds de la fortune ou de la grandeur, que celle-ci rougisse d'avoir attendu des vœux qu'elle devoit prévenir.



CHAPITRE III.

De la Méthode.

LA méthode eſt comme l'architecture des ſciences, elle fixe l'étendue & les limites de chacune, afin qu'elles n'empiétent pas ſur leur terrein reſpectif. Car ce ſont comme des fleuves qui ont leurs rivages, leur ſource & leur embouchure.

Il y a des méthodes profondes & abrégées pour les enfans du génie, qui les introduiſent tout d'un coup dans le ſanctuaire, & levent à leurs yeux le voile qui dérobe les myſteres au peuple. Les méthodes claſſiques ſont pour les eſprits communs qui ne ſçavent pas aller ſeuls. Ne diroit-on pas, à

entendre les Méthodiſtes de lE'-cole, que le maître & les diſciples ont conſpiré contre les ſciences? L'un rend des oracles avant qu'on le conſulte, ceux-ci demandent qu'on les expédie : le maître par une fauſſe vanité cache le foible de ſon art, & le diſciple par indolence n'oſe pas le ſonder.

Quelques axiomes hazardés ſur des obſervations faites ſans choix, des commentaires chargés d'une érudition épiſodique, le tout embarraſſé de faits peu concluans ; voilà ce que les Anciens nous donnoient pour le traité complet d'une ſcience. Le bel artifice qui, le maſque levé, ne laiſſe voir que de la pâleur avec un décharnement affreux!

Les Tables les Préfaces, les Plans font encore aujourd'hui tout le prix des Livres. Le corps

de l'édifice ne vaut pas l'échaffaudage.

Les axiomes ont cet avantage, qu'ils dévoilent au moins le mérite & le génie d'un homme; on voit d'abord s'il possede à fonds sa matiere, ou s'il ne va que jusqu'au tuf. Car des axiomes sont puériles, quand ils ne renferment pas le germe des choses. Ce doit être comme le suc extrait d'un riche fonds d'observations, qui tiennent lieu de preuves & de raisonnemens. Il n'appartient donc qu'aux maîtres de l'art de s'expliquer en axiomes, comme aux Législateurs d'énoncer leurs volontés par des Edits. Les axiomes par leur précision donnent plus de jeu & d'exercice à l'esprit pour étendre & développer ses connoissances, au lieu que les méthodes trop dé-

taillées ne laiſſent rien à faire, ni à eſpérer pour les progrès des ſciences : ſeroit-ce un ſi grand mal d'en tenir la porte fermée aux curieux oiſifs?

On eſt également diffus, ou par excés, ou par défaut de méthode.

Un Traité méthodique, eſt une eſpece de globe lumineux qui répand ſes rayons de tous les côtés. Tout ſyſtême bien ordonné répond de lui-même aux aſſauts de la diſpute. Comme un ſeul luſtre éclaire mieux une ſale, que cent flambeaux mal diſtribués ; ainſi de courtes raiſons heureuſement rapprochées établiront ſolidement une vérité, au lieu que le tems ſe perd à lever tous les ſcrupules & à faire naître mille queſtions d'une ſeule, par des réponſes toujours moins ſatisfaiſantes.

Si vous voulez enter ou gref-

fer, allez à la racine, & laissez les feuilles. La Philosophie naturelle nous conduit aux arts qui remontent vers elle par une liaison nécessaire; dès qu'on la perd de vûe, tout périt. L'Astronomie, la Musique, la Médecine, & la Méchanique, la Morale même & la Politique, sont des branches du grand arbre, si on les détache du tronc, elles sécheront faute de séve. L'esprit philosophique est ce germe de vie qui se répand sur le chaos des sciences, & qui, comme le souffle de la Divinité, crée un nouvel ordre de choses.

La méthode des Dialecticiens, ou la Logique de l'Ecole n'est qu'un tissu de piéges subtils que l'esprit tend au bon sens. Le jugement a une route naturelle, & une maniere de raisonner plus simple. Le syllo-

giſme eſt ſi captieux , l'induction eſt ſi peſante, qu'on ne conçoit pas que des génies clairvoyans ayent oſé les mettre en vogue , s'ils n'avoient employé ces bataillons d'argumens, comme des troupes légeres pour harceler & dérouter l'ennemi, dans la vûe de faciliter le paſſage à leurs ſyſtêmes.

La marche de la méthode eſt de monter d'un axiome à l'autre, & par dégrés , ſans interruption juſqu'au premier , & de deſcendre ſucceſſivement du principe à la derniere vérité qui en réſulte. Mais en parcourant cette échelle double , un ſophiſme qui ſe gliſſe ſur la route vous mene inſenſiblement à l'abſurdité. Tel eſt l'abus de la forme ſyllogiſtique dont tout l'art conſiſte à déconcerter le raiſonnement par un vain cliquetis de termes ambi-

gus, ou à éluder ses traits au moyen d'une distinction magistrale que la prescription du tems a érigée en solution.

C'est une folie de vouloir assujettir tous les arts & tous les esprits à une méthode uniforme. Les mesures de la politique ne se calculent pas comme les dimensions de la Géométrie. Ces méthodes universelles dissipent le fruit des sciences, & n'en laissent que l'écorce. On apprend tout dans les Livres, excepté la maniere de s'en servir ; c'est l'ouvrage de la réflexion. La morale ne semble pas faite pour recevoir la loi de la méthode. Nos actions ne sont pas liées, le commerce des hommes & le hasard qu'on ne prévoit pas, interrompent la chaîne du plan de conduite le mieux arrangé ; ainsi il arrivera que des maximes de

morale éparſes & ſans ſuite feront toujours plus d'effet ſur le cœur.

Qui le croiroit? La méthode qui ſemble abréger les voies de s'inſtruire, arrête les progrès des connoiſſances. Les régles ſont autant de limites ou d'entraves qu'on donne à l'eſprit. Vos pas ſont plus meſurés ſans doute; mais irez-vous bien loin? Il faudroit ſortir d'un ſi étroit horizon, & s'étendre dans la ſphere d'une certaine ſpéculation univerſelle.

On compare les régles & les maximes aux cylindres d'acier, qui ont beſoin d'être polis à la lime pour repréſenter les objets; en effet l'expérience ſeule décide de la vérité d'une méthode, & ſur-tout de ſon utilité.

Une bonne maniere d'enſeigner, c'eſt de faire des queſtions.

Cette épreuve décide de la pénétration de celui qui interroge, & de la portée de celui qui répond.

Les méthodes qui donnent cette teinture universelle, ou ce léger vernis d'érudition dont les demi-sçavans osent faire parade, ne ressemblent pas mal à ces magasins de mode où l'on trouve toute sorte de faux brillans à revendre.

CHAPITRE IV.

De la Nature.

LA nature est un volume immense à dévorer, mais il faut commencer par l'abécédaire. Le Philosophe, cet être sublime, daigne à peine descendre de la hauteur de ses pensées, pour jetter un coup d'œil rapide

& ſuperficiel, ſur la vaſte ſurface de l'univers qui l'environne. S'il vouloit s'abbaiſſer au détail ; que ſes vûes s'étendroient bien davantage ! Mais il y a une certaine élévation, diſons une enflûre d'eſprit, qui répond à l'ambition du cœur ; elle ſe repaît d'idées générales & de projets magnifiques de ſyſtême. C'eſt un piége adroit que la pareſſe tend à l'ignorance.

La nature ſe préſente à l'obſervation ſous trois aſpects ; dans ſa courſe ordinaire, où elle développe ſans effort les révolutions des aſtres & la production des végétaux & des animaux ; dans ſa marche irréguliere, & interrompue par les obſtacles qui naiſſent du mouvement univerſel, telle qu'on la voit s'écarter & ſe jouer dans les monſtres & les êtres uniques ou in-

formes ; enfin dans cette métamorphose que lui prête l'art & l'industrie des hommes ; c'est le regne de l'expérience.

L'homme ne peut aider la nature ou l'interpréter, qu'autant qu'il la connoîtra par des observations sur les faits. Mais quels sont nos instrumens pour l'appercevoir ? l'esprit & les sens ? L'un est trop subtil, & ceux-ci trop grossiers ; elle est d'ailleurs si bizarre. Il n'y a que deux moyens de la saisir ; le premier consiste à puiser les axiomes dans l'expérience ; & le second, à étendre l'expérience par les axiomes. L'entendement s'établit le juge, les sens lui servent de témoins, & les faits de preuves. Mais la nature en appelle sans cesse à elle même de nos décisions.

Il faut d'abord travailler sur un

fonds suffisant d'histoire naturelle & expérimentale, ramassé à nos propres frais, & ne pas nous en reposer sur la foi d'autrui. Cette histoire est semblable à un fleuve d'autant plus navigable, que son lit est plus chargé ; mais comme elle se trouve pleine de faits opposés & peu liés ensemble, elle doit être rédigée en forme de Tables, qui abrégent les opérations de l'entendement, ou qui les mettent à profit par l'enchaînement. Ces Tables sont la régle de l'induction qui met à part & repasse successivement les faits pour & contre le principe qui est à établir, sans oublier même les faits voisins ou limitrophes à la matiere donnée. Cette induction est la clef de l'interprétation.

La plûpart des idées que nous avons sur la nature peuvent s'ap-

pellier les anticipations de l'entendement qui conclud, avant d'examiner. Cela n'empêche pas qu'elles n'ayent sur l'esprit humain l'autorité des principes: est-ce qu'une erreur de convention, ou qu'une même folie n'operent pas l'unité d'harmonie dans la société, du moins pour un tems ? Mais l'interprétation de la nature porte sur des faits variés & répétés à l'infini, & sur des réflexions déliées : ce sont comme les mysteres à la portée du petit nombre ; il suffit d'un homme au timon.

La nature est connue, a dit l'ignorance du vulgaire aprés la présomption des Philosophes, il ne faut plus l'étudier : c'est un Livre fermé jusqu'à présent, on ne l'ouvrira donc jamais, a conclu le Pyrrhonisme; & les sciences ont également souffert de ces

deux ſyſtêmes contradictoires. N'y auroit - il pas un parti mitoyen, qui prouveroit aux uns qu'on n'a pas aſſez vû, & aux autres, qu'on peut voir beaucoup ? Demandons à la raiſon ſi elle a fait ſon devoir dans l'étude de la nature ; mais quelle réponſe attendre d'un juge qui eſt toujours partie dans ſa cauſe? Eſt-elle plus croyable aujourd'hui qu'autrefois ?

On manque la nature, ou parce qu'on l'obſerve au hazard & ſans deſſein, ou parce qu'on la pourſuit avec trop d'acharnement. On veut la ſaiſir toute entiere dans un ſeul fait, elle ne s'y montre qu'à demi ; on attend qu'elle nous prévienne & s'arrête à nos yeux, elle ne fait que paſſer. Ces défauts contraires, jettent dans la Philoſophie une extrême incertitude & de

longues erreurs. Tel est cependant l'enchaînement des opérations de la nature, que des phénomenes particuliers peuvent faire imaginer le systême entier & général, comme le gouvernement intérieur des familles a donné l'idée du gouvernement politique des Nations.

Pour bien observer la nature, il faudroit dépouiller l'entendement de toutes les notions qui ne sont pas à lui; avant de l'appliquer à la spéculation, écarter tout ce qu'il tient des sens, du préjugé, de l'éducation, de l'étude, car voilà de quoi notre raison est composée : c'est après avoir épuré ses idées par des considérations abstraites & indépendantes, qu'on entreroit avec des sens rafraîchis & des moyens nouveaux, dans la carriere de l'observation, & que

les objets ſe préſenteroient, pour ainſi dire, dans leur nudité, & non avec les couleurs bizarres que leur prêtent nos ſyſtêmes. Il faudroit contempler ſes ouvrages, tantôt dans l'enſemble de leur ſtructure, & tantôt dans le rapport des piéces. Mais comme ce coup d'œil général abſorbe l'imagination & ne laiſſe pas d'iſſue aux réflexions, que la ſeconde étude fatigue l'attention & diſſipe les forces de l'entendement; c'eſt en faiſant ſuccéder alternativement ces opérations, que les vûes s'étendent & deviennent plus ſûres. Un obſervateur doit toujours être en garde contre la premiere impreſſion des objets, de peur d'être dupe de ſa ſurpriſe.

On ne vient à bout de la nature qu'en lui cédant. On réuſſit mieux à la tromper qu'à la

forcer, son cours est si oblique, qu'on manque sa piste, si l'on va toujours droit. Cependant l'art qui lui fait violence, l'oblige à se découvrir, comme on affecte de contredire un enfant pour faire sortir son caractere. Mais le tems la sert à merveille, en lui donnant le loisir de se développer.

L'étude de la nature est comme la fabrique des arts & des sciences. Si elles ont été des siécles entiers en proie à la barbarie, il faut s'en prendre au despotisme des Théologiens, qui avoient renversé tous les principes du raisonnement. Le moyen d'avancer avec un voile sur les yeux & des chaînes aux pieds! La morale & la politique absorberent tous les génies vers les derniers tems de l'Empire Romain, c'est-à-dire, quand la

corruption des mœurs & des loix le précipitoit vers sa ruine.

La Philosophie n'a encore eu à faire qu'aux Empyriques, ou aux Dogmatistes. Les uns assemblent beaucoup de provisions, comme la fourmi : les raisonneurs ne font que tendre des toiles, à l'exemple de l'araignée, sans doute pour surprendre la nature. Pourquoi ne pas imiter l'abeille, qui butine pour ouvrager ?

CHAPITRE V.

De l'Expérience.

LA nature doit beaucoup à l'art, & l'art doit tout à l'expérience. Celle-ci est la mere des systêmes. Il y a une expé-

rience usuelle qui sert aux arts, & une expérience théorique qui étend les progrès des sciences; l'expérience usuelle procede des faits à d'autres faits, & l'expérience théorique va des faits aux axiomes. Car tel est leur enchaînement, qu'un fait développe un principe, ce principe produit de nouveaux faits, & ainsi successivement, jusqu'à cette généralisation qui est comme la clef des mysteres de la nature. Mais au lieu de donner des aîles à l'entendement, pour le faire voler tout d'un coup de la base de l'expérience au faîte des axiomes, il faut que les faits intermédiaires qui remplissent l'intervalle, l'arrêtent comme par autant de poids.

Les découvertes de l'expérience sont le fruit du hazard ou des recherches. Les arts uti-

les, doivent la plûpart de leurs inventions, moins aux ſpéculations des Philoſophes, qu'à la faveur de la fortune. On a trouvé la poudre en cherchant toute autre choſe, peut-être ſans avoir aucune vûe. Pourquoi ſuppoſer du génie à celui qui l'inventa ? La bouſſole n'avoit aucun rapport avec les autres inſtrumens de la navigation, on ne pouvoit donc parvenir à cette découverte par la voie du raiſonnement ou de l'expérience ; ce devoit être un don gratuit de la nature : elle a ſans doute dans ſes magaſins quelque tréſor d'un auſſi grand prix, qu'elle nous réſerve au moment que nous l'attendrons le moins ; on ne l'imagine pas, ſoyons du moins à portée d'en profiter. Quoique le tems enfante les merveilleux préſens qu'elle

fait à la terre, il eſt certain que l'induſtrie & l'étude hâtent, ſi l'on peut dire, le terme de ſon accouchement. Combien de ſiécles les hommes ont marché ſur la ſoie, avant d'en connoître le prix & d'en compoſer leur parure ?

Un faiſeur d'expériences eſt une eſpece de chaſſeur qui ſuit la nature à la piſte : mais que les courſes inutiles ne le rebutent pas, un ſeul phénomene le dédommagera de pluſieurs jours perdus. On riſque beaucoup plus à ne rien tenter, qu'à ne pas réuſſir ; la pareſſe nous prive de grands biens, & l'ambition ne nous dérobe que du tems. Mais y a-t-il d'ambition plus noble & plus louable que celle d'étendre ſa puiſſance ſur la nature, pour y puiſer de quoi rendre les hommes plus heureux ?

C'eſt une puſillanimité pleine d'orgueil, qui avoue la foibleſſe des efforts de l'homme, mais qui en rejette le mauvais ſuccès ſur une impoſſibilité prétendue. Pourquoi couper les aîles à l'expérience, & les nerfs à l'induſtrie ? Si un homme s'attachoit à un phénomene particulier, tel que l'aiman, le flux & le reflux de la mer, à force d'étude & de combinaiſons, il viendroit ſans doute à bout de l'expliquer : mais on borne l'invention à donner aux choſes un air de nouveauté, on ajoûte des ornemens, ou l'on retranche du volume de la matiere ; on étend en un mot les ſuperfluités du luxe, & cela s'appelle augmenter les richeſſes des arts.

Il y a de quoi s'étonner qu'on ait eu ſi tard recours à l'expérience pour éclairer les arts ;

mais il n'en eſt pas des Sçavans, comme des Fondateurs des Empires. Ceux-ci ſongent aux conquêtes avant d'établir des loix, & les premiers ne penſent aux arts, qu'après avoir bâti leurs ſyſtêmes.

Le meilleur Obſervateur eſt celui qui recueille tout ce qui peut l'éclairer. Voilà la différence du Philoſophe au Chymiſte qui ne ſaiſit dans les faits que ce qui revient à ſon profit. Un Chymiſte ne cherche qu'à extraire l'eſprit de l'eſprit ; & un Philoſophe veut tirer un principe d'une expérience : cela vaut bien de l'or.

Les faits ſont toujours la vérification d'un principe. En matiere d'arts & de connoiſſances naturelles ; il n'y a d'axiomes vrais, que ceux qui ſont fondés ſur l'expérience. Ainſi toute

abſtraction eſt équivoque par elle-même. Il faut donc avoir une propoſition en vûe, quand on entame une opération. C'eſt la bonne maniere de ſonder les profondeurs de la nature, au lieu de chercher au hazard du merveilleux qui nous trompe toujours, ou parce que les phénomenes trop ſinguliers ſont peut-être au deſſus de notre intelligence, ou parce qu'on ne peut en tirer des conſéquences pratiques & appliquables au ſyſtême général.

L'expérience eſt la démonſtration des démonſtrations. L'évidence qui en réſulte, lorſqu'elle ne ſe dément pas, nous met à l'abri de tout ſoupçon d'infidélité ou d'illuſion : mais ce qui nous égare, ce ſont les écarts des idées ſyſtématiques, quand nous confondons la reſſemblance

avec la chose même. Les comparaisons sont du ressort de l'imagination naturellement vagabonde ; le jugement revient toujours au fait.

Philosophes, laissez d'abord opérer la méchanique, & ne raisonnez que d'après ses épreuves, alors vos réflexions étendront l'art & le perfectionneront. L'expérience a besoin de longues tentatives, avant d'être réduite en art ; mais le grand défaut des hommes, c'est la demangeaison de jouir. On veut d'abord rendre la Physique usuelle, soit pour se donner la gloire d'une découverte, soit pour attacher du crédit à sa profession. Ce sont des pommes d'or jettées sur votre chemin, pour vous arracher la victoire. Il faut s'en tenir long-tems aux faits lumineux, avant d'en venir

aux faits pratiques. Donnez à ces principes féconds le tems de se développer, & vous en verrez éclorre une armée de faits qui se rangeront d'eux-mêmes en ordre de systême, & formeront cette philosophie expérimentale qui assure l'empire de la rationelle.

L'histoire de cent peuples policés ne donne pas une aussi grande idée du genre humain, que le seul tableau de la République Romaine : ainsi un Traité de Physique expérimentale vous fera mieux connoître la nature, que ne le feroit l'étude de tous les systêmes.

Il faut écrire à mesure qu'on opere. Ce recueil d'observations divisé en Tables séparées par l'ordre des faits & des matieres, s'appellera une expérience lettrée ou raisonnée.

Ainsi l'histoire expérimentale sera la suite & l'explication de l'histoire naturelle.

Les mêmes observations & les mêmes calculs se trouvent également dans l'ancien & dans le nouveau systême du monde, ainsi voit-on les expériences communes s'accommoder à toutes sortes de théories. L'expérience encore au berceau prendra pour sa mere indifféremment, quelque philosophie que ce soit; mais l'expérience mûrie & formée avec le tems & le travail, nous apprendra quelle est la véritable philosophie.

Le moyen de connoître la nature par les épreuves de l'expérience, c'est;

1°. De les varier. On s'exerce tantôt sur la matiere ou le sujet; (la fabrique du papier ne

comprend jusqu'ici que du linge, mais si on tentoit d'y mêler de la soie ?) tantôt sur la cause ou l'agent ; (l'expérience du miroir ardent ne s'est faite encore qu'aux rayons du soleil, mais si on l'essayoit au foyer d'un brasier allumé ?) tantôt sur la quantité ; & c'est ici qu'il faut prendre garde au raisonnement de la ménagere dont parle Esope, qui s'imaginoit tirer chaque jour deux œufs de sa poule, en lui donnant deux provisions de grain ; de même celui qui penseroit qu'une double dose de matiere ou de mouvement doit produire le même effet au double, verroit bientôt que les dégrés d'action & de puissance ne se calculent pas ainsi. Point de foi à l'expérience, si elle n'est tentée sous diverses combinaisons.

2°. De les étendre par la répétition. Le vin distillé devient plus fort ; l'esprit de vin augmentera-t-il ou perdra-t-il sa force par une seconde distillation ? L'argent vif jetté dans le plomb fondu prend de la consistence & perd sa fluidité, à mesure que le plomb se refroidit ; si on lui donnoit plusieurs fois cette trempe, ne pourroit-il pas enfin devenir malléable ? On apprend l'histoire dans une galerie de personnages ; si ces mêmes tableaux représentoient les actions au lieu des hommes, ne seroit-ce pas un nouveau moyen d'aider & de fixer la mémoire ?

3°. De les transporter ; ou de la nature à l'art, ainsi l'or qui s'épure dans le sable, se rafine aussi dans le creuset ; ou d'un art à un autre art, ainsi l'impres-

ſion des cachets ſur la cire a donné jour à l'invention & à la perfection de l'Imprimerie ; ou d'un fait à un autre fait, ſoit de même eſpece, ſoit d'une eſpece différente, aiuſi l'effet de l'air ſur les viandes indique celui qu'il opere ſur la ſanté, toutefois avec de grandes reſtrictions.

4°. De les oppoſer par inverſion ; il faudroit voir ſi les expériences du froid confirment celles de la chaleur, ou ſi l'ombre éclaircit les phénomenes de la lumiere.

5°. De les épuiſer en pouſſant, pour ainſi dire, la nature à bout. On meſure les forces de l'aiman par le poids du fer, on éprouve le principe de ſa vertu par l'application des corps qui l'alterent ou la diſſipent ; c'eſt ainſi que les cauſes ſe décou-

vrent par les extrêmes. L'expérience est une espece de question que l'art donne à la nature, pour la faire parler.

6°. De les réunir. Voulez-vous des roses dans l'arriere-saison? Coupez les premiers boutons à mesure qu'ils germent, vous aurez des roses tardives ; ou bien déchaussez le pied du rosier pour tempérer la chaleur de la terre par la fraîcheur de l'air, vous en aurez encore ; mais si vous usez de ces deux précautions à la fois, les fleurs ne peuvent vous manquer aux jours que vous les désirez : il en sera de même des fruits. Combien de remédes ne sont efficaces, que par la combinaison des matieres dont ils sont composés ? Combien de corps, qui dans le mêlange produisent un effet tout autre que dans la séparation ?

7°. De les hazarder ou d'en tenter le ſort par une eſpece de fureur expérimentale qui nous pouſſe vers les nouvelles découvertes. Les prodiges de la nature ſont hors de ſes routes battues ; la ſingularité, l'extravagance même d'un projet le mene ſouvent à une heureuſe iſſüe. Ce qu'on adore comme un myſtere caché, ne s'apperçoit pas, par cela même qu'il eſt trop palpable. La cauſe de la conſiſtence qu'on appelle ſolidité dans le fer & la pierre, peut ſe trouver dans les liquides. Mais comme ſi un terme expliquoit tout, on ne cherche point la raiſon pourquoi un corps ne ſe diviſe & ne ſe ſépare plus. Qu'on obſerve comment la liquidité commence à diſparoître dans ces bulles qui s'élevent ſur la ſur-

face de l'eau, & qui semblent s'attacher & se lier pour former une espece de corps solide, on découvrira la cause de la liquidité & de la solidité. Il faut donc étudier une cause dans toute la nature ; car si l'on s'amuse à tournoyer dans un petit cercle de faits ou d'especes, on se fatigue sans avancer.

Enfin pour étendre l'empire de l'expérience à tous les arts, il seroit à souhaiter qu'un seul homme en possédât plusieurs, ou qu'il y eût du moins une correspondance établie entre les meilleurs Artistes de chaque classe, & l'assemblage de ces divers rayons jetteroit un jour lumineux sur le globe des arts. O l'admirable conspiration, si l'intérêt & la jalousie ne l'affoiblissoient pas! Mais un jour vien-

dra que de véritables Philoſophes animés du même eſprit qui nous inſpire, oſeront prendre un plus grand eſſor, & par la route de l'expérience, iront arracher à la nature ſon voile & ſes ſecrets. Alors il s'élevera de la région des Sophiſtes un eſſain nébuleux qui, craignant de voir ſuccéder le mépris à la haine publique, fondra ſur ces aigles, & ne pouvant ni ſuivre, ni arrêter leur vol, s'efforcera de décrier leur triomphe par ſes vains croacemens.



CHAPITRE VI.

De la Métaphysique.

LA Métaphysique n'est point cette audace puérile de l'esprit qui poursuit des êtres inconnus ou imaginaires, ni cette subtilité pointilleuse qui s'évanouit dans ses dissections à l'infini : c'est la science des principes.

Que lui reste-t-il en effet, si l'on soustrait la nature à ses combinaisons ? ..... Remettons les choses à leur place ; la Physique tiendra registre des phénomenes, & la Métaphysique en rendra raison : l'une traitera des diverses métamorphoses de la matiere, & l'autre des causes ou des formes. Mais si l'on n'ap-

pelle ſcience que la connoiſſance des cauſes, que ſçavons-nous ? Renonçons même à l'eſpérance de jamais rien ſçavoir. C'eſt ainſi que raiſonnent de timides voyageurs qui, dès qu'ils ne voient plus que ciel & eau, ne penſent pas qu'il y ait encore des terres au-delà de leur horizon.

La loi des mouvemens, la recherche, la découverte & l'explication de l'action réciproque des corps; voilà les véritables fondemens des ſciences & des arts, qu'on comprend ſous le nom de la ſcience des formes. Cette ſcience eſt faite pour abréger les moyens & diminuer les efforts, ſans quoi on ſe plaindra toujours que la vie eſt trop courte pour des arts auſſi longs. C'eſt donc en généraliſant les principes, juſqu'à les réduire en

un ſeul, s'il étoit poſſible, qu'on arrêtera le cours des ſyſtêmes & qu'on viendra à bout de fixer les variations de l'expérience qui ſemble ſe contredire pour ſe jouer des Philoſophes.

Les formes ne ſont autre choſe que les loix & les déterminations de l'acte pur de la matiere qui conſtitue une qualité ſimple, ou le réſultat de toutes les combinaiſons qui concourent à opérer une maniere d'être ; ainſi la forme de la chaleur & de preſque toutes les qualités coeſſentielles des corps paroît être le mouvement. En vain ces formes établiſſent une *mêmeté* d'effet entre les cauſes les plus hétérogenes ; cela même prouve que tout eſt ſubordonné dans la nature à un principe initial, élémentaire & perpétuel qui lie, embraſſe &

conſerve la matiere dans une fraîcheur éternelle, pour ainſi parler; & c'eſt par la découverte de ce principe, qu'on réduiroit l'art à imiter toutes les opérations de la nature.

Tous les arts ſont une eſpece de pyramide dont l'expérience eſt la baſe, & la Métaphyſique forme la pointe ou le ſommet: c'eſt le ſymbole de l'induction qui monte par les faits à la ſuprême cauſe.

La machine la moins compoſée, dès qu'elle eſt bonne, eſt ordinairement la meilleure. Les loix ſommaires de la nature ne ſçauroient donc être en aſſez petit nombre; la multitude preſqu'innombrable des actes de la matiere & de leurs combinaiſons ſuffiroit toujours à expliquer la variété infinie des êtres & des phénomenes: cette Méta-

physique étendroit la puissance de l'esprit humain en allongeant ses vûes, tandis que la Physique nous mene lentement, par des chemins étroits & fort obscurs, où l'on n'apperçoit que des détails d'où l'on ne peut rien conclure.

L'application d'une cause générale à quelques faits, ou la vérification d'un fait sur quelques especes fixeront la Physique à d'étranges barrieres. La connoissance de l'anatomie intérieure d'un corps, ou des situations d'une matiere combinée, & le calcul des forces d'un agent, étendront les limites de l'invention à la matiere analogue ou voisine; mais il n'appartient qu'à la Métaphysique de découvrir l'analogie de chaque être avec l'homme, & de chaque être avec le total de l'uni-

vers. Elle ira juſqu'où les viciſſitudes du tems, les bizarreries du hazard, les tentatives multipliées de l'induſtrie & de l'expérience, l'imagination même de l'eſprit humain ne ſeroit point allée ſans elle. L'invention des formes eſt donc l'appui de la théorie & le levier de l'opération.

La Métaphyſique qui eſt l'ame de l'invention, conſidere d'abord les qualités primitives de la matiere, puis les différences ſpécifiques des corps, d'où elle paſſe à leurs propriétés utiles, pour les diſtribuer à tous les arts pratiques, qui ſont le creuſet où le vrai ſyſtême bien éprouvé demeure, tandis que les vaines ſpéculations s'évaporent en fumée.

Les principes les plus utiles dans la pratique ſont auſſi les

plus sûrs dans la théorie, & c'est à ceux-là que s'attache la Métaphysique dont le but est de réunir la vérité à l'utilité qui s'engendrent mutuellement.

Les abstractions sont dans la Métaphysique, ce qu'est la dissolution dans la Chymie.

Il y a une Métaphysique qui vient de la foiblesse de l'esprit, & il y en a une qui montre la force du génie : de la premiere espece sont ces nouveaux Ixions qui embrassent les nuës, pour enfanter des chimeres : de la seconde, sont ces géants qui attaquent la nature de front & par tous les flancs ; qui tantôt sondent ses profondeurs, & s'enfoncent dans les abîmes où elle prétend enfermer ses secrets, & tantôt s'élevent jusqu'à la sublimité des causes finales qu'ils concilient très-bien avec les

caufes phyfiques, fans les confondre enfemble. C'eft ainfi que les volcans du Véfuve, dans les vûes de la nature, fervent de reméde à la terre, quoique par l'éruption d'une fermentation inteftine, ils vomiffent la mort & la défolation fur les plaines d'alentour.

Cependant l'examen des caufes finales eft plus, dans l'ordre de la morale que de la Phyfique, qui s'appauvrira toutes les fois qu'elle voudra étudier les faits dans les motifs, & qu'au lieu de s'informer comment la nature opere, elle demandera pourquoi. Cette curiofité qui vient d'une inquiétude naturelle de l'efprit & de fon panchant fecret à franchir fes limites, peut avoir fa place, mais à la fuite de toutes les autres queftions. La Providence nous permet de fuivre

ſes voies pour les adorer, mais non pas d'approfondir ſes vûes. Elle ſe plaît à faire ſortir du cours de la nature des événemens inopinés où tous nos jugemens vont échouer ; & par ces routes ſecrettes qui la dérobent à nos yeux, elle devient plus reſpectable encore ſous le voile du myſtere, que ſi elle avoit marqué dans tous ſes pas les deſſeins de ſa ſageſſe. C'eſt à ſon exemple que les Maîtres de la terre ont beſoin de ſe rendre quelquefois inviſibles pour conſerver leur majeſté ; plus admirables, quand ils font naître le bonheur & la tranquillité publique de l'orage des brigues & des paſſions, que s'ils faiſoient ouvertement tout plier ſous le poids de leur autorité. Auſſi les Matérialiſtes qui n'ont point apperçu les traces d'une Intelligence

ligence ſupérieure dans le gouvernement de l'univers, d'ailleurs connoiſſoient mieux la nature que la plûpart des autres Philoſophes qui, voulant ſuivre la marche de la Providence, lui prêtoient des contradictions indignes même de l'homme, ſi nous en croyons cet impie qui prétendoit donner des conſeils à la Divinité : que vouloit-il dire ? ... Que les ſyſtêmes de notre invention démentoient le culte que nous rendons à la ſouveraine Sageſſe.



CHAPITRE VII.

De la Théologie.

LA Théologie naturelle est la connoissance de Dieu acquise par les lumieres de la raison, plus propre à combattre l'Athéïsme qu'à prouver la Religion. Les Payens imaginoient une chaîne d'or par où Jupiter attiroit les hommes aux Cieux, au lieu de descendre lui-même sur la terre. Ainsi l'on s'éleve à connoître la gloire & la puissance de Dieu par la voie de la nature ; mais Dieu ne manifeste pas sa volonté par cette même voie.

Les ouvrages des hommes prouvent leur industrie & leur intelligence, mais ne représentent point les traits de leur fi-

gure. De même les merveilles de l'univers expriment la puissance du Créateur, mais n'enseignent pas la religion qui est comme le tableau des perfections divines.

La lumiere naturelle est ce langage que toutes les créatures tiennent à notre esprit, & cet autre langage qu'un instinct secret tient à notre cœur ; c'est le flambeau de la raison & celui de la conscience qui servent à diriger nos pensées & nos actions. Mais cette lumiere nous reproche plutôt nos fautes, qu'elle ne nous instruit de nos devoirs. Il falloit donc une Révélation pour achever de perfectionner nos mœurs & nos idées.

Dieu a des prérogatives & des droits singuliers sur l'homme, celui de soumettre sa volonté, malgré le panchant ; & celui

de faire plier sa raison, malgré sa résistance. Si l'on ne céde qu'à l'évidence, quand Dieu parle; quel hommage lui rend-on que n'obtienne le témoin le plus suspect? L'incrédulité est donc un attentat contre la puissance & l'autorité de Dieu, comme le désespoir est un outrage fait à sa bonté.

La Théologie comprend l'Histoire sainte, le Dogme & la Morale. C'est un champ qui ne demeurera jamais inculte, tant on a soin d'y semer du grain ou de l'yvraie.

La Morale appartient aux Casuistes qui apprennent souvent les iniquités au peuple, & le Dogme aux Controversistes qui fomentent quelquefois ses querelles. Les Interpretes sont chargés de l'explication des Paraboles qui sont une espece de Poësie sacrée,

& des Prophéties qui ſont l'hiſtoire de l'avenir que Dieu ſeul pouvoit faire, comme le témoin éternel de tous les tems.

Dieu s'eſt réſervé les fondemens de notre croyance, ſans qu'il nous fût permis de les lui conteſter. Il faut au moins accorder à la Théologie le privilége qu'a le jeu des échecs où l'on ne diſpute pas des principes : les myſteres établis, que la raiſon s'exerce, & la Religion aura beau jeu contre l'impiété.

Les myſteres ſont donc les conventions de Dieu, comme les loix ſont les conventions des Rois. Qui peut leur en demander compte ? . . . . .& l'on oſe interroger Dieu ſur ſes décrets ?

Les myſteres, loin d'humilier l'eſprit humain, le rendent ſupérieur à lui-même, en lui apprenant ce qu'il ne peut ſçavoir.

Dieu se sert de nos expressions pour nous parler ; il met également ses opérations à notre portée, quand il veut nous les faire entendre. Ainsi il y a un certain usage de la raison dans les matieres de la Religion. La raison nous empêche d'aller trop avant, soit dans les principes de la Religion, ce qui la rend incroyable, soit dans les conséquences, ce qui la rend impraticable.

La Religion Payenne étoit propre à former des libertins ; le Mahométisme ne veut que des croyans stupides ; la Religion Chrétienne exige un culte raisonnable. La premiere ouvroit la porte à toutes les erreurs, l'autre ferme toute issûe à la vérité, le Christianisme seul ordonne cette soumission éclairée qui tient le milieu entre le Pyrrhonisme & la crédulité.

Les Payens disoient que le monde étoit l'image de Dieu, & l'homme une image du monde : le Christianisme renverse cet ordre, & place l'homme entre Dieu & le monde, comme pour établir une espece de communication entre le Créateur & ses ouvrages, par l'hommage que l'homme ne cesse de lui en faire. Ainsi l'univers obéissant annonce à l'homme un Maître ; & l'homme usant des biens de cet univers reconnoît un Pere : tout s'accorde à célébrer une grandeur, une bonté sans limites.

Les Théologiens font comme les Astronomes. Ceux-ci ont imaginé des cercles excentriques ou des Épicycles apparens, pour établir la marche des astres & l'ordre de l'univers ; ceux-là forgent des systêmes humains pour expliquer les mysteres.

Deux écarts bien vicieux ; l'un, d'interpréter la Religion par la nature ; & l'autre, d'interpréter la nature par la Religion : folie des Cabaliſtes, qui bâtiſſent l'univers ſur le texte de la Bible ! C'eſt compromettre l'autorité de l'Ecriture, en pervertir l'uſage, & la défigurer.

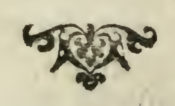
Ne diroit-on pas que les Théologiens ſe méfient de la croyance qu'ils profeſſent, quand on les voit prendre tant de précautions humaines pour la maintenir contre les progrès de la Philoſophie ? Eſt-ce que les myſteres de la nature détruiſent ceux de la foi ? Eſt-ce que l'ignorance ou le menſonge ſeroit un appui digne de Dieu ? Eſt-ce que le ſyſtême des hommes peut faire tort à l'Hiſtoire ſacrée ? Mais s'ils étoient pénétrés de l'immenſité de la Puiſſance divine, ils

ſçauroient ſans doute qu'elle n'a pas beſoin de forces auſſi fragiles que celles de leurs raiſonnemens, & que tous leurs moyens ſont autant d'outrages faits à ſa Providence infinie.

Les réponſes de J. C. n'étoient pas toujours directement conformes aux queſtions qu'on lui faiſoit, ſouvent même elles ne regardoient pas ceux qui l'avoient interrogé. Le Texte de l'Evangile ne dit pas auſſi quelquefois ce qu'on prétend y lire; il ne renferme pas tous les ſens qu'il préſente au premier coup d'œil, ou qu'on lui prête après bien des tortures. Comment réſoudra-t-il donc les controverſes ? J. C. a parlé pour tous les hommes de tous les tems, c'eſt à eux de l'entendre.

N'y auroit-il pas une voie d'éteindre les ſchiſmes, & de

réconcilier tous les Chrétiens? L'Evangile dit : *Celui qui n'est pas pour moi, est contre moi;* mais il dit aussi : *Celui qui n'est pas contre moi, est pour moi.* Ce devroit être le texte de réunion de toutes les Eglises. Le même baptême, la même foi pour les Mysteres fondamentaux, le même esprit de charité ne feroit de tant de partis, qu'une multitude de freres & de fidéles, sans que la diversité de la discipline fût censée détruire cette unité. Si la vérité ne souffre pas un tel partage, il ne reste aux Chrétiens qu'à pleurer les uns sur les autres; mais pourquoi se détruire & s'entre-déchirer?



CHAPITRE VIII.

De la Médecine.

LA terre a beau être un lieu d'exil & de pélerinage, l'hoſpitalité n'en eſt pas moins une vertu. La ſanté, ce don précieux du Ciel, qui ſuffit à l'homme, & ſans lequel il ne ſçauroit jouir paiſiblement de tous les autres, eſt le premier de tous les biens du corps.

Les Philoſophes qui craignoient d'offenſer la Divinité, en lui demandant des honneurs & des richeſſes, ont fait des vœux pour la ſanté.

L'art qui veille ſpécialement à la proſpérité de la nature humaine devroit être le plus recommandable, cependant eſt-il

de profession moins considérée? Un Avocat est dispensé de gagner sa cause ; un Pilote n'est chargé que de conduire le vaisseau, quel que soit le débit de la cargaison ; mais les Médecins, comme les hommes d'Etat, semblent responsables du succès de leurs opérations. Leur réputation dépend des événemens : & comme la fortune ne voit point le mérite, elle donne la palme au charlatan, & couvre l'habileté de confusion. Voilà pourquoi le découragement leur fait tout livrer au hazard ; car si l'érudition échoue, tandis que la nature répare les fautes de l'ignorance, que leur importe pour la gloire & le crédit, de s'épuiser en de longues études, dont tout le fruit devient équivoque ?

L'amour de la vie, l'état de crainte & de foiblesse où sont

ſa plûpart des malades, le beſoin d'un prompt ſecours, ſont les garans de la confiance publique pour tous les Médecins, bons ou mauvais. Auſſi les plus beaux génies de cette profeſſion ont-ils excellé en d'autres arts qu'ils avoient cultivés par dépit: c'eſt la faute du peuple, pourquoi va-t-il les mettre en parallele avec de ſtupides viſionnaires & des femmes ſuperſtitieuſes?

Il faut tout dire; la Médecine tient beaucoup de la conjecture. Le corps humain eſt un compoſé de tant d'autres corps! L'eau ſuffit à la nourriture des plantes, la plûpart des animaux vivent des herbes de la terre, l'homme pétrit ſa ſubſtance d'un mêlange de fruits, de grains, de viandes & de liqueurs de toute eſpece. De-là vient peut-être ce levain corrupteur qui fait fermenter

tous les vices dans son cœur, & qui détruit en lui ces germes de bonté, de sagesse, & de justice que la nature y avoit semés. Il y a tant de variations dans notre maniere d'être ! tandis que la nature a réduit les besoins des bêtes à la plus grande simplicité, qu'elle leur fournit tous les soulagemens à si peu de frais, que tout est réglé chez elles, le sommeil, les courses & les veilles ; l'homme s'épuise en mille soins superflus, les passions le tiennent dans une agitation violente & continuelle. Notre machine est un instrument si délicat, il faut tant de cordes pour le monter, qu'il est comme impossible de le voir jamais dans une parfaite harmonie.

La Médecine a tant de choses à faire ! conserver la santé, gué-

rir les maladies, & prolonger la vie ; trois emplois bien différens, quoiqu'ils dépendent d'un ſeul art & ſemblent aboutir au même but, car le ſoin de guérir ne touche qu'à cette portion de nos jours qu'un orage paſſager vient troubler ; mais entretenir les forces du corps & le calme des humeurs, allonger le fil de la vie, c'eſt à quoi on ne s'eſt pas aſſez étudié. Seroit-ce donc empiéter ſur la providence de la nature, que d'uſer des armes qu'elle a miſes en nos mains pour réſiſter aux aſſauts que le tems nous livre ? Il ſemble qu'elle nous ait environné de piéges & de ſecours, pour nous tenir ſans ceſſe en haleine ; cependant elle s'intéreſſe à la conſervation de chacun de ſes ouvrages, comme ſi c'étoit l'unique.

N'eſpérez pas faire rebrouſſer

chemin à la mort par des remédes d'un grand prix. Non, l'or potable, & l'essence des perles fondues ne sçauroient la détourner, ni l'arrêter d'un seul pas; il faut toutes les forces combinées d'un régime suivi, pour écarter le cours d'une maladie, ou retarder la marche de la vieillesse qui arrive toujours trop vîte. Combien de choses entretiennent la fraîcheur & semblent redoubler les forces, qui ne font que hâter la caducité? Mais aussi ces précautions qu'on prend de longue main pour étendre la durée de la vie, ne laissent pas le loisir de la goûter. L'assujettissement aux régimes équivaut bien quelquefois à une maladie habituelle.

Que sert-il de prolonger la vie à un homme qui n'en fait pas les fonctions? Ces troncs muti-

lés, ces ſquelettes tourmentés tour à-tour par leurs maux & par les remédes, qui diſputent à la mort des reſtes languiſſans, qui expirent en détail, attachés aux débris de leur propre cadavre, vivent-ils dans cette miſérable portion d'eux mêmes? Oui ſans doute : l'adouciſſement d'un mal eſt un plaiſir, comme le ſoulagement d'un beſoin. Un malade eſt encore heureux, quand il peut faire tréve avec ſes douleurs, & ſon dernier moment en devient moins terrible.

Pourquoi les Médecins ne ſe feroient-ils pas un devoir d'écarter de la mort les horreurs qui l'accompagnent? N'y auroit-il pas un art de faire mourir paiſiblement? Epicure & Antonin l'avoient bien ſçu trouver. Mais nos Médecins reſſemblent à nos Juges qui, après avoir prononcé un

Arrêt de mort, se retirent ; ils livrent leurs victimes à ses tristes réflexions, à l'appareil funébre de la Religion, aux lamentations d'une famille : il n'en faudroit pas tant pour anticiper l'agonie.

La Médecine a long-tems opéré, avant de systématiser ; c'est que le mal n'attend pas les discussions : la marche de la Philosophie est toute opposée, elle bâtit d'abord & puis travaille sur ses fonds. La Médecine, sans la Philosophie, n'est qu'un art imposteur ; mais un malade est en grand danger, quand le Médecin l'approche avec un systême en tête.

Si les principes généraux nous égarent par leur généralisation même, que sera-ce des principes faux ? On ne peut se sauver de ceux-ci, que par d'heureuses

inconſéquences: il faut bien alors que le hazard lutte contre le Médecin, ou que ſon imprudence corrige la fatalité de ſes intentions.

Le défaut de principes eſt une ſource de bévues. On ne ſonge qu'à couper chemin à la douleur qui oppreſſe, ſans remonter à la nature du mal & ſans prévoir les ſuites du reméde. Les *quiproquo* des Médecins font bien plus de ravage chez l'eſpece humaine, que ceux de la Pharmacie ; ils ont pris tant d'empire ſur les remédes, que les remédes n'en ont plus ſur les maladies. Mais qu'importe à ces Docteurs ſouverains? C'eſt le peuple qui paye leurs fautes.

Pourquoi tant de maladies *incurables?* Que ſignifie ce terme? N'eſt-ce pas l'ignorance des

Médecins qui, après avoir mené les choses au pire état, prononce enfin qu'il n'y a plus de reméde ?

L'efficace des remédes dépend de leur application. Il y a un ordre, une suite, des intervalles & des mesures à observer. C'est le fil de la méthode qui tire les malades d'affaires ; sans quoi ce qui devoit opérer la guérison, fait empirer le mal. Variez selon les crises & les symptômes ; tout chemin étroit ne mene pas au Ciel : les faits déroutent les plus justes combinaisons, mais le jugement doit agir où l'expérience nous abandonne.

La meilleure étude est celle des tempéramens. La curiosité a tout épuisé dans les notions générales du corps humain ; mais une anatomie comparée qui rendroit raison des différences qu'on trouve dans l'organisation inté-

rieure, ſeroit autrement utile. Peu d'expériences ſuffiſent pour une idée générale, au lieu que la connoiſſance détaillée dépend des obſervations réitérées. Une attention longue & réfléchie; & l'on verra que les hommes ſe reſſemblent auſſi peu par les fibres du cerveau, que par les traits du viſage. Il s'en faut bien que nous ayons tous le cœur fait de la même façon, cela eſt vrai dans le Phyſique comme dans le Moral. C'eſt pourtant dans ces différences qu'on verroit la ſource de pluſieurs maladies dont on ignore la cauſe, tandis qu'on s'en prend aux humeurs. Ce n'eſt pas qu'on doive négliger cette partie, & la regarder comme une ſuperfluité dont le ſang ſe délivre dans ſon cours. Suivez-les au contraire, obſervez leur route & les maux

ou les biens qu'elles font, ſoit dans leur paſſage, ſoit dans leur ſéjour.

Autant de mets, autant de maladies, dit un vieux Aphoriſme. On pourroit ajouter : Beaucoup de remédes, peu de guériſons.

Le choix des alimens eſt d'une précaution très-déciſive pour la ſanté. Les parties les plus analogues à notre corps s'uniſſent naturellement, & cimentent une complexion ſolide. Voyez ſi l'uſage des viandes a dû être auſſi ancien que l'homme.

Les Médecins, comme les Moraliſtes, recommandent la frugalité ; mais une diéte fréquente & des excès paſſagers raffermiſſent plus le tempérament, qu'un régime uniforme qui appéſantit le corps, engourdit les forces & nous rend incapables d'aucun effort. La diéte peut altérer le

ſang, mais elle ne fait jamais autant de ravage que les potions.

Nous avons beſoin de remédes pour réveiller les ſens, comme pour chaſſer les mauvaiſes humeurs. L'exercice eſt une des meilleures proviſions de ſanté. De-là vient l'aiſance à tout faire & à tout ſouffrir : c'eſt l'école de la ſoupleſſe & de la vigueur. La ſoupleſſe rend l'homme ardent & expéditif dans l'action ; la force éleve le courage au-deſſus des douleurs, & met la patience à l'épreuve des beſoins. Nous n'avons plus les jeux des Athlétes qui entretenoient les forces de toute une nation. Les exercices des armes & de la danſe ſuppléeroient-ils à cette perte ? Mais ils n'inſpirent que la molleſſe & la fureur des combats ſinguliers ; deux peſtes qui moiſſonnent la jeuneſſe des Etats.

Le meilleur régime de santé, c'est d'avoir l'esprit libre & content aux heures du repas, du sommeil & des occupations pénibles. Une humeur inquiéte, des chagrins violens, des ressentimens couvés, des plaisirs trop sensibles, une profonde mélancolie ; autant de fléaux qui abrégent la durée de nos jours. Goûtez les douceurs de l'espérance, une paisible volupté, plutôt qu'une joie vive : variez vos amusemens, n'épuisez jamais les plaisirs ; un peu de curiosité, des études qui élevent l'ame & divertissent l'imagination, comme la poësie, l'histoire, les merveilles de la nature.

Les Grands se croient immortels. Seroit-ce parce que, semblables aux idoles des temples, ils se tiennent immobiles dans leurs palais, à l'abri des injures du

du tems ? Mais le repos fait vieillir, & le néant dont leur oiſiveté nous offre l'image, engloutit tôt ou tard cette proie qui lui étoit échappée.

La nature toujours attentive au bonheur de l'homme, avoit enfoui l'or dans les entrailles de la terre, & couvert ſa ſurface d'alimens & de remédes de toute eſpece ; mais depuis qu'au mépris de ſes intentions, l'avarice a ravi ce funeſte dépôt au ſein des mines qui le tenoient caché, il ſemble que pour nous punir, cette mere irritée ait tari la vertu des plantes, ou qu'elle nous en ait dérobé le véritable uſage. Si cela eſt, qu'avons-nous fait par ce fatal échange ?



CHAPITRE IX.

De l'Hiſtoire.

L'HISTOIRE eſt la ſcience des faits. L'Hiſtoire naturelle comprend les faits de la matiere. L'hiſtoire civile contient les actions des hommes, les exemples mémorables & les viciſſitudes des choſes humaines. Supputer les époques & concilier les faits avec les tems, dévoiler le caractere & les mouvemens des paſſions, rapporter les ſuccès & les obſtacles des grandes entrepriſes, ſuivre le fil des actions & leurs ſecrets reſſorts, développer ce chaos nettement, d'un ſtyle ſimple ou énergique, ſans aucun ſoupçon de crainte ou de partialité, tel eſt le rôle d'un Hiſtorien, qui eſt

peut-être encore à remplir, tant il y a d'obſcurité ſur les tems reculés, & de danger à traiter les affaires de ſon ſiécle ! Auſſi voit-on preſqu'autant de naufrages que d'écueils. L'un s'amuſe à recueillir des bruits populaires, l'autre à commenter des fables ſurannées ; ici trop de préciſion, & là des détails ſans fin : tantôt on ſuit les écarts de ſon imagination, & tantôt on ſe livre à ſes préventions ; ce ſont ou des portraits, ou des réflexions, ou des harangues éternelles. Enfin la ſévérité des régles de l'Hiſtoire monte à ce point, qu'il eſt comme impoſſible de les obſerver toutes dans un ſujet d'une vaſte érendue : la majeſté ſuccombe ſous le nombre des faits, l'attention qu'on porte toute entiere ſur le corps de l'ouvrage, s'affoiblit néceſſairement autour

des parties, l'esprit de conjecture brille aux dépens de l'exactitude, on perpétue les erreurs, en les transmettant avec confiance, comme on les a reçues.

Séparez de la plûpart des Histoires les mensonges, avec les noms célébres qui les appuient, les dissertations épisodiques, les réfléxions pénibles, en un mot, l'esprit des Ecrivains, que vous restera-t-il ?

On pardonne les réflexions qui échappent, pour ainsi dire, comme des fautes ; mais quand elles sentent l'apprêt, & que l'Historien semble faire des efforts pour en accoucher, c'est une demangeaison de l'esprit qui cause des tourmens insupportables au Lecteur.

L'Histoire énonce simplement & sans faste les faits authentiques, avec restriction les faits

équivoques ; mais pour détruire des faussetés accréditées, il faut démasquer leur origine.

L'entreprise d'une Histoire universelle paroît bien hazardeuse. Quel est l'homme d'une telle capacité de mémoire, d'un esprit assez judicieux, & sur-tout d'une intrépidité d'ame à toute épreuve, pour oser l'entreprendre ? On risque de sacrifier des faits importans à des observations ingénieuses, & de nous donner l'Histoire d'un siécle ou celle des pensées d'un homme, pour le tableau général de la nature humaine.

L'Histoire Ecclésiastique est pauvre par ses richesses mêmes. On l'a si fort chargée de traits qui se ressemblent, que la vérité n'est pas toujours aisée à distinguer, dans un mélange de faits mal informés. Ceux qui nous ont appris que les voies de Dieu sont

impénétrables, devroient se rappeller aussi qu'elles se dérobent quelquefois même aux yeux qui veillent dans le Sanctuaire.

Les Mémoires ne sont que les matériaux de l'Histoire. Les meilleures sources en ce genre, où un Historien doive puiser, sont les Lettres des gens employés ou intéressés dans les négociations. La vérité s'y trouve plus sûrement que dans les Nouvelles publiques, toujours dictées par la Politique; le secret des affaires y est mieux développé que dans les Conférences; sur-tout si on avoit un recueil suivi des Lettres d'un Ministre à un Prince, d'un Ambassadeur à la Cour qui l'envoie, ou d'un Député à son Corps. Mais ne consultez jamais les Orateurs pour l'Histoire; ils se font un mérite de défigurer la vérité, sous prétexte de l'embellir.

Les Commentaires contiennent la naïve expoſition des faits, & la ſuite des événemens. Ceſar a ſçu réunir dans les ſiens tous les mérites de l'Hiſtoire, ſans s'écarter du ſtyle modeſte des Commentaires.

Les Faſtes comprennent les titres & les inſcriptions, le nom & la dignité des perſonnages illuſtres, la ſolemnité des Actes publics, & l'origine des monumens célébres.

Les Annales marquent les dates & l'ordre des tems. Elles ſemblent écrites d'ordinaire pour l'oſtentation, & prêter aux actions humaines un prix qu'elles n'ont pas; enſorte qu'une ſatyre donneroit une idée auſſi fidéle des hommes, que ces ſortes de chroniques.

Les Journaux ſont les archives des bagatelles, auſſi ne ſont-ils

pas faits pour la postérité, mais pour entretenir la curiosité d'un Public oisif des fêtes, des spectacles & des événemens périodiques. Il y auroit des Journaux d'une espece utile, qui éclaireroient l'art militaire & la navigation, par un détail suivi des campagnes & des voyages. Alexandre ne rougissoit-il pas qu'on publiât celles de ses actions qui ne devoient pas entrer dans l'Histoire de sa vie ? Il étoit beau de dire : Alexandre a dîné, Alexandre a dormi ; mais s'il n'avoit fait que cela, sa mémoire auroit péri avec la Gazette de son tems.

Les Vies font connoître les hommes en petit, pour ainsi dire, & doivent offrir plus à l'exemple qu'à l'admiration.

Les Relations instruisent des événemens remarquables, tels que les conjurations, les traités

de paix, les révolutions, & semblables intérêts, particuliers à tout un peuple. C'est-là sur-tout qu'un Historien ne peut, sans se manquer à lui-même, trahir la vérité, parce que le sujet est de son choix; au lieu que dans une Histoire générale, où il faut que les faits suivent l'ordre & le sort des tems, où la chaîne se trouve souvent interrompue par de vastes lacunes, (car il y a des vuides dans l'Histoire, comme des déserts sur la mappemonde) on ne peut souvent présenter que des conjectures à la place des certitudes : mais comme la plûpart des révolutions ont constamment été traitées par des contemporains que l'esprit de parti met toujours en contradiction, après que la chaleur des factions est tombée, il est possible de rencontrer la vérité au milieu des

mensonges opposés qui l'enveloppent, & de faire des Relations très-exactes avec des Mémoires infidéles.

Un genre d'Histoire singulier, ce sont les Anecdotes; lorsqu'un Auteur recueille un certain nombre de faits curieux & intéressans, pour les discuter en Philosophe & en Politique. C'est ce que les Anglois appellent *Histoire digérée*; ils la goûtent d'autant plus qu'elle se prête aux profondeurs de la réflexion qui caractérise leur génie. Mais il n'appartient pas à tout Historien de s'ériger en homme d'Etat, de Cabinet & de tous les Conseils.

Les événemens considérables ne sont pas tellement resserrés dans les bornes d'un siécle ou d'un Empire, qu'ils ne tiennent aux tems ou aux pays voisins. La méthode seroit donc excel-

ſente, de tracer à la tête d'une Hiſtoire, un tableau racourci des Hiſtoires limitrophes, qui ſerviroit comme de carte, ou de bouſſole pour s'orienter.

L'Hiſtoire du Monde, ſans celle des Arts & des Lettres, eſt comme la ſtatue de Polypheme ſans œil.

L'Hiſtoire naturelle qui embraſſe le cours du ciel, les météores de l'air, les productions de la terre & de la mer, & tous les phénomenes de la nature, doit ſe borner à un fait de chaque eſpece, parce que la raiſon d'un ſeul eſt celle de tous les autres individus.

Le but qu'on ſe propoſe décide des moyens que l'on prend ; ainſi les Ecrivains de l'Hiſtoire naturelle ne conſulteront pas toujours le goût & l'amuſement de la multitude des Lecteurs, pas

même un intérêt prochain & visible. S'ils ont des vûes philosophiques, ils n'écriroient rien qui ne serve à développer les mysteres de la nature, ou à étendre les secrets de l'art; ils observeront les différences dans les descriptions, les causes dans les réfléxions, la vérité plutôt que la singularité dans les Relations, alors ils deviendront utiles.

Il faudroit se souvenir que l'Histoire de la nature est le volume des ouvrages de la Divinité, & ne pas attribuer des inconséquences à l'image de toute perfection.



CHAPITRE X.

Des Langues.

LEs langues ſont le véhicule des ſciences. Toutes les diſtinctions qui ſervent à démêler l'innombrable multitude des notions différentes, aident à lier les hommes, & les langues ſont autant d'inſtrumens de la communication de leurs penſées. Il y a quelque apparence que l'homme eſt fait pour la ſociété, puiſque les peuples qui ne parlent pas la même langue, s'entendent toutefois par le moyen des geſtes. Les Chinois ont une écriture hiéroglyphique qui exprime des choſes au lieu de paroles. Ces caracteres qui ne reſſemblent pas aux lettres ordinaires, rendent pourtant les mêmes

idées. C'est une langue muette, propre au commerce, que les Etrangers entendent & parlent avec eux. Chacun peut la lire & l'expliquer en sa langue, sans avoir recours aux interpretes & aux traductions.

Les gestes sont les signes naturels des choses, ou la langue de toutes les nations. Les hiéroglyphes sont des emblêmes qui ont un rapport intelligible avec la chose figurée. Les caracteres ou les lettres sont des signes de convention naturalisés par l'usage. Les mots sont les signes reçus des idées. Il y a une espece d'analogie entre les mots & les idées, comme il y a une généalogie entre les mots eux-mêmes, qui les fait presque tous descendre les uns des autres. Mais point de curiosité plus futile que celle des étymologies, à moins qu'on

n'établiſſe les rapports de toutes les langues enſemble, pour découvrir leur racine & parvenir à cette langue mere, qui s'eſt partagée en pluſieurs branches plus ou moins chargées, ſelon le génie & le climat des peuples. C'eſt alors que les langues de chaque nation s'enrichiroient par le mêlange, & qu'il pourroit s'en former une excellente qui redeviendroit générale. Semblable à la Venus d'Apelle compoſée de pluſieurs modeles de beauté, elle caractériſeroit mieux les paſſions, peindroit tous les objets, auroit tout à la fois plus d'énergie & d'harmonie, & ſeroit par excellence le langage de la nature.

Si l'on y fait attention, les mœurs de chaque peuple ſe dépeignent dans ſa langue. La langue hébraïque eſt originale & ſans mêlange; on en voit la raiſon dans

l'antiquité du peuple Juif, & surtout dans cette loi de sa Religion qui lui défendoit de s'allier aux nations étrangeres.

Les Grecs peuploient volontiers leur langue de mots nouveaux, les Romains beaucoup moins ; c'est que ceux-ci étoient nés pour la guerre, & ceux-là pour les arts : le luxe étend la richesse de la langue, & les actions demandent de la précision ; aussi le style du commerce est laconique, celui des poëtes & des peintres est abondant.

Les langues anciennes ne finissent pas, tant elles ont de terminaisons & d'inflexions ; les modernes abrégent tout, par le moyen des articles & des verbes auxiliaires. Qui ne voit pas que nos peres avoient plus de génie & de fécondité que nous ?

L'harmonie d'une langue con-

ſiſte dans le ſon, la meſure & l'accent. C'eſt la conſonance ou la diſſonance qui décide de ſa douceur. Le cri ou le hiatus formé par le concours des voyelles, l'aſpérité qui vient du choc des conſonnes, donnent une trempe rude à toute langue. La meſure regarde la poëſie ; le jugement de l'oreille eſt le plus déciſif ſur cet article : toutes les régles de l'art ſont en vain exaltées ; il gâte la nature, au lieu de l'embellir, dès qu'il veut trop dominer.

Quant à l'accentuation, eſt-ce la peine de s'arrêter à des points ?... Toutefois il faut avoir plus d'égard aux accens dans les phraſes, que dans les mots, parce qu'ils portent ſouvent avec eux le ſens d'une penſée. Ils apprennent à élever la voix, quand on interroge, à ſoutenir l'haleine dans le cours d'une phraſe, à

baisser le ton vers la fin du discours. Mais à propos de la ponctuation qui concerne particuliérement l'écriture, il se présente une question sur l'orthographe.

Doit-on écrire comme on prononce, prononcer comme l'on écrit, ou suivre un usage pour l'écriture, & une méthode pour la prononciation ? Quoique la matiere ne vaille peut-être pas une décision, ce dernier parti semble n'avoir des inconvéniens que pour les Etrangers, au lieu qu'il faudroit tous les jours changer d'orthographe, comme on change de prononciation ; double effet d'une inconstance certainement plus vicieuse que la contradiction qui se trouve, entre la maniere de prononcer & celle d'écrire. L'orthographe d'ailleurs n'asservit point à ses usages les

inflexions du gozier, elle conſerve les traces de la génération d'une langue, & rend un hommage durable aux langues meres que la prononciation ſemble déſavouer, en les défigurant.

CHAPITRE XI.

De l'Eloquence.

L'ELOQUENCE vaut-elle la ſageſſe? Conſultez le Vulgaire qui décide du prix extérieur des choſes. La ſageſſe ſe fait reſpecter, & l'éloquence ſe fait ſuivre. Elle eſt deſtinée à fortifier l'ame contre le vice, en rempliſſant l'imagination de ſes odieux portraits. Si la vertu ſe montroit à la terre ſous une figure humaine, ſa beauté lui

gagneroit tous les cœurs ; mais l'éloquence ne lui prête-t-elle pas ces traits animés & ces couleurs vivantes ; & autant que l'imagination peut suppléer aux sens, n'a-t-elle pas le secret de la faire adorer des hommes ? Les passions une fois soumises à la raison, l'homme n'auroit besoin ni de conseils, ni d'exemples pour se porter au bien ; l'image de ses devoirs, toujours présente à ses yeux, seroit la régle de ses actions : mais depuis le soulévement & la révolte des passions, depuis ce germe de contradiction enraciné dans le cœur humain, la raison est en proie au désordre des sens ; & ce seroit fait de son pouvoir, si l'éloquence ne venoit au secours pour la soustraire à l'esclavage dont elle est perpétuellement menacée. Elle forme donc une ligue entre la raison & l'imagination,

pour résister à leurs ennemis communs.

Platon disoit-il vrai, quand il mettoit l'éloquence au rang des arts corrupteurs qui accompagnent le luxe, & quand il comparoit l'emploi des Rhéteurs à l'industrie des Traiteurs qui dénaturent tous les mets, au point de faire goûter ce qu'il y a de plus mauvais ? Mais non : la corruption n'en est pas encore là ; l'éloquence s'attachera toujours plus volontiers à faire valoir la probité, qu'à flatter le crime par des couleurs artificieuses, parce que l'homme le plus dissolu veut paroître meilleur dans ses discours, qu'il ne l'est au fond par ses sentimens & ses actions. Fera-t-on toujours un reproche aux arts de la perversité des hommes ? Mais s'ils abusoient constamment de ces prétendus biens,

(n'importe que la fatalité ſoit dans l'inſtrument, ou dans la main qui le tient) devroient-ils en uſer ? C'eſt ſans doute un vice de l'humanité, & non un crime de l'éloquence, qu'elle ſe prête au mal comme au bien ; elle a des couleurs pures & innocentes, comme la Dialectique a des principes eſſentiellement droits ; mais le mauvais eſprit employera toujours l'une à l'injuſtice, & l'autre au menſonge : ainſi l'abus des meilleures choſes fera toujours douter de leur utilité, parce qu'il l'emportera dans la comparaiſon.

Il y a un art de manier la perſuaſion qui varie ſelon les caracteres qu'il s'agit de gagner. On déploie les foudres de l'éloquence contre le peuple qu'il faut terraſſer ; on ſe munit de ſes artifices contre des eſprits inſidieux. C'eſt l'éloquence de la Politique

& des affaires qui manque souvent aux plus habiles Orateurs ; ils possedent tous les tours, mais ils n'ont pas le manége qui est le talent de les appliquer. Au lieu de saisir le foible de leurs parties, ils s'attachent aux ressorts de leur art puissans par eux-mêmes, mais trop usés pour réussir toujours. L'éloquence est bonne en public, & la raison suffit en particulier. Le succès de l'éloquence dépend des dispositions de l'Auditeur qu'il faut toujours consulter. Les expressions synonymes dans leur sens naturel ne le sont pas dans leur effet : c'est ainsi que deux traits également aiguisés ne pénetrent pas aussi avant l'un que l'autre, quoiqu'ils soient lancés avec la même force, & d'une pareille distance.

Laissez aux Dialecticiens le soin de convaincre, vous qui

parlez à la multitude, remuez le cœur, échauffez l'imagination, vous persuaderez. On résiste aux démonstrations, on cede au pathétique. L'homme veut être fléchi : le Raisonneur l'attaque à force ouverte, il se défend ou s'échappe ; l'Orateur le prie, il est désarmé.

Cette différence est remarquable qui compare le Sophiste au liévre, & l'Orateur au levrier : l'un poursuit vigoureusement, & l'autre esquive avec adresse.

Le déchaînement d'Aristote contre les Rhéteurs de son tems, & l'émulation de Ciceron pour un art qui fut la source de sa gloire & de sa fortune, les firent se surpasser eux-mêmes, dans leurs Traités de l'éloquence. L'Orateur Romain est en effet au-dessous du modele qu'il imagine. Nous n'avons rien de comparable à ses préceptes,

tes, ni peut-être à ses exemples, si ce n'est les Oraisons de Demosthene, qu'il suffit de lire pour se croire animé d'une portion de son génie.

Demosthene qui sçavoit par expérience la nécessité de prévenir l'auditeur, conseille aux Orateurs de faire une provision d'exordes préparés pour le besoin. Cicéron vouloit de plus qu'on eût des sujets traités d'avance, & des discours tout appris dans l'occasion, aux noms & aux circonstances près. Mais ces divins Génies n'avoient-ils pas un fonds assez riche dans leur propre enthousiasme, sans recourir à la ressource des lieux communs? Leur méthode est cependant d'un grand usage pour les esprits médiocres, qui font une espece de métier, ou de trafic de l'éloquence.

CHAPITRE XII.

De quelques Arts.

LES Matématiques sont une portion de la Métaphysique. La matiere a des appétits naturels, elle a des mouvemens simples, & des mouvemens composés. Les mouvemens simples sont comme les premiers pas que la matiere fit au sortir des mains de la nature, il n'en reste plus de traces : ces pas aggrandis, redoublés, arrêtés, détournés, répétés, & multipliés à l'infini, sont ce qu'on appelle les mouvemens composés, les quantités, ou les sommes de mouvemens; telle est la génération, l'altération, la corruption, & toute espece de changement dans la forme des corps; c'est

ce qui appartient à la Physique. Les mesures de mouvement sont la combinaison de ses effets, ou la supputation des rapports de la masse avec la distance, de la quantité avec la vélocité, de l'activité avec l'inertie des corps; ceci regarde les Mathématiques naturellement subordonnées à la Physique. D'où vient donc qu'elles ont tellement pris le dessus sur celle-ci, qu'à peine daignent-elles l'admettre au rang des Sciences?

Les Mathématiques ont des parties de spéculation, telles que la Géométrie & l'Arithmétique; & des parties de Pratique, telles que la perspective, l'Astronomie & la Musique, qui servent à confirmer les axiomes de la Physique; ensorte que plus celle-ci fera de progrès, plus elle aura besoin de celle-là. Ainsi la

Physique & les Mathématiques combinées ensemble, forment les Arts pratiques.

Une erreur qui a gâté les esprits & perdu les Arts, (celle de s'attacher à la superficie & à l'universalité, plutôt qu'au fonds & au détail des choses) a donné cours à l'étude des Mathématiques. C'est un champ libre où l'esprit va sans s'arrêter; le plaisir même de la vérité qui ne l'abandonne jamais, semble justifier son goût. Mais que ces vérités sont stériles ! Comment l'homme naturellement avide & intéressé, peut-il s'en contenter? Tel est donc le sort de son inquiete activité, que dès qu'il ne se sent pas capable du solide & de l'utile, il s'épuise & se perd dans les matieres vagues & superflues.

L'art n'est point si différent

de la nature, c'eſt elle-même ſous les déhors que lui prête l'induſtrie des hommes & des animaux. L'art n'eſt pas toujours un ſimple ornement, il fait plus qu'ajouter à la perfection de la nature, que corriger ſes inégalités, & que donner un libre eſſor à ſa puiſſance, il va quelquefois juſqu'à renverſer l'ordre de ſes opérations, & juſqu'à changer entiérement les loix de ſa conſtitution. Telle eſt la puiſſance de la Méchanique, qu'on peut appeller l'hiſtoire de la nature factice. Il y a peu de machines de pure invention. Celles que nous tenons plus de nos recherches que du haſard, ſont imitées ou compoſées, & celles-là demandent plus d'eſprit que de philoſophie. Tout ce qui paroît ſingulier, on le doit à la bonne fortune, aux tentati-

ves de l'expérience, ou aux lumieres de la Physique : mais il faut posséder les choses à fonds pour enfanter du neuf, en quelque genre que ce soit ; on doit donc être Physicien profond, si l'on veut devenir à coup sûr habile Méchanicien.

La Méchanique & la Philosophie ne s'accordent pas assez : l'une néglige les observations, comme stériles pour la fortune : l'autre dédaigne les opérations manuelles comme indignes de l'esprit. La Philosophie a bâti beaucoup de principes sur peu de faits ; la Méchanique, ainsi que la Chymie, adopte peu de principes sur beaucoup de faits ; abus, excès de part & d'autre. Un Méchanicien occupé de son invention, n'ose porter l'esprit ni la main au-delà ; il voudroit ériger un trophée à sa vanité,

avant d'avoir fait des conquêtes dans l'empire de la Philoſophie. Une expérience lumineuſe eſt pourtant l'ouvrage des ouvrages, parce qu'elle renferme la ſource de pluſieurs découvertes.

La Méchanique eſt donc la partie eſſentielle de la Philoſophie naturelle, de cette Philoſophie moins féconde en vagues démonſtrations, qu'en moyens efficaces pour les avantages de la vie. Elle eſt l'écho de la nature, qui rend ſes oracles dans les atteliers ; car la Phyſique expérimentale n'a montré juſqu'ici que ſes jeux. Depuis l'uſage des canons, n'explique-t-on pas mieux la foudre ? Elle nous met ſur la route des cauſes & des effets, dont elle prépare l'invention. Elle fixe enfin, & raſſemble les combinaiſons de l'entendement qui, faute d'appui, s'é-

gare & se confond dans la multitude & l'étrange diversité des faits.

L'Astronomie ne développe que la surface des Cieux, c'est-à-dire, le nombre des astres, leur aspect, leur situation réciproque, & les périodes de leurs mouvemens ; ce n'est-là que le dehors de la sphere. Les causes physiques, & les principes qui établissent une théorie sûre, comptable des phénomenes, de l'influence des globes célestes, de l'inégalité & de l'irrégularité des mouvemens des planétes, de l'accélération, des stations, & des rétrogradations, tout cela appartient à la Métaphysique. Les observations astronomiques prouvent bien l'existence ou l'apparence des phénomenes, mais n'en expliquent pas la nécessité ; & il y a toujours loin des hypo-

theſes à la vérité. L'Aſtronome donne les nombres, & le Métaphyſicien rend la ſomme. S'il y avoit eu un traité de bonne intelligence entre les Aſtronomes & les Philoſophes, les premiers auroient obſervé, & ceux-ci auroient conclu. Mais les viſions de l'Aſtronomie ont corrompu les meilleures vûes de la Philoſophie, & celle-ci a dérangé les calculs de ſa rivale : les uns ont bâti dans les airs des Palais magiques, qu'un enchantement plus fort a diſſipé : les autres avoient poſé des fondemens plus ſolides ſur la terre ; mais le pouvoir du ciel a tout détruit. Les ſyſtêmes & les phénoménes ont toujours été en contradiction, & la vérité ne s'eſt rencontrée nulle part.

L'Aſtrologie eſt pleine de ſuperſtition, mais elle n'a beſoin

que d'être épurée. Le ſoleil influe viſiblement ſur la terre par la chaleur de ſa lumiere ; pourquoi les autres planétes n'auroient-elles pas ſur notre globe une influence moins ſenſible ? Elles ont leurs Etés & leurs Hyvers , leurs apogées & leurs périgées , comme le ſoleil. Les corps céleſtes n'operent pas ſur les individus ; mais pourquoi non ſur les eſpeces ? Le cours des aſtres domine ſur les ſaiſons , mais non ſur chaque jour. Un Aſtrologue pourroit dire ſans ſe tromper : Nous aurons une Automne pluvieuſe ; mais diſtinguer les jours par la neige ou la grêle , voilà l'abſurdité.

Tout l'Univers eſt lié par les cauſes phyſiques , qui entretiennent une communication intime entre ſes parties les plus extrêmes. Une connoiſſance réfléchie

de la ſphere, aſſureroit les prédictions des cometes (car on peut les prédire) & des météores céleſtes, comme elle aſſure celle des éclipſes ; elle donneroit des indices preſque infaillibles des inondations & des ſéchereſſes, des volcans & des tremblemens de terre, des peſtes & des maladies, des guerres même & des révolutions. L'étude de l'Hiſtoire, la combinaiſon des divers aſpects des aſtres avec la ſituation des peuples, les rapports des ſaiſons avec les plantes, l'action des ſpheres voiſines ſur la nôtre, l'impreſſion des changemens de l'air ſur les corps & ſur l'eſprit des hommes, tout cela bien calculé, démontreroit que telle ſaiſon doit être plus favorable à l'olivier qu'à la vigne, aux habitans de la montagne qu'à ceux de la vallée, aux gens d'u-

ne profession sédentaire qu'à ceux d'une vie agitée & tumultueuse. On apprendroit, en évaluant les circonstances, qu'il y a dans le cours de la durée des tems, des climats ennemis du despotisme & de la servitude, des siécles marqués pour la propagation des Arts, & des régnes destinés à la corruption du luxe : car les événemens, ainsi que les occasions, ne font que circuler, & se répéter ; ce qui a été sera encore, le passé redeviendra présent, mais pour le prévoir dans l'avenir, il faudroit pressentir la ressemblance des conjonctures. De la supputation des tems écoulés qu'on rapprocheroit de nos jours, des expériences déja faites, comparées ensemble, des transmigrations & des guerres célébres contrastées avec les époques des mouvemens célestes, il résulte-

roit cet axiome ; Que, lorſque les ſituations ſeroient à-peu-près les mêmes dans le ciel, on éprouveroit ſur la terre les mêmes révolutions ; parce que tout cela partiroit d'une cauſe générale & néceſſaire, qui ſuit toujours les mêmes loix : voilà les aîles qui nous font voler dans les cieux.

La Magie eſt la connoiſſance des forces ſecrettes de la nature. Ainſi tout homme qui ſçaura compoſer des mouvemens, en tirera des effets prodigieux. Chez les Perſes elle n'étoit que la ſcience des rapports qui ſont entre la Philoſophie & la Politique, ou l'art de conjecturer les révolutions civiles par les mouvemens de la nature. Mais ſi la Magie étoit la profeſſion des Sages, elle a bien dégénéré. L'opération de la Magie naturelle eſt comme une des ces

liqueurs somniféres qui plongent nos sens dans un agréable délire, où l'on ne voit que des phantômes enchanteurs. La physionomie est un art où l'on apprend à connoître les inclinations de l'ame par les traits du visage, & par la conformation de tout le corps. Tous les hommes rient, pleurent, & rougissent à-peu-près de la même façon; ces signes sont les interpretes les plus naturels de certains sentimens, mais ne caractérisent pas leurs causes secrettes. La Chiromancie est un art de pure charlatanerie. La conjecture des songes n'est pas aussi futile. Les songes sont les miroirs où nos passions se représentent. On y découvre les dispositions du corps par les agitations de l'esprit; ils servent à expliquer ce traité d'alliance qui

eſt entre l'ame & le corps. Parmi toutes les eſpeces de divination artificielle, celle qui conclud les événemens d'après les principes, eſt la plus ſûre; celle qui s'appuie uniquement ſur l'expérience, eſt ſujette à l'erreur, & tient un peu de la ſuperſtition.

L'Aſtrologue voit l'avenir dans le ciel, le Médecin s'arrête aux ſymptômes, & le Politique prédit d'après l'Hiſtoire. Toute autre maniere de deviner eſt ſuſpecte, ſoit qu'elle vienne des ſoudains éclairs de l'ame qui ſe dégage des ſens, ſoit qu'on l'attribue à une révélation ſurnaturelle, on doit craindre l'illuſion. Les Illuminés ſe fondent ſur deux ſuppoſitions; l'une que l'ame recueillie en elle-même, & retirée, pour ainſi dire, des organes qui l'occupoient, a la force

de jetter ses lumieres sur l'avenir, & que toutes ses sensations se changent alors en pressentiment; l'autre, que l'ame est le miroir de l'essence divine qui se représente toute entiere dans son image. Ils se préparent à cette double opération par la même voie; c'est-à-dire, par l'abstinence, qui tantôt énerve les forces, & fait voir l'avenir dans une tranquille extase où l'ame jouit d'elle-même & de sa nature, & tantôt échauffe l'esprit, l'agite, & le jette dans une espece de fureur & d'impatience sacrée; c'est alors que la présence divine se fait sentir, révéle ce qui étoit caché, & rapproche ce qui étoit éloigné.

La Magie naturelle, ou la Physique expérimentale est un magasin où l'on voit dans un tas

de jouets d'enfans, quelques meubles riches & précieux. On y débite du curieux pour de l'utile. Que faut-il de plus pour attirer les Grands, & pour former cette vogue paſſagere qui finit par le mépris ?

La Chymie n'eſt que l'art d'analyſer la matiere & de ſimplifier ſes principes ; elle épure les corps ſouillés par les mélanges, elle achéve l'ouvrage de la nature, en la délivrant des obſtacles qui embarraſſoient ſa marche. Il eſt ſorti des fourneaux de la Chymie une nouvelle Philoſophie qui a confondu tous les raiſonnemens de l'ancienne. Les mines & les forges font connoître la nature par ſes cauſes & ſes effets. Les curieux fouillent dans ſes entrailles, & les Chymiſtes la mettent ſur l'enclume. Ainſi l'homme eſt con-

damné à chercher la vérité, tantôt au sommet des cieux, & tantôt dans les abymes de la terre. Le Philosophe est donc ce Protée qui lit le passé dans le présent, & l'avenir dans le passé. Il n'a qu'à raisonner d'après les premieres affections de la matiere, que la Chymie lui découvre. C'est d'elle que dépend la transformation des corps. Si l'anatomie des corps organisés est un des bons observatoires de la nature, la décomposition des corps insensibles n'est pas moins essentielle. On y suit à la trace la progression des mouvemens, on y surprend les rapports secrets des corps similaires, tels que le fer & la pierre, & les liaisons des parties similaires du même corps, telles que la racine, la feuille & la fleur dans les plantes, la chair, le sang & les os dans l'animal. On dévoile enfin le méchanisme

de cette organiſation, par les diſtillations & les diſſolutions. Mais on conclud mal-à-propos l'hétérogénéité des principes qui ſe ſéparent dans l'analyſe, par la prétendue homogénéité des elémens qui s'attachent, parce que l'action du feu, ou de tout autre diſſolvant, peut fort bien ſéparer des corps homogènes, & réunir des corps hétérogènes. Il faut donc ſouſtraire de la combinaiſon des reſſemblances & des différences, le calcul des ravages du diſſolvant, & connoître l'effet de tel dégré de chaleur ſur tel corps ainſi diſpoſé. Cette ſubtilité de diviſions, loin de multiplier les opérations, ne tend qu'à les ſimplifier & à les abréger, en aſſurant leur juſteſſe. Il faut partir des incommenſurables pour arriver à l'exacte meſure des corps. Ainſi la marche des recherches

philosophiques procéde très-bien de la Physique aux Mathématiques. Ainsi la Chymie se trouve sous l'empire de la Métaphysique qui embrasse les vûes & les ressorts de toute la nature.

Mais n'est-ce pas un sujet de risée & de pitié, de voir des hommes ronger les débris de leurs jours & de leur fortune, à la poursuite d'une vaine chimere ? Les Chymistes ont pourtant mieux réussi qu'ils ne vouloient : car à la place de l'or , la seule chose qu'ils cherchoient & qu'ils n'ont pas trouvée , le terrein inculte devenant fertile , ils ont fait mille découvertes utiles à la Médecine & à la Physique. Quant à leurs Théories, on n'y voit qu'extravagance.

La Poësie est un arrangement de paroles & un désordre de choses. Mais ce désordre qui re-

préſente ſi bien celui de la nature, transforme les objets & les aſſujettit aux caprices de l'imagination ; au lieu que la raiſon s'efforce de ſoumettre l'ame à la ſituation des objets qui l'environnent. Tel eſt le penchant de l'homme pour le merveilleux, qu'une beauté réelle, une perfection ordinaire, une variété naturelle ne ſuffiſent pas à la vivacité de ſes idées, il conçoit tout au-delà du vrai. La Poeſie didactique eſt une Hiſtoire enflée de ſons. La Poëſie dramatique eſt l'inſtrument qui met en jeu tous les reſſorts de l'ame.

L'Allégorie eſt un miroir énigmatique; il eſt bon d'amuſer l'enfance de ces récits fabuleux. La raiſon qui vient avec l'âge, léve le voile qui couvroit la vérité, & ſçait tirer parti de ces jeux puériles.

La Poësie est une espece de plante sauvage qui, croissant dans un terrein inculte, s'éléve bientôt au-dessus de tous les arbres.

La Critique veille à la correction des écrits & à l'exactitude des éditions. C'est par ce double emploi qu'elle assure la gloire des Auteurs, & qu'elle pourvoie à l'instruction des lecteurs. L'interprétation, le commentaire, & les notes sont du ressort des Critiques. Mais qu'ont-ils fait jusqu'à présent ? Au lieu d'éclaircir le texte, ils l'ont embrouillé par un fatras d'érudition. Ils font semblant de ne pas appercevoir les endroits obscurs, & se dédommagent de ce silence forcé par des digressions éternelles sur les passages aisés à entendre. Il seroit bien à souhaiter qu'un Ecrivain donnât lui-

même ſes obſervations & ſes notes ſur ſon propre ouvrage, afin de couper court aux volumes inutiles des mauvais Commentateurs.

Quelle puérile défaite de s'en prendre aux fautes de l'édition, comme font quelques Critiques, quand un texte les embarraſſe ! Auſſi ne manquent-ils pas de le réformer au gré de leur ſens. Delà vient que les éditions les plus châtiées ſont ſouvent les moins pures. Dès qu'un Critique n'entend pas à fond la matiere qu'il traite, tout ſon travail n'eſt qu'un griffonage dont le lecteur payera les dépens.

Les arts de luxe ſont la Peinture, la Sculpture, & tous ces arts brillans qui ſervent à la magnificence & à la décoration, ſoit dans les édifices & les jardins, ſoit dans les habits & les

meubles. Il faut laisser aux Poëtes, dont l'imagination bâtit à peu de frais, le soin d'embellir leurs palais enchantés, & songer à la commodité plutôt qu'à l'agrément. Le Vatican & l'Escuriale sont superbes à voir, il n'y manque autre chose que du logement. Les jardins sont l'asyle du plaisir doux & pur : le corps s'y délasse, l'esprit s'y distrait, la nature y étale ses bienfaits & ses ornemens : elle semble disputer à l'art la gloire de les enrichir pour la satisfaction de l'homme. Les beaux jardins sont aussi rares, que les magnifiques palais sont communs. On affecte de prodiguer les miracles de l'art dans les Jardins Royaux, mais la seule parure de la terre y produiroit plus aisément cette voluptueuse rêverie qui fait le charme & les délices des promenades. Pourquoi

quoi mêler la contrainte du luxe au désordre énergique de la nature ? Profitez de ses libéralités ; employez l'industrie à varier ses spectacles, que les eaux fassent naître les bosquets, & que les ombrages des bois endorment les ruisseaux dans un lit de verdure ; appellez les oiseaux, leurs concerts attireront les hommes, & feront cent fois mieux l'éloge de votre magnificence, que le marbre & le bronze, dont l'étalage n'excite qu'une admiration stupide.

Le parfum des fleurs artistement variées, les nuances des couleurs flattent aussi délicieusement l'odorat & la vûe, qu'une touchante symphonie chatouille agréablement l'oreille. Ces deux sens, l'ouïe & la vûe sont les plus délicats & les plus chastes de tous. Les plaisirs qui les remüent sont

aussi les plus innocens ; & les Arts à qui nous devons ces plaisirs, méritent une place distinguée parmi les Arts libéraux, comme étant des plus ingénieux, puisqu'on y emploie toute la subtilité des combinaisons mathématiques. La Peinture réveille l'imagination & fixe la mémoire ; la Musique agite le cœur & souléve les passions. Elles font passer le plaisir dans l'ame, l'une par les yeux, l'autre par l'oreille. Elles ont un rapport d'harmonie admirable. On diroit que les pierreries ont un charme singulier, dont la mode se sert pour fixer la curiosité. Il le faut bien ; car sans cet éclat impérieux, notre folie auroit des bornes, du moins celles que l'inconstance a soin de mettre à tous nos goûts. Est-ce que ces étincelles pures, qui pétillent au sein du diamant,

ſeroient une eſpece de collyre pour nos yeux? Les luſtres & les glaces ſeront à ce prix d'une merveilleuſe invention, & peut-être ont-elles avec nous, une douce ſympathie, dont nous ſentons l'effet ſans le deviner. Les plaiſirs des autres ſens peuvent être plus vifs, mais moins dignes de l'homme. La propreté eſt à l'égard du corps, ce qu'eſt la décence dans les mœurs. Elle ſert à témoigner le reſpect qu'on a pour la ſociété & pour ſoi-même; car l'homme doit ſe reſpecter. Mais l'affetterie dans la parure, & ces ſoins exquis de la ſenſualité ne ſont pas encore aſſez rafinés pour tromper les yeux; trop embarraſſans dans le commerce de la vie, ils nuiſent ſouvent à la ſanté. Les odeurs & les délices de la table tiennent plus du vice, que de la vanité.

Les plaisirs purement charnels n'ont pas besoin d'art, mais plutôt de reméde & d'antidote.

L'expérience de tous les siécles donne une leçon aussi constante que terrible contre le luxe, c'est qu'il annonce la décadence des Empires.

CHAPITRE XIII.

Du Scepticisme.

LE doute est l'école de la vérité. Le Scepticisme a commencé par les Philosophes naturalistes qui ne voyoient par-tout que vraisemblance & probabilité. Socrate s'acquit le titre de Sage, & la réputation de Sçavant par la profession d'ignorance qu'il affectoit. Comme il paroissoit indécis & mal instruit sur

ce qu'il sçavoit le mieux ; on met sur le compte de sa modestie les aveux les plus sinceres de son insuffisance. Il érigea toutes les assertions en questions : cependant on dit de lui, qu'il avoit apporté la vérité des cieux ; c'est qu'il apprit aux hommes l'unique moyen de la connoître, l'art de douter. Les autres Philosophes bâtissoient des systêmes, & Socrate se faisoit un jeu de les renverser par ses problêmes, qui donnerent de l'exercice à Platon son disciple. Après les Philosophes, les Orateurs devinrent Sceptiques pour avoir la gloire de soutenir également bien le pour & le contre ; car c'est à ce prix qu'on passa pour disert. Delà cette méthode des Jurisconsultes, d'appliquer à presque tous les cas, des raisons de douter & d'affirmer, fatale invention qui

entraîne la lenteur ou la précipitation des décisions ; car dès que le Juge se trouve à chaque pas embarrassé de nouvelles autorités contradictoires, moins éclairé par tant de lueurs tremblantes, qu'il ne l'étoit au premier rayon de lumiere, il finit par hazarder ses conclusions à l'aveugle, avec quelques remords de plus.

Les Académiciens ou les Sceptiques du dernier ordre, & qui cependant en portoient seuls le nom, établissoient en paradoxe les vérités de goût & de sentiment, éternisant par leurs ingénieuses dissertations les querelles & les injures des Sçavans. Mais de tous les Sceptiques les plus insupportables, étoient ceux qui ne vouloient pas s'en rapporter à la fidélité des sens : car quels autres garans de certitude établir à

leur place ? Il valoit bien mieux rejetter toutes nos erreurs ſur les défauts de l'eſprit,& s'en prendre à la précipitation de l'entendement qui ne ſe donne ni le tems d'examiner, ni le ſoin de juger, à de faux principes, à des mauvaiſes conſéquences, aux méthodes pernicieuſes, parce qu'il y a des précautions contre ces ſurpriſes ; mais rien ne ſauve la vérité de l'impoſture des ſens. Si ſes témoins ſont corrompus, que deviendra le tribunal de la raiſon la plus intégre ?

Il faut que le chemin qui méne des ſens à l'entendement ſoit coupé de mille ſentiers écartés, puiſqu'il y a autant d'erreurs que d'opinions ſur les voies de la nature. Quand même on ſeroit convenu des principes (ce qui n'eſt pas,) il reſteroit toujours une foule de queſtions au nombre des

problêmes. Conclusion du Pyrrhonisme ; rien n'est vrai, tout est faux.

Un Philosophe qui sçait douter, en sçait plus que tous les Sçavans. Le Scepticisme coupe chemin à l'erreur, il délivre la vérité des ombres qui la couvroient, & si on ne l'apperçoit pas, c'est qu'elle fuit sans cesse ; il fixe notre attention autour des objets qui nous échappent, mais le Pyrrhonisme donne du crédit aux opinions les plus absurdes ; il ne fait que jetter des ténébres sur les objets de doute, & des doutes sur la vérité.

Le despotisme des Philosophes dogmatistes, & l'indépendance des Pyrrhoniens étoient également propres à déconcerter l'esprit humain. Aristote ne détruisit l'empire de l'antiquité, que pour l'usurper ; tyran substitué à de petits monarques. Pla-

ton, de meilleure ſoi, n'en vouloit qu'à la preſcription des Sophiſtes, tels qu'Hippias & Protagore, qui fuyoient les diſcuſſions du doute, comme un injuſte poſſeſſeur, évite d'en venir à des éclairciſſemens. Platon ſe donnoit du plaiſir à fatiguer ſes adverſaires. Mais il ſe forma une école plus ſérieuſe de vrais Sceptiques; ils ne prétendoient pas, comme Pyrrhon, exclure toute eſpece d'examen & de recherche; ſans rejetter ouvertement la vérité, ſans l'admettre pleinement, ils gardoient une eſpece de neutralité dans les opinions, mettant toujours de nouvelles raiſons dans la balance, pour la faire pancher alternativement des deux côtés.

Le Scepticiſme eſt le grand antagoniſte de l'orgueil; mais n'eſt-il pas dans les intérêts de la

paresse ? Après qu'on s'est persuadé qu'il n'y a rien de vrai, ni de solide, on ne se fait plus que des études de goût & d'amusement. Ce sont les courses errantes d'un héritier émancipé, qui voyage, sans autre dessein que celui de satisfaire sa curiosité, ou de divertir son inconstance. La patrie & l'humanité réclament contre cette Philosophie oiseuse.

Le Scepticisme est très-dangéreux dans la conduite, parce qu'il jette une irrésolution dans toutes nos démarches qui en arrête le succès. On va comme à l'aveugle, avec une méfiance qui déroute les meilleurs projets. C'est un état d'yvresse, où les objets tournoyent sous les yeux dans une confusion perpétuelle : de là vient que les esprits les plus étendus sont aussi les moins conf-

tans, parce qu'ils découvrent des raiſons de délibérer, où les autres n'apperçoivent que l'occaſion d'agir.

Les problêmes étouffent cette pépiniere d'erreurs que l'intrépidité de l'Ecole oſe établir en thèſes. Peut-être eſt-ce la vraie methode de s'inſtruire, que de propoſer les vérités comme des problêmes : car faute d'examen, tout devient préjugé, même la vérité. Mais auſſi cette fureur eſt bien contagieuſe ; dès qu'une fois le doute s'empare d'une notion, il s'y attache, à ne plus la quitter : bientôt les problêmes acquiérent une eſpece d'authenticité, par le crédit que leur donne le partage des opinions ; cette licence de douter ſe répand ſur les notions voiſines, gagne inſenſiblement tout le corps des Sciences, & ſe per-

pétue comme héréditairement ; enſorte que la vérité n'eſt plus qu'un ſignal de guerre & qu'un cri de triomphe.

L'indépendance de l'eſprit eſt bien autre choſe que l'indifférence du Scepticiſme. La vérité n'eſt pas un joug importun. Son empire doux & naturel, loin d'oter à l'ame ſa liberté, la fixe & l'attache par l'amour du bien & l'intérêt de ſon repos ; elle lui ſert d'aſyle & de retraite, après bien des excurſions dans le pays des préjugés. Mais le Scepticiſme eſt une circulation d'erreurs qui plongent continuellement l'eſprit de lueurs en abymes. Le Sceptique ôte aux ſens & à l'entendement toutes ſes forces, & le vrai Philoſophe lui en rend l'uſage.

CHAPITRE XIV.

De l'Imagination.

L'IMAGINATION eſt comme la meſſagere qui entretient les correſpondances de l'entendement & de la volonté. Les ſens ſont à ſes ordres pour lui rapporter les objets ; elle en rend compte à la raiſon qui, après les avoir examinés, les renvoie à la volonté pour en décider en dernier reſſort. Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'imagination a tant d'empire ſur nos penſées & ſur nos actions. Comme elle a des miniſtres infidéles, qu'elle eſt elle-même une interprete fort équivoque, elle devient la ſource de nos erreurs & de nos crimes.

La ſuperſtition tient beaucoup

à l'imagination, voilà pourquoi elle emploie à la frapper les images, les ſonges & les viſions. L'Empire du Fanatiſme commence par gagner l'imagination ; on ne croit pas ce qu'on voudroit croire, mais ce qui effraie, ou ce qui ſéduit.

La ſuperſtition eſt cette eſpece d'enchantement, ou de pouvoir magique que la crainte exerce ſur l'imagination. C'eſt elle qui a forgé ces idoles du Vulgaire, les génies inviſibles, les jours de bonheur ou de malheur, les traits invincibles de l'amour & de la haine.

L'eſprit & le cœur ſont tour-à-tour les dupes de l'imagination; on trouve bon ce qui paroît beau, & l'on aime ce qu'on admiroit. Une maîtreſſe a toujours des vertus, un bel eſprit eſt toujours agréable.

L'imagination agit ſur nos ſens; elle tient les rênes du méchaniſme de l'homme, enſorte que tel mouvement doit ceſſer, dès que l'image qui l'a occaſionné, diſparoît : l'homme qui ſe promenoit, s'arrête tout-à-coup, parce qu'il eſt ſaiſi d'une idée qui enchaîne, pour ainſi dire, ſes pas, en captivant ſon imagination.

Une forte perſuaſion ſupplée à la réalité, une vive eſpérance nous y conduit; c'eſt-à-dire, qu'un homme entêté d'un objet, croira le voir où il n'eſt pas, & agira comme s'il le voyoit; & qu'un autre parviendra tôt ou tard au terme qu'il a toujours devant les yeux, s'il y court avec cette confiance qu'inſpire le génie ou l'inſtinct; car l'imagination nous pouſſe avec violence vers le but où la fortune ſemble nous attendre.

Les remédes n'operent la plûpart, qu'en vertu de l'imagination ; & leur premier effet consiste à la calmer. Un Médecin hâtera la guérison de son malade, s'il peut lui persuader qu'elle n'est pas loin. Cependant on a bien vû des maladies imaginaires devenir réelles par la seule influence de l'imagination, mais on ne voit guéres de malades recouvrer la santé, dès qu'ils se croient guéris.

Les songes sont au pouvoir de l'imagination. Elle répete avec plus de force sur les sens, les impressions qu'avoient déja fait sur eux les objets extérieurs. L'ame & le corps doivent éprouver à-peu-près les mêmes sensations pendant le sommeil, parce que l'imagination les gouverne alors ; aussi ceux qui sont fatigués la nuit par la peur des incubes, ima-

ginent des montagnes & des fardeaux accablans, & ſouffrent preſqu'autant que s'ils les portoient réellement. Les hypocondriaques ſujets aux vapeurs qui s'élévent du bas ventre au cerveau, comme ils ſentent dans les entrailles un bruit & un combat perpétuel de vents oppoſés, ne rêvent qu'à des tempêtes.

On diroit qu'il y a une eſpece d'influence mutuelle entre les eſprits, tant l'imagination d'un homme agit ſur celle d'un autre homme; de-là vient l'empire de l'éloquence : un Orateur inſpiré par les vapeurs de l'enthouſiaſme, embraſe toute une aſſemblée de ſa propre chaleur, & opere ces révolutions ſubites dans les mœurs & la croyance qui durent, & tombent avec cette violente impreſſion : de-là naît encore la force de l'exemple; un

homme emporté par on ne ſçait quelle yvreſſe, s'éléve tout-à-coup à l'incroyable, & par une action hardie, entraîne des changemens inopinés, tels qu'on en voit dans le ſort des batailles & des Empires même. D'où vient que les hommes ſont beaucoup plus ſuſceptibles des impreſſions du pathétique, aſſemblés que ſolitaires ? N'eſt-ce pas que le bruit, l'appareil, l'agitation, tout ce qui parle aux ſens, remue l'imagination ? Ces mouvemens ſourds de crainte, de pitié que l'Acteur répand ſur tous les Spectateurs, redoublent par leur communication mutuelle ; & ſemblables aux frémiſſemens de la mer dont les flots s'élévent & s'entrechoquent, ils jettent la déſolation dans tous les cœurs.

Les ſortiléges ſont les rêves d'une imagination bleſſée qui

communique ſa maladie à des cerveaux auſſi foibles. Il ſe peut très-bien, que certaines liqueurs prétendues - magiques portent à la tête, & cauſent dans le ſang cette fermentation bruſque & rapide qui, ſemblable aux tranſports d'une fiévre maligne, jette dans des convulſions extraordinaires, ſur-tout ſi l'imagination étoit effarée d'avance par des opinions bizarres. Mais que voit-on là de ſurnaturel ?

Les caracteres de la magie, ou ne ſignifioient rien du tout par eux-mêmes, ce qui donnoit un libre champ aux écarts de l'imagination; ou bien avoient du rapport avec les idées de l'enchantement, ce qui contribuoit à en opérerles effets prodigieux. Les charmes dont elle uſoit pour inſpirer de l'amour ou pour arrêter l'effet des deſirs naturels,

tenoient tout leur pouvoir du trouble que de vaines menaces répandoient dans l'imagination; la crainte de l'amour dans les uns, & dans les autres celle de ne pouvoir le satisfaire, rendoit leur résistance inutile, ou leurs efforts impuissans.

On guérit l'imagination d'une illusion par une autre.

La plûpart des merveilles qu'on attribue à la sympathie, ne doivent leur existence qu'à l'imagination. Une lettre, un portrait, la boucle de cheveux de celle que l'on aime, réveillent dans tout le corps des émotions involontaires; n'est-ce pas qu'ils rappellent à l'imagination le souvenir ou l'approche d'une agitation plus violente encore?

Les yeux de la beauté ont un ascendant invincible sur tous nos sens, plus ou moins fort à pro-

portion des autres rapports qui ſe trouvent entre notre cœur & l'objet qui le bleſſe ; ce charme indépendant de l'imagination augmente toutefois, ou s'affoiblit par elle.

Il peut y avoir dans le crâne d'un malheureux expiré d'une mort violente, une vertu ſympathique qui opere ſur un honnête homme bleſſé à la tête. Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que le cœur d'un lion appliqué tout fumant au cœur d'un homme lâche, lui donneroit du courage. Indépendamment de la force de l'imagination élevée par ce ſtratagême, il y a une raiſon d'analogie entre ces parties. La chair crue & ſanglante rend tel peuple guerrier plus féroce au combat.

Quand même la ſympathie agiroit à une diſtance fort éloi-

gnée, quelle influence passe d'un homme sur une multitude, ou d'une multitude sur un homme? Cependant, comment expliquer ces illuminations soudaines qui faisoient connoître la victoire d'une armée à un particulier, ou la mort d'un ennemi à toute une nation? On attribuera ces prodiges à une révélation surnaturelle : mais que répondre aux Romains, à des Payens qui ont vû tout un peuple assemblé dans le Cirque pousser des cris de joie & de triomphe, au moment de la bataille qui se donnoit à plus de vingt milles, & remercier les Dieux du succès d'un combat trois jours avant d'en recevoir la nouvelle? Est-ce hazard, est-ce illusion de toutes parts, ou bien l'imagination conçoit-elle un pressentiment assuré de tout ce qu'elle espere?

L'imagination d'un homme timide ne lui présente que des obstacles qui le découragent ; aussi le voit-on s'appuyer volontiers sur le secours d'autrui, espérer tout des plus vaines promesses, & n'oser jamais rien entreprendre par lui-même, tandis qu'une folle présomption fait réussir souvent des démarches hazardées.

Les Arts qui tiennent tout de l'imagination, comme l'Astrologie, ne sont merveilleux que dans leurs moyens, car leur but est fort simple. Il est très-possible qu'à l'heure de votre naissance un astre soit placé sous tel point du ciel, à tel aspect, & que la nature alors ait pris une route, qui par le concours de mille causes enchaînées, doit vous être funeste ou favorable. Mais qu'on puisse lire votre sort dans les nues, & que les grima-

ces d'un extravagant fassent parler les planétes ! .... Voilà l'abus & l'imposture.

L'imagination crée, invente, embellit les Arts, mais elle nuit aux véritables Sciences ; aussi la Poësie qui lui doit tout son prix, est moins une science qu'une agréable erreur de l'esprit humain. Les couleurs, les vents, les saisons, tout agit sur l'imagination ; rien ne la rafraîchit comme la vûe d'une nappe d'eau, dans un jour calme & sombre.

Cette espece d'empire que l'honneur, les richesses & la réputation nous donnent sur les esprits, est un plaisir délicat, & semble fait pour l'homme. Mais d'où vient cette pente à prendre notre satisfaction chez autrui, si nous n'existons pas en partie hors de nous-mêmes ? C'est la vie de l'imagination, ce qui l'entretient, l'amuse,

l'amuſe & la gouverne, mais une ame grande par elle-même vit de ſa propre vertu, laiſſe l'eſtime du vulgaire à la vanité, & les reſpects forcés de la ſervitude aux oppreſſeurs de l'Univers.

CHAPITRE XV.

Des Préjugés.

LES PRÉJUGÉS ſont autant de ſpectres & de phantômes qu'un mauvais génie envoya ſur la terre, pour tourmenter les hommes; mais c'eſt une eſpece de contagion, qui, comme toutes les maladies épidémiques, s'attache ſur-tout au peuple, aux femmes, aux enfans, aux vieillards, & qui ne céde qu'à la force de l'âge & de la raiſon.

Le Préjugé n'eſt pas toujours une ſurpriſe du jugement inveſti de ténébres, ou ſéduit par de fauſſes lueurs ; il naît de cette malheureuſe pente de l'ame vers l'égarement, qui la plonge dans l'erreur malgré ſa réſiſtance : car l'eſprit humain, loin de reſſembler à ce criſtal fidéle dont la ſurface égale reçoit les rayons, & les renvoye ou les tranſmet ſans altération, eſt bien plutôt une eſpece de miroir magique, qui défigure les objets, & ne préſente que des ombres ou des monſtres.

Les Préjugés, ces idoles de l'ame, viennent, ou de la nature de l'entendement qui donne à tout une exiſtence intellectuelle, ou de la préoccupation du jugement qui naît de l'obſcurité des idées, ou de la diverſité des impreſſions fondée ſur la diſpoſition

des ſens, ou de l'influence des paſſions toujours mobiles & changeantes.

Il y a des préjugés univerſels &, pour ainſi dire, héréditaires à l'humanité, telle eſt cette prévention pour les raiſons affirmatives. Un homme voit un fait de la nature, il l'attribue à telle cauſe, parce qu'il aime mieux ſe tromper que douter; l'expérience a beau manquer ſouvent, ou démentir ſes conjeƈtures, la premiere opinion prévaudra. C'eſt cette maladie de l'entendement qui favoriſe la ſuperſtition & mille erreurs populaires. Un paſſager échappe du naufrage après un vœu barbare, tous les autres ont péri dans la même tempête, malgré des promeſſes plus légitimes; n'importe, c'eſt un miracle, comme ſi la nature ne devoit pas

changer de cours, pour conserver tant de victimes dignes de sa pitié, plutôt qu'en faveur d'une tête inutile. La Providence ne veilleroit donc guéres aux intérêts du genre humain...... Mais les noms de quelques heureux, sont gravés dans les Temples, disoit Diagoras, & la mer tient dans ses abysmes les prieres perdues. Les tombeaux couvrent les fautes du médecin, tandis que les convalesçens publient sa bonne fortune. C'est ainsique l'énumération des faits qui décident pour l'affirmative, nous détermine à la conclusion, avant d'examiner les faits négatifs qui détruisent ou diminuent la force des preuves positives. Delà, les erreurs fondamentales qui ont corrompu la masse des Sciences, & semblent avoir fermé pour jamais à l'esprit humain les voies de la nature & de la vérité.

Autre foibleſſe de l'entendement, ſa précipitation vers les extrêmes. Tout eſt uniforme dans le cours de la nature ; voilà le principe : les aſtres roulent donc tous ſur des cercles parfaits, plus d'ovales, plus d'ellipſes, conclud le Préjugé. La nature agit toujours par les voies les plus ſimples ; c'eſt la maxime générale, le Préjugé l'applique à tous les faits particuliers, & veut ſoumettre tous les phénoménes à cette loi. Les Chymiſtes ſont tellement entêtés de leurs élémens, qu'ils ne voyent par tout que de l'eau ou du feu, ſemblables à ces fanatiques agités par les fureurs de Cybele, qui trouvoient à chaque pas des fleuves, des rochers, des forêts embraſées.

Il y a des Préjugés particuliers ou de tempérament, qui varient dans l'homme ſelon la conſtitu-

tion des humeurs, la force de l'habitude & les révolutions de l'âge. Si un homme renfermé, depuis sa naissance jusqu'à la maturité de l'âge, dans une caverne souteraine, passoit tout-à-coup au grand jour, quelle foule d'impressions singulieres exciteroit au dedans de lui cette multitude d'objets qui viendroient assaillir toutes les avenues de son ame! Cet emblême que Platon imagina, cache une vérité bien remarquable. En effet, l'esprit de l'homme est comme emprisonné dans les sens. & tandis que les yeux se repaissent du spectacle de la nature, il se forme mille préjugés dans l'imagination qui brisent quelquefois leurs chaînes, & tiennent à leur tour la raison dans l'esclavage.

Il y a des Préjugés publics, ou de convention, qui sont comme

l'apothéoſe de l'erreur ; tel eſt le préjugé des uſages, toujours anciens, dela mode, toujours nouvelle, & du langage. Un eſprit pénétrant ne peut développer ſes idées, faute d'expreſſions aſſez énergiques. Les définitions ne ſont, ni la véritable idée des choſes, ni la véritable maniere de les concevoir. Les objets exiſtent d'une façon, nous les appercevons d'une autre, & nous ne les rendons ni tels qu'ils ſont, ni tels que nous les voyons. Nos idées ſont de fauſſes images, & nos expreſſions des ſignes équivoques. Il y a des mots dont l'application eſt ſi arbitraire, qu'ils deviennent inintelligibles. A-t-on une idée préciſe de la fortune, de la vertu, de la vérité ? Quand eſt-ce qu'on fera un traité de convention, ſur la ſignification idéale des termes ? Mais en quelle

langue feroit-il écrit, pour être entendu de tous les hommes dans le même fens ? Il faut attendre que la nature ait fabriqué tous les efprits à la même trempe.

Enfin il y a des préjugés d'école, ou de parti, fondés fur de mauvaifes notions ou fur de faux principes de raifonnement. On peut mettre à ce rang certaines impoffibilités qui femblent avoir prefcrit par le tems. *La quadrature du cercle, & le mouvement perpétuel, chimeres à trouver. L'Art peut faire des mixtions, mais non pas des générations.* Ces démonftrations imperturbables déconcertent les projets & les tentatives.

Les axiomes claffiques déroutent les efprits. La plûpart ne fçavent pas voir autrement que les autres, & s'ils l'ofoient, que d'obftacles à vaincre pour abré-

ger les moyens d'inſtruire ; ne fut-ce que la jalouſie deſpotique d'un corps qui traitera comme un factieux & un ennemi, celui qui ne combattroit pas pour les intérêts de ſa doctrine, ſous ſes enſeignes & avec ſes armes! C'eſt cet eſprit de zélotypie qui arrêta long-tems le progrès des connoiſſances humaines. Les Théologiens donnant à Ariſtote une eſpece de ſuprématie dans l'Ecole, s'arrogerent le droit excluſif de l'entendre & de l'interpréter, & firent un aſſortiment profane des vérités révélées avec les vérités naturelles, en les aſſujettiſſant à la même méthode. L'appui foible & ruineux que ſe préterent alors la raiſon & la foi, en s'expliquant l'une par l'autre, fit confondre les limites de chaque genre de notions. De-là naquit cette

guerre inteſtine, entre les Philoſophes & les Théologiens, qui durera peut-être juſqu'à ce que l'ignorance & la barbarie viennent une ſeconde fois des antres du Nord, pour enſevelir toutes les querelles des Sçavans dans la ruine des Empires.

Les ſources du préjugé ſont dans les paſſions ; l'entendement ne voit rien d'un œil ſec & indifférent, tant l'intérêt lui en impoſe. Ce qui nous plaît eſt toujours vrai, juſte, utile, ſolide & raiſonnable. Ce qui eſt difficile, eſt regardé comme inutile, pour ménager la vanité, ou comme impoſſible pour flatter la pareſſe. L'impatience craint les lenteurs de l'examen, l'ambition ne peut ſe contenter d'une expérience modérée, ni d'un ſuccès médiocre, l'orgueil dédaigne les détails de l'expérience, & veut franchir d'un ſault

l'intervalle qui ſépare les vérités moyennes des vérités *ſommaires* ; le reſpect humain fait éviter la diſcuſſion de certaines queſtions problêmatiques : enfin l'entendement eſt ſans ceſſe arrêté dans ſa marche, ou troublé dans ſes jugemens.

Les ſens nous en impoſent : nous ne jugeons que d'après l'impreſſion des objets, qui varie avec nos diſpoſitions. Les plus importans ne font ſouvent que de légeres impreſſions, & pour notre malheur le méchaniſme de tout le mouvement dépend de ces reſſorts délicats qui nous échappent.

Chacun bâtit dans ſon cerveau un petit univers dont il eſt le centre, autour duquel roulent toutes les opinions qui ſe croiſent, s'éclipſent, s'éloignent & ſe rapprochent au gré du grand

mobile qui eſt l'amour propre. La vérité brille quelquefois parmi ces notions confuſes qui s'entrechoquent ; mais elle ne fait que paſſer un inſtant comme le ſoleil au point du midi, de ſorte qu'on la voit, ſans pouvoir la ſaiſir ni ſuivre ſon cours.

Un des préjugés de l'amour propre, c'eſt de croire que l'homme eſt le fils uniquement chéri de la nature, & comme le modéle de ſes opérations. On ſuppoſe qu'elle ne pouvoit faire un plus bel animal, ni rien de plus merveilleux que les productions de l'Art. De-là cette plaiſante héréſie des Antropomorphites ; ces pieux ſolitaires qui ſans doute *exterminoient leur face*, ne croyoient pas aſſez honorer Dieu, s'ils ne lui prêtoient une figure humaine.

Que l'homme dépoſe ſes préju-

gés & qu'il approche de la nature avec des yeux & des ſentimens purs, tels qu'une vierge modeſte a le don d'en inſpirer, il la contemplera dans toute ſa beauté, & il méritera de jouir du détail de ſes charmes.

CHAPITRE XVI.

Des Paſſions.

IL y a comme deux ames dans l'homme, l'une d'un ordre divin & dont la connoiſſance appartient plus à la Religion qu'à la Philoſophie, ce n'eſt point à l'homme d'en parler; l'autre matérielle & ſenſible, qui nous eſt commune avec les bêtes, & qu'on peut regarder comme l'inſtrument de l'ame inviſible. C'eſt un principe actif qui ſe nourrit des élémens les plus ſubtils, qui

a la vivacité du feu & la divisibilité de l'air, pour communiquer & recevoir le mouvement le plus rapide, qui germe dans nos humeurs & s'éteint sous nos cendres : le corps lui sert de palais, & le cœur ou le cerveau de siége principal. C'est de ce trône qu'elle part avec une promptitude inconcevable, pour se répandre dans le sang & donner le ressort aux nerfs & aux arteres. On l'appelle *esprit*, terme qui s'applique aux sucs volatiles & déliés de toute espece de matiere. C'est la confusion de ces deux principes qui a donné lieu à toutes les opinions superstitieuses de la métempsycose, & à tant d'autres erreurs sur la nature de l'ame.

Les passions entretiennent l'alliance qui est entre l'ame & le corps. Cependant on les peint comme des semences de tempête

qui portent le ravage & le désordre dans le cœur, qui tourmentent la raison & tyrannisent la liberté.

La cupidité, cet appétit inquiet du plaisir s'allume dans le sang, & ne s'éteint qu'avec le mouvement : elle suit les progrès de l'âge & des forces, d'abord timide, & se cachant sous le voile de la pudeur ; enfin rompant toutes les barrieres de l'éducation & du respect humain, elle oblige la vertu à justifier ses écarts ou à se retirer. Elle ne s'arrête pas même à la jouissance ; le goût d'un plaisir irrite la soif d'un autre : insatiable dans son avidité, elle se précipite vers le dernier objet qui la flatte, avec autant de fureur que si c'étoit l'unique ou le premier.

L'admiration qui est le germe de la Science, est un sen-

timent agréable ; mais lorsqu'elle excite ou de vaines terreurs ou une curiosité démesurée, elle devient le tourment de l'esprit.

Les passions violentes sont autant de tigres qui nous déchirent. Tous les monstres se peignent tour-à-tour, sur le visage d'un homme emporté par la vengeance ou la colere. La rage du lion est sur son front, l'écume de sa bouche est un poison comparable au fiel de l'aspic. S'il étoit vrai que les passions des animaux circulent dans leur sang, ne devrions-nous pas abhorrer les viandes ? Mais la férocité du sanglier passeroit-elle dans l'ame du chasseur ?

Les plus brillantes passions ont des retours honteux : les grands airs de l'orgueil qui s'admire, & les phrénésies d'un amour idolâtre de son objet, nous rendent

ridicules aux yeux de tous ceux qui nous considerent de sang-froid. Une passion violente ne permet pas la moindre réflexion à la raison, & ne sçauroit écouter les avis de l'amitié, tant elle a horreur de se rencontrer elle-même.

La passion dominante est un lierre qui s'attache aux vertus mêmes, & les étouffe en les embrassant. Certaines passions n'ont qu'une yvresse passagere, d'autres nous tiennent dans un délire continuel ; mais en général elles ne font jamais de si grands ravages que lorsqu'elles sont menées par la superstition.

Les actions éclatantes & les services les plus signalés partent d'une passion secrette qui les aviliroit, si elle osoit se démasquer. Cependant les passions les plus deshonnêtes ont trouvé des élo-

ges. Que deviendra la vertu, si les muses se prostituent?

Que faisons-nous misérables esclaves des honneurs & des richesses, ces tyranniques objets de nos passions? Nous nous livrons à des courtisannes que nos peres ont enfin laissées, après en avoir été abusés.

Si les passions sont des maladies dans la morale, elles peuvent servir de remédes dans l'ordre Physique.

Une joie modérée adoucit les humeurs, une tranquille mélancolie arrête la dissipation des esprits; mais un état d'incertitude exerce trop violemment les ressorts du cœur par les dilatations de l'espérance & le resserrement de la crainte.

La compassion qui nous intéresse pour un malheurétranger, sans un retour prochain sur nous-

mêmes, eſt un ſentiment doux & délicat qui nous remue agréablement. Si elle part d'un rapport de ſituation, ou d'un mouvement d'intérêt perſonnel, elle flétrit le cœur & porte la déſolation dans tous les ſens.

La timidité qui ſuit la modeſtie, nous met à l'abri des dangers & des grandes agitations, & par cela même devient le pronoſtic d'une longue vie ; mais la honte, qui vient de l'ignominie, eſt un poiſon lent qui mine & conſume le tempérament.

L'amour heureux qui n'eſt pas ſujet à de bruſques alternatives de chagrin & de plaiſir, aſſure de beaux jours.

L'eſpérance eſt la plus utile de toutes les affections de l'ame, parce qu'elle entretient la ſanté par le repos de l'imagination. Un homme qui a des eſpérances pour de longues années,

fournit ordinairement une grande carriere : s'il n'avoit sans cesse devant les yeux un projet à remplir, son terme seroit proche, & sa vie s'éteindroit avec ses désirs. L'espérance est une espece de joie qui, semblable à l'or en feuilles, se développe & s'étend sur tous les momens de la vie.

L'admiration qui résulte de la spéculation de la nature, est une émotion paisible qui chatouille les esprits, & tient les sens dans une activité favorable. On a remarqué que les Philosophes observateurs avoient long-tems joui des charmes de la contemplation, témoins, Démocrite, Platon & Appollonius. Mais il s'agit ici de cette curiosité modérée par l'intérêt de sa propre satisfaction, & non pas de cette avidité de connoître & de sçavoir qu'inspire un génie inquiet ou une ambition

démesurée. Celle-ci fait acheter l'immortalité au prix d'une courte vie, l'autre au contraire prolonge des jours qu'elle ne peut éterniser. En général, la manie de penser use le corps; celle de parler ne fait vivre que trop long-tems.

Les vapeurs de la mélancolie & de l'ennui, sont extrêmement contagieuses; les saillies de la joie aiment à se communiquer. Les regards de l'envie sont fixes & sombres, elle empoisonne tous les plaisirs qu'elle voit; les regards de l'amour sont pleins d'étincelles, il charme tous les soucis de ceux qui l'approchent. L'audace a un merveilleux ascendant sur tous les cœurs, comme la pudeur sur les visages; enfin tous les mouvemens de l'ame & du corps tendent à se répandre. L'homme de cœur

glace un poltron, comme le chien arrête l'oiseau. Les soupirs des amants sont des esprits enflammés, qui forment cette chaîne invisible & mystérieuse, par où deux cœurs sont attirés & entraînés vers un centre commun: Symbole de l'union naturelle où tout reprend sa place. Les vieillards qui aiment la conversation de la jeunesse, semblent puiser auprès d'elle une nouvelle vie. Enfin on sent par-tout cette influence, que les ames ont naturellement les unes sur les autres, par la communication des passions.

Ce n'est point dans des traités de morale & de Philosophie qu'il faut étudier les passions ; mais plûtôt chez les Poëtes & dans l'Histoire. Elles y sont développées avec des couleurs & des images plus frappantes que des

analyſes méthodiques. C'eſt-là qu'on les voit peintes dans ce déſordre, qui caractériſe leur inconſtance. On y apprend par quels foibles reſſorts elles ſe ſoulevent & s'appaiſent; comment elles ſe cachent & ſe trahiſſent elles-mêmes; leur naiſſance, leurs progrès, leur combats & leurs alternatives, comme elles ſont ſubordonnées entr'elles; l'empire que l'amour propre exerce ſur leurs intérêts, & comment il ſçait les mettre aux priſes, ainſi que le chaſſeur animant les chiens contre les bêtes, ou le milan à la pourſuite des oiſeaux, ſe fait un divertiſſement de la guerre & du carnage le plus échauffé. Un Roi tenant en main le timon de l'empire, n'eſt pas plus habile à élever ſon autorité ſur les débris des factions oppoſées, que l'amour propre n'eſt induſtrieux à ſe ſatisfaire aux dépens de chaque paſſion.

CHAPITRE XVII.

Du Bien.

IL y a dans tous les êtres animés un panchant naturel & invincible vers le bien, qui les intéresse d'abord pour leur existence, ensuite pour le maintien de l'ordre universel, relativement à leur propre conservation qui en dépend. Ce mouvement qui tend à la subsistance du tout, semble imprimé par la nature, dans la matiere même, où l'attraction de tous les corps établit l'harmonie de l'univers, qui tient sous sa loi tous les autres instincts. Mais l'amour réfléchi du bien général n'appartient qu'à l'homme, qui voyant son bonheur attaché à la félicité publique, travaille

relâche pour lui-même, lorſqu'il croit ne veiller qu'aux intérêts des autres hommes ; enſorte que l'amour de la patrie l'a ſouvent emporté dans le cœur d'un Citoyen, ſur le ſoin de ſes jours : mais alors même l'attachement à la vie ne faiſoit que céder à la paſſion de la gloire, qui eſt toujours un effet de cet amour propre indeſtructible en nous.

On doit au Chriſtianiſme, l'idée des vertus les plus belles qui ayent paru ſur la terre, la charité qui embraſſe toutes les reſſources du bonheur public, & l'humilité qui fonde l'amour & l'eſtime des autres hommes ſur le mépris & le détachement de ſoi-même. Où a t'on vu, ſi ce n'eſt chez les Chrétiens, pouſſer l'héroiſme juſqu'à déſirer l'anéantiſſement & la privation mê-

me de son propre bonheur, si l'on pouvoit à ce prix, racheter celui du genre humain ? pieuse exagération, mais bien conforme à l'esprit d'un Législateur, dont la morale ne respire que l'humanité.

La plûpart des sectes de la Philosophie ancienne, bornoient l'homme à lui-même. Ce bonheur que Socrate & Zénon plaçoient dans la vertu, ne tendoit qu'à la tranquillité de l'ame. Epicure qui attachoit la félicité à la suite de la volupté, mais qui établissoit sa volupté dans l'exemption du trouble des passions, sacrifioit tout à cette souveraine indépendance des accidens de la vie. Pyrrhon vouloit soustraire l'homme au joug des opinions, pour le délivrer de l'assujettissement à toute espece de devoirs, & cette liberté qui livre

l'ame au pur inſtinct, lui paroiſſoit la ſource du bonheur. Epictete lui-même, le ſévére Epictete, qui renferme les deſirs dans le cercle des plus étroites eſpérances, ſemble ſoumettre l'ambition à une eſpece d'inaction & de langueur tout-à-fait oppoſée au bien de la ſociété; ſa félicité iſolée, conſiſte dans une vaine joüiſſance de ſoi-même, plutôt exempte de peines que raſſaſiée de plaiſirs : telle eſt cette ſageſſe qui réduit tout au bien particulier.

Depuis que le titre de Philoſophe tient lieu de profeſſion, la Philoſophie eſt devenue un art, dont tout le ſecret aboutit moins à ſubjuguer ouvertement les paſſions, qu'à eſquiver les ſurpriſes du vice. Ne veulent-ils pas, nos Philoſophes, faire comme cet Hérodicus, dont parle

Ariſtote qui, pour conſerver ſa ſanté, prétendoit ſe mettre à l'abri de l'importunité des beſoins de la vie, & qui parvint enfin à perdre tous les plaiſirs avec le goût? Cette *apathie*, pour les événemens répand trop d'uniformité dans notre exiſtence, au lieu d'endurcir l'ame à toutes les impreſſions; car rien ne la fortifie autant que les ſituations extrêmes. Qui peut mieux goûter les délices de la vie, que celui qui ſe forme un tempérament à l'épreuve des ſaiſons? Une vertu vraiment robuſte, eſt celle qui marche d'un pas ferme à travers les obſtacles, & non pas celle qui ſe ſauve en fuyant. Que ſignifie cette ſageſſe d'une complexion efféminée, qui ne peut ſoutenir le grand air, ni vivre parmi les hommes, ſans contracter la contagion de leurs vices, & qui cherche la ſolitude,

pour échapper à la corruption? L'honneur & la probité ſont-ils d'une étoffe ſi legere, qu'on ne puiſſe y toucher, ſans l'entamer? Que feroit un Lapidaire, s'il ne pouvoit enlever une tache d'une émeraude, ſans retrancher beaucoup de ſa groſſeur & de ſon prix? Il y laiſſeroit la tache: ainſi faut-il, en veillant à la pureté de l'ame, ne point altérer ou diminuer ſa véritable grandeur, qui ſe montre dans les traverſes & l'agitation du commerce du monde.

Il y a trois degrés dans l'amour de ſoi-même, qui répondent à trois eſpeces de déſirs & de biens, tels que celui de la conſervation, celui de la perfection ou de l'agrandiſſement, & celui de la réproduction.

Le bien de la conſervation naît d'un amour qu'on peut appeller *paſſif*, parce qu'il ſe retire & ſe

recueille au-dedans de chaque être, & ne tend qu'à maintenir le repos du tout, par l'équilibre des parties. Tel est cet amour propre, calme & paisible, qui ne fait que de legeres excursions hors de lui-même, & se replie au moindre obstacle ; qui n'a qu'une force d'inertie ou de réaction pour résister, sans jamais attaquer. Le bien de la conservation, n'est que le goût & la jouissance des choses nécessaires à l'entretien de l'existence. Le sentiment du bonheur, consiste ou dans la simplicité, ou dans la vivacité de la jouissance. Le plaisir simple, est ce plaisir doux & sans mélange, qui résulte d'une certaine uniformité dans les objets, & de la tranquillité des sens. La vivacité du plaisir naît de la variété, ou de la vicissitude rapide des mouvemens agréables : mais

cette ſituation appartient davantage à la ſeconde ſorte de bien, qui eſt celui de la perfection.

L'inſtinct de s'aggrandir & de s'étendre, eſt un reſſort actif qui met tous les êtres en mouvement. La nature en a fait le principe du méchaniſme de l'univers. Il ſe développe dans l'homme, par l'ambition qui le porte à vouloir occuper de l'eſpace, à faire du bruit au loin, & à exiſter en quelque façon où il n'eſt pas. L'amour du changement & de la nouveauté, eſt un effet de cette activité inquiéte, qui voltige d'objets en objets, pour étendre les limites du bonheur, & nous devons à cette inconſtance, le plaiſir que nous cauſe la variété des merveilles de la nature & de l'art. Les voluptés ſenſuelles qui ne tendent qu'à la conſervation, ſont bornées dans leur étendue

& leur diverſité ; mais les fatigues de l'ambition & de la cupidité font naître mille plaiſirs. On imagine, on pourſuit, on avance, on s'arrête, on rebrouſſe, on remonte ; ce ſont autant de nouveaux goûts, au lieu qu'une vie ſans projets eſt une eſpece de langueur qui approche de la mort. De-là vient que les Rois, qui ont le malheur de voir leurs déſirs auſſi-tôt ſatisfaits que conçûs, prennent quelquefois de l'émulation pour des triomphes auſſi frivoles que ceux de la chaſſe & du jeu ; & ces legers avantages, parce qu'ils ſont perſonnels, ſouvent les flattent plus que toutes les délices de la cour. Alexandre tomboit dans la ſuperſtition & la mélancolie, faute de pays à conquérir, quand la mort vint le délivrer de l'ennui de ne rien faire. Mais ce fol amour de la gran-

deur, & cette heureuſe pente de la nature qui croît & s'éléve dans tous ſes ouvrages, eſt un fléau pour l'eſpéce humaine. Ce tourbillon rapide entraîne, & renverſe tout; l'homme au lieu de changer de nature, ne fait que changer de place, il ne devient ni meilleur ni plus grand dans l'élévation, où ſa vanité le pouſſe. C'eſt un malade qui ne ſçauroit trouver de repos dans ſon lit, ni hors de ſa chambre, il a beau ſe rouler & s'agiter, ſon mal le ſuit par-tout. L'ambitieux voudroit bien ſe quitter lui-même, & dépouiller la foibleſſe & la miſere qui le tourmente, mais il ne fait que la porter un peu plus haut, pour la donner en ſpectacle au monde.

La nature a ſemé par-tout l'univers des germes d'immortalité. Ce n'eſt pas autre choſe que ce

panchant furieux, qui rapproche & réunit les deux sexes de toutes les especes vivantes, pour se reproduire. La réproduction est une suite, & comme la perpétuité de la conservation. Cet amour actif du bien de soi-même se répand au-dehors, s'épuise & s'éteint pour se survivre dans un nouvel être. C'est le plus essentiel de tous les biens, dans les vues de la nature; aussi y a telle attaché le plaisir le plus sensible, & cette portion de volupté, qu'on éprouve dans le soulagement des besoins ordinaires, n'est pas comparable au désordre & à cette convulsion délicieuse de tous les sens, où il semble qu'un être va se détruire pour se multiplier. Ce ressort puissant contrebalance les principes de mort & les dangers perpétuels, dont la condition humaine est environnée.

De-là, vient ſans-doute que nous ſommes plus touchés d'un plaiſir qui nous a coûté des efforts, que de cette molle ſenſualité qui naît au ſein du repos. Mais qu'elle doit être la ſituation la plus délicieuſe, ou le *bien-aiſe*, ſi l'on peut ainſi dire, & la douce ſatisfaction qui vient du calme de l'eſprit & des ſens; ou cet emportement de l'ame enyvrée de ſa joye? Le plaiſir ne ſe calcule pas; heureux l'homme qui n'a pas le loiſir de l'évaluer, tant il en eſt rempli ou affamé.

Le bien actif de chaque être eſt tout-à-fait oppoſé au bien de tous, quoique ſouvent ils ſe rencontrent enſemble. Le premier produit des actes de bienfaiſance, dont la ſociété tire ſon avantage; mais comme le motif en eſt bien moins dans une bienveillance générale, que dans l'in-

térêt particulier ; on ne doit pas les confondre. Il n'est que trop aisé de les distinguer, quand le hazard les met en concurrence, car alors l'attrait du bien particulier fait fouler aux pieds toute considération du bien public, & & l'un s'avance sur les ruines de l'autre. Tel est l'amour propre désordonné de ces fameux perturbateurs, nés pour la désolation de la terre. On sçait bien qu'il veulent faire dépendre le bonheur ou le malheur du genre humain, de leur propre destinée, & qu'ils n'aspirent qu'à assouvir les déréglemens de leur imagination, sans avoir égard aux cris de l'humanité. Tout homme qui pense trop à ses intérêts, est un ami foible, un mauvais citoyen. Si les Princes recherchent leurs avantages ; cet amour propre est utile aux peuples, en ce que

la profpérité de l'état dépend du bonheur de celui qui le gouverne, & que les véritables intérêts du Monarque font liés à ceux de la patrie. Mais qu'un courtifan, qu'un miniftre ne confulte que fon ambition, c'eft un monftre : s'il eft affez puiffant, il ne tiendra qu'au hazard, qu'il ne devore pas fa patrie. C'eft toujours un grand mal que le bien du fujet l'emporte fur le bien du maître : que feroit-ce, fi le grand avantage du prince étoit facrifié au plus leger intérêt du favori ?

A-t-on jamais obfervé certains rapports entre les biens de l'ame & les biens du corps ? Ceux-ci font la fanté, la beauté, la force & le plaifir. L'équilibre des paffions répond à celui des humeurs ; les talens de l'efprit aux graces du vifage ; les vertus à la

vigueur des nerfs, & les consolations de la sagesse aux soupirs de la volupté. Mais quel triste mélange ! Les talens sublimes sont ternis par des passions basses, ou par une conduite déréglée ; les ames d'une trempe mâle & vigoureuse, n'ont pas cette urbanité de mœurs, qui prévient & attire ; les esprits lians sont d'un commerce dangereux, par l'artifice qui passe du fonds du cœur dans les manieres : enfin les hommes les plus vertueux, deviennent souvent inutiles à eux-mêmes, par un défaut d'industrie, ou importuns à leur patrie, par un excès de franchise. Mais qu'il faut plaindre ces farouches stoïciens, pour qui la vertu n'est qu'un sujet de tourmens & de pleurs. A quoi sont-ils donc réservés !

CHAPITRE XVIII.

De la viciſſitude des choſes humaines.

LE monde roule inceſſamment ſans jamais s'arrêter, & dans ſes révolutions éternelles le tems emporte & raméne de grands ſpectacles ; qui ſont dans le cercle des événemens périodiques. La nouveauté n'eſt ſouvent que l'oubli du paſſé. Les déluges & les tremblemens de terre ouvrent d'épouvantables abyſmes où s'engloutiſſent pour toujours les monumens & l'hiſtoire des Nations. Les ravages de la peſte, l'incendie des guerres, fléaux particuliers, n'entrent point en comparaiſon avec ces vaſtes déſolations qui ne laiſſent qu'un

nom, des ruines, & quelques restes malheureux emprisonnés dans les débris de la dévastation. Tout périt donc jusques à la mémoire des siécles antérieurs, dont la communication avec les âges suivans, est entierement rompue par ces violentes crises de la nature.

Ce cahos que les siécles semblent avoir mis entre le nouveau monde & notre continent, ne seroit-il pas la suite d'une de ces terribles inondations qui couvrent la plus grande partie de la terre ? Ces grands fleuves de l'Inde & de l'Amérique, & ces hautes montagnes fortifient assez la conjecture de quelque déluge particulier qui a séparé longtems ces peuples de notre commerce. Car enfin, le zéle de Grégoire le Grand ne sçauroit avoir aboli l'Histoire de l'Antiquité,

Un ſeul homme ne peut rien ſur l'Univers entier, & les choſes qu'on veut dérober à la curioſité avec le plus d'affectation, ſont celles qui échappent davantage aux ténébres de l'oubli.

La grande année de Platon deſtinée à la diſſolution du monde annonce une de ces révolutions, tôt ou tard néceſſaires, mais qu'on ne peut ni prévoir ni fixer. Les Cieux n'ont point une influence ſi marquée ſur d'auſſi petits objets que les hommes. Les cométes dont on craint ſi aiſément les apparitions, ſont liées à toute la maſſe de la matiere, & ne peuvent entraîner que des changemens univerſels.

Les plus grandes révolutions parmi les hommes ſont celles de la Religion; on ne parle pas du Chriſtianiſme. Quand une Religion dominante éprouve des

schismes & des scandales qui naissent du relâchement des mœurs ; si le siécle est retombé dans la barbarie & l'ignorance, qui suivent de près les siécles de lumiere, on peut à coup sûr prédire l'arrivée d'une secte nouvelle : il ne faut dans ces circonstances qu'un génie ardent & curieux des paradoxes, pour tout changer. Son premier moyen sera d'attaquer le gouvernement, & le second de flatter le panchant favori du climat. Le peuple aime la liberté de ses passions, & porte à regret le joug des anciens maîtres, que le tems appésantit. Les opinions qui ne tiennent qu'à l'esprit, sans intéresser les sens, ne causent pas de grands mouvemens, il faudroit qu'elles arrivassent dans des jours de mécontentement, pour exciter des révolutions.

Les preſtiges, l'éloquence, & le glaive ſont les armes des nouvelles ſectes, mais les prodiges les plus efficaces ſont les martyrs, après leſquels viennent les impreſſions d'une vie exemplaire. Réformer les abus, appaiſer les ſchiſmes de bonne heure, par la voie de la conciliation, & non par la perſécution qui fait un enthouſiaſte obſtiné du croyant le plus relâché ; gagner les chefs de l'innovation, au lieu de les punir ; c'eſt le moyen de prévenir & d'arrêter les maux inſéparables de la ſuperſtition.

La guerre a changé ſouvent de théâtre, d'armes, & de diſcipline. Elle marchoit autrefois d'Orient en Occident. On n'a qu'à ſe rappeller que les Perſes, les Aſſyriens, les Arabes & les Scythes ont été toujours les conquérans de la terre, & jamais ſes

maîtres ; tant il y avoit peu d'intervalle dans leurs invasions. Les Gaulois, peuples Occidentaux, n'ont fait que deux irruptions considérables, l'une dans la Gréce Gauloise, & l'autre chez les Romains. Ce n'est pas que l'Orient & l'Occident ayent des points fixes dans le ciel, & que ces observations soient fondées sur la raison du climat. Il n'en va pas de même du Nord & du Midi : car la nature les a trop bien distingués. Rarement a-t-on vû les peuples Méridionaux franchir les barrieres de leur Zone ; tandis que les Septentrionaux se sont débordés par essains, & comme des torrens, qui n'ont point de digue. En effet, ils ne sont point bornés par la mer, comme les Nations du Midi ; le continent est ouvert à leurs excursions, dès que leur génie belliqueux les

pousse à quitter leurs frontieres; quel que soit le principe de cette humeur guerriere, qu'on peut attribuer au climat, où l'air froid échauffe les esprits en resserrant le corps, qui s'endurcit par cela même aux fatigues & aux périls de la guerre: on le remarque aussi dans les terres australes, où les habitans les plus voisins, du Pôle ne sont pas efféminés, comme les Péruviens.

Dès qu'un vaste & puissant Empire tombe en décadence; voilà que tous les Princes voisins s'arment aussi-tôt, pour achever sa ruine & partager le butin, & comme dans sa force il s'est épuisé de troupes pour la conquête, qu'il a même dépouillé les Provinces conquises de ses habitans, il ne lui en reste plus pour la défense. L'Empire Romain & celui d'Allemagne ont donné des

exemples en ce genre, que l'Espagne confirmera tôt ou tard par le sien. Que d'oiseaux viendront alors reprendre leurs plumes !

Tout état particulier qui s'aggrandit considérablement, doit s'attendre à la guerre. Avec ces Provinces qu'il ajoute à sa domination, c'est un fleuve grossi par des torrens qui menace les peuples d'une inondation universelle ; témoins les Romains & les Turcs.

Ecoutez ceci : quand on ne connoîtra plus de nations barbares, & que la Politesse & les Arts auront énervé l'espece ; on verra les hommes peu curieux de se marier, dans la crainte de ne pouvoir pas entretenir une famille, (tant il en coûtera de vivre chez les Nations policées !) ne redoutez pas alors les invasions. Mais si les hommes peu-

ploient beaucoup quelque part, ſans s'embarraſſer des moyens de pourvoir à la ſubſiſtance des enfans, qu'arrivera-t-il ? C'eſt qu'une nation trop chargée refoulera ſur un pays voiſin, & s'y établira aux dépends de ſes habitans naturels. C'eſt ainſi que ſont arrivés les déluges du Nord ; le peuple tiroit au ſort pour décider qui reſteroit dans le pays, ou qui en ſortiroit.

Auſſi-tôt qu'un peuple naturellement belliqueux ſera tombé dans la molleſſe & le luxe, la guerre viendra fondre ſur lui de tous les côtés. Un Empire qui dégénère ne ſonge qu'à accumuler des richeſſes ; c'eſt un appas pour les voiſins, qui le prennant dans un tems de foibleſſe, en ont bien-tôt fait leur conquête & leur proie.

Les armes ont changé, c'eſt-

à-dire, qu'elles ont auſſi leurs révolutions périodiques : car les Macédoniens connoiſſoient une eſpece de foudre magique, qui peut bien ſe rapporter à nos canons ; la Chine a fait uſage de la poudre deux mille ans avant nous. Mais les avantages de nos armes à feu ſur toutes les armes des anciens, ſont de frapper à une plus grande diſtance, de porter de plus rudes coups, & de faire beaucoup plus de ravage en moins de tems.

Quant à la diſcipline militaire, tels ont été ſes progrès. On fit d'abord conſiſter la force des armées dans le nombre, enſuite dans la valeur des ſoldats, l'art de camper vint après, puis celui de ſe ranger en bataille ; les ruſes de guerre, la ſcience des retraites & des diverſions acheverent de perfectionner un inſtinct

deſtructeur dont la morale des Philoſophes & les ſecrets de la Médecine ne ſçauroient arrêter, ou réparer les ravages.

Enfin les armes, les Lettres & les Arts mécaniques font un cercle perpétuel dans le ſort des Etats. La guerre occupe toute leur enfance, & une partie de leur adoleſcence; les beaux Arts font la gloire de leur verte maturité, & le commerce devient leur unique ſoutien dans la vieilleſſe. Les Lettres paſſent à leur tour par ces quatre ſaiſons; elles ne font que bégayer dans les commencemens, l'eſprit étincelle & pétille au printems de leur jeuneſſe, le goût domine dans un âge plus formé, juſqu'à ce qu'un vain babil de la Dialectique remplaçant la ſolide éloquence, annonce leur caducité. C'eſt ainſi que tout naît, s'accroît, chan-

celle & dépérit, pour recommencer & finir encore, se perdant & se renouvellant sans cesse, dans les espaces immenses de l'éternité.

CHAPITRE XIX.

Du Gouvernement.

MISERABLE condition des Rois ! Ils ont tout à craindre, & presque rien à désirer ; leur ame languiroit dans une espece de néant, sans les soupçons qui la réveillent pour son tourment. Cependant les soins d'un Empire sont bien capables de la tenir en haleine, car il est plus difficile & plus pénible encore de gouverner que de conquérir.

L'harmonie, ainsi que le désordre, naît du combat des élémens,

contraires, elle ſubſiſte par leur équilibre, & ſe détruit, dès qu'il ceſſe. Néron ſçavoit fort bien monter un luth, il en jouoit avec grace, diſoit Apollonius à Veſpaſien; mais dans le gouvernement de ſon empire, ſes cordes étoient toujours, ou trop tendues, ou trop lâches. Rien ne dérange un état, comme ces alternatives de rigueur & de molleſſe.

Où en ſont réduits nos Princes aujourd'hui ?... à chercher des remédes tantôt lents, & tantôt violens, pour guérir des maux qu'ils devoient prévoir, & qu'ils pouvoient écarter. Mais ils veulent en venir aux mains avec la fortune; qu'ils veillent donc aux premieres ſemences de trouble; on ne voit pas toujours ni d'où part l'étincelle, ni juſqu'où peut aller l'embraſement.

Les plus grands défauts dans

le gouvernement, viennent de ceux du Prince, quand les Rois veulent que tout se fasse, & ne prennent aucun moyen, ni aucun conseil que de leur autorité.

Ceux qui tiennent le timon de l'état, ont besoin d'user d'adresse & de détours, pour obtenir du peuple ce qu'ils en exigent. Ainsi la nature conduit ses ouvrages par des routes secrettes ; elle opére un effet, tandis qu'il en paroît un autre.

Un Monarque a toujours des affaires a démêler, si ce n'est pas avec ses voisins ; c'est avec ses propres sujets. Le Clergé, la Noblesse, les Marchands, les Troupes, & le peuple lui donnent tour-à-tour des sujets d'inquiétude.

Si un état voisin s'agrandit par les conquêtes ou le commerce, il peut devenir redouta-

ble ; s'il perd beaucoup , nouveau danger du côté de la puiſſance qui l'opprime : il faut donc maintenir la balance dans l'équilibre. Ainſi outre les cas d'une léſion manifeſte, un juſte ſujet de crainte devient un motif légitime de faire la guerre.

Un Clergé trop riche & trop puiſſant, eſt un fardeau pernicieux à l'état. Combien de fois a-t'on vu la houlette du paſteur aux priſes avec le ſceptre du Monarque ? on ne peut remédier à ce déſordre, qu'en retirant le Clergé de toute juriſdiction étrangere , pour le ſoumettre entierement à celle du Prince, qui deviendra le Collateur né de tous les bénéfices.

La Nobleſſe eſt le ſoutien du Trône : ſi l'on abat les colonnes, que deviendra l'édifice qu'elles

appuyoient? Disons les colonnes, qui sont ordinairement séparées, & placées à une certaine distance, quoique dans le même ordre; car la Noblesse ne doit pas faire un corps dans un état monarchique : qu'il lui soit permis de parler, jamais de remuer.

Tout état est un corps, dont les Marchands sont comme la *veine-porte* : sans le commerce qui fait couler l'abondance dans son sein, il séchera tôt ou tard, faute de substance. Les droits de la doüane, quand ils sont excessifs, quoiqu'ils remplissent d'abord les trésors du Prince, épuiseront à la longue ses revenus; car le commerce diminue à proportion que les profits deviennent moins considérables, & les droits engloutissent les profits.

Le peuple est naturellement bon; ne touchez pas à sa religion

ou à ses usages ; ôtez-lui toute espece de chef, & laissez lui du pain, vous n'en avez rien à craindre.

Les soldats sont la terreur de l'ennemi ; mais ils pourroient devenir celle de l'état, s'ils étoient toujours en corps d'armée. Devroit-on s'y attendre? Les largesses rendent le soldat insolent.

Que fait un Prince qui veut entretenir l'harmonie dans son empire ? Il combine tellement ses paroles & ses actions, que si elles mécontentent un parti, elles puissent satisfaire l'autre ; il mêle dans ses entreprises particulieres un établissement d'éclat, qui remplisse les vœux de toute la nation.

Parmi tant de tourbillons opposés, les Rois sont comme des astres au-dessus des orages, faisant les beaux & les mauvais

jours de leurs peuples, dans un mouvement continuel, sans paroître changer de place.

O la belle Sentence dans la bouche d'un Monarque ! Les Rois doivent gouverner leurs peuples selon les Loix de l'Etat, comme Dieu gouverne le monde selon les loix de la nature. Rarement employe-t'il sa toute-puissance, pour en interrompre ou en changer le cours ; c'est-à-dire que les dérogations & les nouveautés seront comme des miracles dans l'ordre de la politique.

CHAPITRE XX.

De l'aggrandissement des Etats.

IL y a des génies étendus & pénétrans, qui voient au-delà des bornes d'un empire, & qui

auroient la force de les reculer, mais qui n'ont pas l'adreſſe de faire joüer heureuſement les reſſorts d'un état bien monté. Il y a des eſprits ſouples, faits pour le détail du gouvernement, mais peu capables de ces grandes entrepriſes qui changent la face d'un état. Ils ont le talent d'amuſer le Prince & le peuple, par des modes nouvelles, ou des ſpectacles, & à l'abri de cette diverſion ils ſe ſauvent derriere le rideau, ſe maintiennent & s'avancent en trompant tous les yeux. D'autres ſoutiendront le poids des affaires avec une vigilance infatigable, ils dirigeront aſſez habilement la marche d'un Empire, ſans lui donner jamais cet eſſor, qui étend au-loin ſes aîles.

La grandeur d'un état ſe méſure par l'étendue de ſon territoire, par le calçul de ſes reve-

nus, par le dénombrement de ſes habitans, par la quantité de ſes villes & la force de ſes places. Il y a des empires ſi grands, qu'ils ne peuvent que perdre & ſe démembrer ; d'autres ſi heureuſement bornés, qu'ils doivent ſe maintenir dans leur conſtitution naturelle.

De bonnes citadelles, des arſenaux bien munis, de nombreux haras, une brillante artillerie ne font pas la force d'un état, s'il n'y a des bras pour les mettre en œuvre, & ſur-tout du courage dans le cœur de la nation; on a beau dire que l'argent eſt le nerf de la guerre, ſi le ſoldat n'eſt pas vigoureux. Les troupes étrangeres, ſoudoyées aux frais d'une nation, la défendront; mais ne l'aggrandiront pas.

La peſanteur des impôts, arrête les progrès des conquêtes, en

épuiſant les veines du peuple ; les ſubſides volontaires ne lui font jamais de tort, il lui reſte du courage, au défaut des forces ; mais une nation ſurchargée de taxes eſt trop foible, pour ſubjuguer les nations voiſines.

Un Etat qui veut s'aggrandir, doit prendre garde au corps de ſa nobleſſe ; car ſi elle vient à opprimer le peuple, il arrivera ce qu'on voit dans les forêts, où les arbres de haute futaye étouffent les rejettons : l'état a beau peupler alors, il n'en ſera pas plus fort. L'Angleterre ne ſe ſoutient que par la force du bas peuple, à qui ſa liberté reléve le courage. Elle a par cet endroit un avantage viſible ſur les pays voiſins, où un maigre payſan ne peut faire un robuſte ſoldat.

Un grand arbre doit avoir aſſez de ſuc dans le tronc, pour

nourrir ses branches ; c'est-à-dire, que si l'Etat conquérant n'est pas aussi peuplé que le pays conquis, les vaincus dévoreront les vainqueurs, comme il arriva à Sparte qui se perdit dans ses Conquêtes ; les Romains firent mieux, en répandant le droit de Bourgeoisie dans les villes conquises : on diroit que ce ne fut pas Rome qui s'empara de l'Univers, mais plutôt que l'Univers se fit Romain.

L'Espagne avec ses colonies s'est épuisée d'habitants, elle a beaucoup d'or, & peu de soldats. Est-ce le moyen de s'aggrandir, que d'envoyer la lie & l'écume du peuple dans le pays de conquêtes ? Ces misérables qu'on transplante, porteroient la peste & la corruption dans ces climats éloignés, si elle n'y étoit pas. Comment veut-on que des brigands

& des fainéans, qui désoloient ou surchargeoient leur patrie, aillent s'accoutumer au travail & à la discipline, sous un ciel étranger, dans un séjour de licence & d'impunité? Recevra-t-on après cela de bonnes nouvelles, qui encouragent les honnêtes gens à s'expatrier? De plus, ce qui gâte les colonies, c'est l'envie démesurée d'en sentir d'abord le profit; il en est comme de la plantation des arbres, dont on ne peut bien juger qu'après vingt-ans. C'est donc un mauvais moyen de s'aggrandir que de porter ses conquêtes au loin.

Cependant les conquêtes ne doivent pas toujours se fixer sur les pays voisins. Car il ne faut pas raisonner d'un état comme d'un fonds de terre. Un particulier songe à *s'arrondir* dans son Domaine, mais un Prince doit

faire attention à la solidité plutôt qu'à la proximité de ses conquêtes. On a cet avantage en portant la guerre au loin, qu'on va combattre des ennemis à demi vaincus par l'étonnement d'une haute entreprise, & par le peu de connoissance qu'ils ont de vos forces; au lieu qu'on est tous les jours à s'essayer avec ses voisins, & qu'après avoir beaucoup pris, il faut tout rendre. Dans ces guerres éloignées, l'appareil extraordinaire des armées, la difficulté de l'expédition, la honte d'échouer, & le désespoir de la retraite mettent le Général & le soldat dans la nécessité de vaincre. L'occasion de faire la guerre à ses voisins renaît souvent, mais rarement est-elle assez avantageuse; au lieu qu'un Conquérant peut saisir des conjonctures favorables, pour

attaquer des Nations étrangeres, comme des tems de relâchement & de décadence, le moment d'une conjuration, les ſuites d'une guerre longue & ruineuſe.

Les Arts Méchaniques qui s'éxercent à l'ombre, & les Manufactures qui ne demandent que le travail des doigts, ſont très-propres à efféminer le courage. Les peuples belliqueux aiment le grand air, déteſtent l'aſſujettiſſement d'un métier ſédentaire, & craignent moins les dangers que les travaux aſſidus & journaliers. Auſſi les Romains & la plûpart des anciennes Républiques employoient leurs eſclaves, ou des étrangers, aux Arts Méchaniques. Ce qu'on appelle peuple dans une nation, eſt réduit à trois claſſes, celle des laboureurs, celle des ouvriers ou

artisans, & la plus vile de toutes est celle des valets.

Un état conquérant doit être belliqueux par principe; l'esprit de cet état, c'est la guerre; la profession de tout un peuple, ce sont les armes, & sa gloire n'est que dans ses trophées. C'est un oracle vérifié par le tems & l'expérience, qu'une Nation dévouée à la guerre par la nature de son génie & de ses loix, empiétera sur les Nations voisines, & les subjuguera tôt ou tard; il faut qu'un pareil Etat ait dans sa constitution des raisons toujours prêtes de faire la guerre; car il reste encore assez d'équité dans le cœur des hommes, pour qu'on n'ose rien entreprendre ouvertement, sans quelque prétexte spécieux de justice. Les Mahométans ont toujours le zèle de l'Alcoran à la main, pour prendre

les armes, quand leur intérêt parle. Mais on a contr'eux l'injustice du despotisme & de la tyrannie, qui souleve l'humanité en faveur de la liberté des peuples. Enfin la Politique ne manque jamais de motifs, quand elle a des moyens, ne fut-ce que pour entretenir la vigueur des soldats, ou pour étendre le commerce.

Une guerre civile est une ardeur de fiévre qui consume les forces; une guerre étrangere est une chaleur bénigne & nécessaire pour entretenir la prospérité. Un longue paix énerve le peuple & corrompt ses mœurs.

L'Empire de la mer est une espece de Monarchie universelle, que la nature semble avoir donné en dot à la grande Bretagne. Un peuple qui a la domination des mers, est toujours libre de faire la guerre ou de se replier; ses

armes soutiennent son commerce, & son commerce nourrit ses forces ; il aura tôt ou tard tous les trésors de l'Inde à sa disposition.

Il faut chez un peuple conquérant des honneurs & des récompenses militaires. Que reste-t-il dans la plûpart des états, de ces anciennes distinctions qui ont perpétué les monumens de la valeur Romaine ? Quelques ordres militaires, & quelque refuge d'invalides. Mais les trophées, les Pyramides, les couronnes Civiques, les chars de triomphe, les largesses publiques, le partage des dépouilles, tout cet appareil de gloire & de pompe guerriere qui allumoit l'ardeur des combats & la soif de la victoire au fond des cœurs les plus glacés, tout cela n'est plus que dans l'histoire. C'est que les honneurs

du triomphe ne conviennent qu'aux Républiques qui vivent de la guerre. Cette oſtentation ſeroit dangéreuſe dans une Monarchie, où les rayons de la couronne royale doivent abſorber tous les regards.

L'homme, il eſt vrai, ne peut ajouter une coudée à ſa ſtature ; mais il dépend toujours des ſouverains d'aggrandir le corps d'un Empire : les loix, les mœurs, les entrepriſes ſont autant de ſemences de grandeur ; c'eſt au génie à les développer : mais comme les grands projets ſont des peines brillantes, il en coute moins de livrer un Empire au cours de ſa fortune.



CHAPITRE XXI.

Des Troubles & des Séditions.

LES grands orages dans un Empire détruisent la subordination qui fait l'harmonie de la société, & ramenent les choses à cet état d'égalité antérieur à l'ordre & à la police des peuples. Ils s'annonçent par des bruits sourds, par des discours souterrains, par des écrits licentieux & satyriques contre le Prince & le Gouvernement. C'est alors que les meilleures entreprises, qui dans tout autre tems eussent été applaudies, ne rencontrent que des obstacles insurmontables dans la prévention du peuple & le décri du ministere. On commence par interprêter ou

éluder les ordres du Prince ; l'autorité mollit, la déſobéiſſance prend des forces , chaque parti remue à ſon tour , & tout finit par une défection générale; après que la religion , la juſtice , le conſeil & les richeſſes ont manqué ſucceſſivement.

La matiere des troubles eſt dans la miſere publique & dans le mécontentement univerſel. La ruine des grands, entraîne la diſette du peuple ; autant de partis pour la révolution , que de familles épuiſées. Les citoyens ſont réduits à déſirer la guerre, comme une diverſion à leurs maux. Les préventions fâcheuſes , qui font dans un état civil l'effet des humeurs malignes dans le corps humain , préparent un levain de maladie , & conduiſent à l'inflammation. Juſtes ou injuſtes , le peuple eſt toujours ou-

tré dans ſes haines ; quels que ſoient ſes griefs, il ne connoît point de meſure dans ſes reſſentiment, ni de frein dans ſes vengeances. Le mal a des remédes, la crainte n'en reçoit aucun ; & qu'un Prince ne ſe raſſure pas ſur la légèreté des murmures, ſous prétexte qu'ils partent d'une inquiétude paſſagere ; un nuage qui paſſe, en va groſſir d'autres qui crévent enfin tôt ou tard. Les innovations en matiere de la religion, la péſanteur des Impôts, le changement des Loix ou des coutumes, le mépris des priviléges & des immunités particulieres, le mauvais choix des Miniſtres, la cherté des vivres, les réformes exceſſives dans les troupes, la partialité dans les factions, autant de cauſes de ſédition.

Les remédes ſont d'écarter la

diſette par la facilité du commerce, & l'oiſiveté par l'établiſſement des Manufactures ; de réprimer le luxe, ou de le régler par des loix ſomptuaires, de faire valoir les terres, en donnant du crédit à l'Agriculture, de ne point laiſſer un prix arbitraire aux marchandiſes, & de modérer les ſubſides.

Le nombre des Citoyens doit toujours être en proportion avec les revenus de l'état, comme les travaux avec le produit. Ce ne ſont point les têtes qu'il faut compter, mais plûtôt les bras. Cent mille hommes qui gagnent ſans dépenſer beaucoup, ne chargent pas l'état, comme font cent familles de ces grands qui dépenſent ſans travailler, & ſur-tout ſans payer l'induſtrie. Trop de nobleſſe apauvrit l'état, un Clergé nombreux le ſurcharge : ces

deux corps devorent la partie la plus essentielle de tout Empire, c'est-à-dire, le peuple qui veille & travaille, tandis que l'autre partie dort, digere & vacque tout au plus à la pressante affaire de ses plaisirs.

Un grand abus, c'est que la carriere des sciences soit ouverte à tout le monde; il ne faudroit recevoir de jeunesse dans les colléges, qu'autant qu'il y a des places à remplir dans les professions utiles, où l'on a besoin des lettres.

C'est le commerce extérieur qui fait la principale richesse des états. Il roule sur la matiere, le travail, & le transport; trois objets dans le prix des marchandises. Souvent l'ouvrage surpasse la matiere, & le port ou les droits l'emportent sur l'une & l'autre;

c'est

c'eſt alors que l'induſtrie produit plus que le fonds.

Un état peut être fort riche, & les citoyens mourir de faim, ſi l'argent ne circule pas. L'uſure, les monopoles, & les banqueroutes font plus de ravages, que les brigands de la mer & des forêts.

Le peuple n'a que des bras & des pieds ; les grands n'ont que la tête. Ces deux états ſéparés ne ſont pas à craindre. C'eſt aux Roi sde ménager le peuple, afin de l'oppoſer aux grands ; Jupiter appelle au ſecours les cent mains de Briarée, pour confondre les Dieux révoltés.

Laiſſez courir le torrent dans les premiers inſtans ; un torrent paſſe vîte , ſi vous l'arrêtez, au lieu de ravager la ſur face, il minera le fonds. Donnez au reſſen-

timent du peuple le tems de s'exhaler. Réprimer les plaintes & les bruits injurieux qui éventent sa malignité, c'est l'irriter davantage & grossir la tempête. Substituez des espérances aux moyens que vous enlevez. Les hommes ne font rien sans quelque raison d'intérêt, apparente ou solide; ainsi promettez des avantages, quand vous demandez des subsides.

Les Princes, quand ils s'attachent à quelque faction, font pancher la barque d'un côté; c'est hâter le naufrage. Ils y périssent les premiers: Henry III. ne fut-il pas trahi par cette même ligue qu'il avoit soutenue? C'est aux Rois de veiller sur les ligues, elles n'ont le bras levé que pour renverser le trône. Ils doivent être la planette centrale, qui entraîne tous les globes dans son tourbillon. Ceux-ci ont un

mouvement particulier, mais toujours lent & ſubordonné à la marche uniforme & rapide du premier mobile.

Laiſſez aux hommes obſcurs, ſans fortune & ſans reſſources, celle de ſuivre le parti dominant; mais les Princes & les grands lutteront contre la force, & tiendront l'équilibre. La politique adroite & ſouple ſe gliſſe au milieu de ces cabales, fait bon viſage à l'une, ſans tourner le dos à l'autre, & va droit à ſon but.

La neutralité n'eſt pas toujours le parti de la modération, mais plutôt de l'ambition qui, ſans participer aux troubles, en tire ſon avantage : dans un homme ſupérieur par ſa condition, par ſes talens, ou par ſa vertu, ce ne peut être que l'effet de ſa grandeur ou de ſa ſageſſe.

Entre deux factions, la moins nombreuse est constamment la plus opiniâtre, & vient à bout de l'autre, puis se divise & se déchire elle-même : il faut les balancer.

Dans tous les partis, il y a des gens qui font du bruit & du mal, sans y rien gagner. Ce sont des volontaires qui harcelent sans cesse l'ennemi, & le désesperent par des escarmouches.

Les inonvations sont toujours des difformités dans l'ordre politique. Un usage affermi par le tems, utile ou non, est pourtant à sa place dans l'enchaînement des choses. Tout est si bien lié, que la moindre nouveauté substituée aux abus courans, ne tiendra jamais à la tissure, comme une partie usée; & tel changement seroit bon en lui

même, qui gâteroit tout par la difficulté de l'aſſortir au reſte. Si le tems vouloit s'arrêter pour donner le loiſir de remédier à ſes ravages.... Mais c'eſt une roue qui tourne avec tant de rapidité; le moyen de réparer un rayon qui manque ou qui menace!... Les révolutions que le tems apporte dans le cours de la nature, arrivent pas à pas; il faut imiter cette lenteur dans les innovations qu'on introduit.

On riſque beaucoup à innover, parce que celui qui trouve ſon avantage dans la révolution, l'eſpéroit déja comme un bienfait du tems, & n'en rend graces qu'à la bonne fortune; mais celui qui perd au changement, attendoit le contraire, & s'en prend aux auteurs du prétendu déſordre.

Quand il s'agit de guérir les

plaies d'un Corps politique, point d'appareil extraordinaire. Toute singularité est pour le moins suspecte, & souvent odieuse. Mais comment faire ? Tout remede politique est une nouveauté ; & sans reméde, le mal n'aura point de termes. C'est à la vigilance de lutter sans cesse contre les altérations insensibles du tems ; car le bien ou la réforme, qui arrive dans la chaleur & la violence des passions, a toute sa force dans les commencemens ; au lieu que le mal qui suit les progressions du mouvement des corps, croît & s'augmente par dégrés ; l'eau croupit, il n'y a qu'à la remuer, & la peste vole de toutes parts,



CHAPITRE XXII.

Du Conſeil.

UN homme de conſeil tient en ſes mains notre fortune & notre réputation, deux choſes dont le détail ſe partage entre pluſieurs perſonnes ; car nous confions nos biens à des Fermiers, notre cœur à une épouſe, ou à des amis, nos enfans à des gens éclairés ; mais un confident eſt ſeul dépoſitaire de tous nos intérêts.

Les Rois ont beſoin d'un conſeil ; il faut livrer les affaires aux agitations de la fortune, qui va toujours à pas vacillans, comme la marche de l'yvreſſe, ou les faire paſſer par les diſcuſſions flottantes de délibérations, afin de les fixer.

Le conseil est le lest d'un bon gouvernement; mais point de mollesse égale à celle d'un Prince qui plie, & change au gré de mille conseils. Il n'y a pas moins de foiblesse à se laisser gouverner par un favori. Ces sortes de préférences ne font que des insolens & des jaloux. Tous les traits que la malignité lancera contre l'idole, retombent indirectement sur celui qui l'éleve si haut.

L'inconvénient d'un conseil, c'est que les affaires en sont moins secrettes; & quelques Royaumes ont cru vainement y parer par l'établissement d'un conseil de cabinet. Ce cabinet est percé à jour & plein d'issûes par où les mystéres s'échappent. Un homme vain trahira le secret de l'état par ostentation; ce sont des occasions de paroître important

qui ne reviennent pas deux fois dans la vie ; & le moyen de tenir contre la demangeaiſon de ſe faire valoir ! Les confidens des Rois devroient avoir moins de curioſité pour dérober leurs ſecrets, que de zéle pour leur donner de bons conſeils ; mais c'eſt aux Princes de ſçavoir arracher un bon conſeil, ſans laiſſer échapper leur ſecret.

L'autorité d'un Monarque, loin d'être affoiblie ou éclipſée par les lumieres de leur conſeil, en tire plus d'éclat & d'avantage ; outre les ſecours de l'expérience, la Majeſté Royale brille à la tête de ces aſſemblées auguſtes, & cette pompe aide à l'illuſion.

Quant au danger d'être trahis ou vendus, les Rois y rémedient, en admettant à leur confiance la candeur & la droiture avant

toutes choses. Quelle peste dans une Cour, que ces esprits orageux, qui noircissent l'ame d'un Prince de mille vaines terreurs ! Car les soupçons, comme des oiseaux de mauvaise augure, volant dans l'obscurité, répandent des nuages sur l'imagination. Tyrans de l'amour & de la confiance, ils rendent les Rois cruels, les maris odieux, les gens de bien insociables. Mais quand ils entrent dans l'ame d'un Maître, il n'y a plus d'accès pour les bons conseils..

Les grands Génies brouillent plus qu'ils n'éclairent, quand la probité ne les inspire pas. Un Prince doit connoître ses Ministres, & fomenter entr'eux cette rivalité qui les fait veiller les uns sur les autres ; mais il ne faut pas qu'un Ministre apperçoive les foibles du Prince, il en abusera pour

s'aggrandir aux dépens de l'état & du bien public.

Rois dévoilez donc vos desseins, mais cachez vos défauts. Prenez l'avis de chaque particulier, sur-tout des subalternes séparément ; il y a plus de liberté & moins de passion dans le tête à tête. Recueillez les opinions en public, chacun n'a pas tant d'égard à son intérêt dans les assemblées, & les esprits dominans sont plus retenus; ainsi vous démêlerez le meilleur parti dans ce concours de vûes séparées & réunies. Mais si un Roi veut tirer la vérité de son conseil, qu'il ne se hâte point de faire entrevoir son inclination, sans quoi l'adulation, ou le respect humain, n'auront qu'un sentiment & qu'un langage qui sera toujours celui du Maître.

Il ne reste qu'une ressource pour

se sauver de piéges de la flaterie ; c'est de consulter quelquefois les morts & de les confronter avec les vivans : oui, les Livres seuls osent dire la vérité ; ces oracles muets sont d'autant plus terribles, qu'ils ne parlent qu'au cœur & à la raison. Ne soyez jamais tellement l'esclave d'un conseil qu'on vous donne, que vous ne mettiez du vôtre dans les raisons ou les motifs qui vous déterminent à le suivre.

Dans toute entreprise il y a trois choses à faire, la concevoir, la discuter, & l'exécuter. Le premier & le dernier article doivent être l'ouvrage d'un seul homme, l'examen & la délibération appartiennent à plusieurs.

La nuit donne conseil, c'est-à-dire, qu'il ne faut jamais délibérer & résoudre le même jour,

à moins que l'occaſion ne laiſſe pas de loiſir.

Les conſeils, ſoit celui de la guerre ou du commerce, celui des finances, ou des dépêches, ne doivent être que des commiſſions perpétuelles, toujours ſubordonnées à un conſeil ſouverain, qui eſt proprement celui de l'État & du Roi.

Les détails ſont quelquefois eſſentiels ; une table ronde ou quarrée, des ſiéges rangés en file ou en cercle, paroiſſent des formalités de minutie : cependant autour d'une table ovale, les avis ſe mêlent mieux, & l'on n'a point à ſe plaindre que le haut bout d'une aſſemblée l'a emporté ; qu'une affaire n'a pas roulé ou circulé ; que les voix enfin n'ont pas été bien recueillies : chaque coin ne ſe partage pas en autant de factions ; ceci regarde les aſſemblées des états.

CHAPITRE XXIII.

Des Négociations.

TOUTE négociation tend à découvrir ou à obtenir quelque choſe. On ſurprend les ſecrets, ou dans des momens de foibleſſe, ou dans la chaleur de la haine, ou dans l'emportement du plaiſir. On obtient une grace, en prenant les gens au dépourvu, dans cet inſtant, où ils n'ont ni le loiſir d'examiner, ni la mauvaiſe humeur de refuſer. Diſſimulez votre ardeur, ſi vous avez envie de réuſſir ; tel homme révélera par apoſtille, comme une choſe qu'il oublioit, l'unique affaire qu'il avoit en vûe.

Les affaires ſe traitent mieux de bouche que par écrit ; cepen-

dant il eſt des occaſions où la voie des lettres eſt néceſſaire préférablement à celle des pourparlers. Une affaire délicate qu'on n'oſe entamer dans la converſation, ſe hazarde ſur le papier. Dans les entretiens, la dignité & la gravité des perſonnes nous en impoſe; on n'eſt jamais auſſi libre de répondre, de refuſer & de s'expliquer : les écrits reſtent & ſervent de témoins.

Quand il s'agit de demander, un entremetteur nous aide mieux que nous-mêmes; prenez des gens ſimples & pleins de franchiſe, qui n'ayent rien à ménager que vos intérêts, qui ſoient portés d'inclination pour vous, & décidés par goût pour votre commiſſion : ils en ſont plus ardens & plus induſtrieux : employez des hommes entreprenans qui ayent

la hardiesse de repliquer, & le talent de persuader : fertiles en expédiens, résolus quelquefois même jusqu'à l'imprudence, intéressés à à votre fortune par l'avancement de la leur, ils en deviennent plus actifs ; choisissez enfin des négociateurs heureux, dont l'habileté éprouvée par des succès, vous donne de bonnes espérances, & leur serve d'aiguillon. Il faut tout dire, depuis les siécles de de corruption, les Génies intriguans sont plus utiles aux affaires. que les cœurs vertueux. L'intrigue est une activité de l'ame qui se porte vers tous les moyens de s'avancer ; le manége est une habileté à choisir les meilleurs.

Epiez les hommes, autre chose est entendre les affaires, ou connoître les mœurs & les caracteres ; c'est la différence du manége à la Philosophie. Un habile

courtiſan peut être un mauvais négociateur ; les génies factieux ſont de mauvais joueurs qui brouillent les cartes.

Combien de gens donneroient tout-à-coup un bon tour aux affaires, ſans pouvoir les diſcuter à fond ? Ils voient des jours, ils trouvent des expédiens au hazard & pour le moment ; leur Politique eſt comme un édifice où l'on s'introduiroit par de beaux eſcaliers & de commodes antichambres, mais où l'on ne trouve point d'appartement à loger.

Avec les eſprits adroits, conſultez plutôt leurs deſſeins que leurs paroles ; or vous connoîtrez leurs vûes par leurs intérêts. La ruſe décele moins d'eſprit que de foibleſſe ; mais la fineſſe eſt le chemin couvert de la prudence.

Etudiez les contenances du visage ; il y a un société qui forme un peuple de Politiques. Son grand art est de pénétrer les hommes, de lire leurs pensées dans leurs regards ; ils se font de la modestie un jeu, pour surprendre les secrets des Cours, & des familles.

Les négociations importantes ont besoin de tems pour mûrir. La précipitation fait de grands maux dans les corps politiques, ainsi qu'une digestion trop hâtée détruit l'équilibre des humeurs, & que la crudité des sucs devient le germe des maladies. On avance beaucoup plus à marcher d'un pas égal & soutenu, qu'à courir à perte d'haleine. La vanité de paroître expéditif fait perdre beaucoup de tems ; allez plus lentement, vous aurez plutôt fait.

Cependant le tems marque le prix des affaires, comme l'argent fixe celui des marchandises; une entreprise est trop chere, quand elle coûte beaucoup de tems.

La fortune est une espece de marché public ; attendez, ne vous pressez pas, les denrées baisseront : quelquefois aussi ce sont les livres de la sybille, si vous ne les prenez pas au premier mot, c'est une affaire perdue, & la derniere vous coûtera seule, autant que toutes les sept ensemble. C'est-à-dire, que c'est un jeu bien critique ou l'on perd toujours, tantôt par trop de précipitation, & tantôt par excès de prudence.

Le secret dans les délibérations, & la promptitude dans l'exécution font en partie le succès des guerres. Un premier coup d'éclat est d'un présage favora-

ble, parce qu'il tient en suspens toutes les opérations de l'ennemi; mais loin d'user toute son adresse & son activité dans le début, il faut se réserver des forces pour appuyer la fortune. Les grandes fautes & les malheurs arrivent quand les premiers efforts ne sont pas fondés.

Tout danger qui paroît leger, dès-lors même ne l'est plus: nous n'en sommes les victimes, que pour en avoir été les dupes. D'un autre côté, trop de vigilance améne le sommeil; prévoir les malheurs avant le tems, & vouloir les parer de si loin, c'est manquer son coup, les précautions ne portent pas; concluez, l'occasion n'a qu'un moment, qu'un côté chevelu, c'est celui-là qu'il faut saisir.

Les longues harangues avancent les affaires, comme une

robe traînante aide à la course.

Il faudroit cent yeux pour voir, & cent bras pour agir, consulter long-tems, exécuter vîte, c'est l'abrégé de la Politique : le mystere dans les conseils, & l'activité dans l'action ; voilà tout son art. Tel qu'un boulet échappé de la bouche d'un canon, frappe, avant d'être apperçu, le secret des Cours n'éclate qu'après son issûe ; il passe devant tous les yeux, & personne ne le voit.

La hardiesse est d'un grand secours dans les négociations. Elle tient mal la place des talens réels, cependant elle n'en a pas moins d'empire sur les hommes qui sont en général plus faciles à séduire qu'à convaincre. Comment le Vulgaire n'en seroit-il pas la dupe ? à peine les Sages peuvent lui résister.

Payez d'effronterie au défaut de reſſources plus ſolides. Mahomet aſſemble le peuple, il veut faire marcher une montagne, il l'appelle, elle demeure immobile : Eh bien ! dit-il, montagne, puiſque tu ne veux pas venir à Mahomet, Mahomet ira vers toi. La plaiſanterie lui tint lieu d'un prodige, on le ſuivit comme auparavant ; tout réuſſit aux fourbes audacieux.

L'audace eſt aveugle, elle ne voit ni les dangers, ni les obſtacles ; excellente pour l'exécution, elle ne vaut rien dans les délibérations. A côté d'un homme de conſeil, placez un homme actif & plein de réſolution ; l'un ouvrira les yeux avant de rien arrêter, l'autre, les fermera ; quand il ſera queſtion d'agir, & voilà tout ce qu'il faut pour réuſſir.

CHAPITRE XXIV.

Des Dignités.

C'EST ſe faire l'eſclave du public & du prince, de la renommée & des affaires, que de prendre une charge. Etrange ambition de vendre ſa liberté pour une ombre de pouvoir, & de conſentir à n'être plus maître de ſoi-même, pour le plaiſir de commander aux autres! Qu'eſt-ce donc que la route des honneurs? des peines qui conduiſent à d'autres peines : funeſte enchaînement! Encore eſt-ce par les dégrés de l'infamie qu'on parvient au faîte des dignités. Le chemin eſt raboteux, le terme gliſſant, & le retour un précipice : quand même on pourroit ſans honte reve-

nir sur ses pas, en a-t-on le courage ? Des hommes accoutumés à une vie active, sont inquiets dans le repos. Il leur faut encore du mouvement au déclin de l'âge ; & des vieillards flétris & défigurés par les ans, vont braver sur leur porte les railleries des passans ; mais que faire ? Ils n'existeroient plus à leur gré, si on ne les voyoit.

Il seroit à souhaiter qu'un homme en place jugeât de son état par l'opinion du Vulgaire, il se croiroit heureux ; au lieu que s'il se consulte, il n'est rien moins sans doute. Nous sommes les premiers à sentir nos peines, & les derniers à appercevoir nos défauts. Les affaires dérobent le tems de pourvoir à la santé & au repos du cœur ; on ne peut ni s'étudier, ni se connoître, ni jouir de soi-même.

C'est

C'eſt un grand bonheur de ne pouvoir pas faire du mal ; mais qu'il eſt beau de ne le vouloir jamais ! L'avantage de faire du bien doit être la régle & le terme de l'ambition ; de bonnes intentions ſans aucun effet, ne ſeront que des ſonges agréables.

L'élévation des dignités eſt un point de vûe avantageux qui nous met à portée de diſcerner les maux & les beſoins des hommes pour y porter du ſecours : les bienfaits & les ſervices d'une ame généreuſe & compatiſſante, ſont la véritable récompenſe de ſes travaux.

L'imitation eſt la traduction des préceptes en exemples. Un homme qui commence, doit ſe propoſer des modéles ; mais avec le tems il doit devenir lui-même ſon modéle, c'eſt-à-dire, régler ſes actions par ſes actions, &

donner des exemples après en avoir suivis. Les exemples ne tirent point à conséquence, parce que les tems changent l'ordre des circonstances & des opérations qui en dépendent : combinez-donc le passé avec l'état présent ; parce qui a été fait, vous verrez ce qui vous reste à faire.

Chargez-vous de vûes générales, laissez le détail aux subalternes. Ne rejettez ni secours, ni conseils ; fusent-ils inutiles : mais recueillez tout, & choisissez. Que l'exercice de votre pouvoir ne soit jamais arbitraire ; ayez des régles constantes, faites-les connoître, & si vous vous en écartez, ne laissez pas ignorer les motifs de cettedérogation à votre conduite ordinaire.

Un homme en place doit être en garde contre lui-même & contre les autres. Il doit crain-

dre ces inégalités d'humeur qui font traîner les affaires par des délais & des renvois éternels. L'assiduité à ses heures d'audience, est une partie essentielle des fonctions du Magistrat. N'entamez point plusieurs affaires, si vous voulez en finir une. La corruption d'un homme public vient de ses cliens : liez-leur les mains, & fermez les vôtres aux présens. On appaise les Dieux par des offrandes, parce qu'il s'agit d'en obtenir grace ; mais comme on ne doit attendre des Magistrats, que la justice, toutes les offres de la séduction sont des attentâts contre leur équité.

Qu'on ne vous soupçonne pas même ; le bien public dépend autant de l'opinion qu'on aura de vous, que de votre probité réelle. Un homme qui changeroit de résolution sans des rai-

sons manifestes, se rendroit suspect de passion ou d'intérêt. N'espérez pas en imposer toujours. Un confident, un favori qui se laisse aller à des offres brillantes, donne atteinte à votre réputation ; c'est la fausse porte de la corruption. Soyez également ferme contre les sollicitations ; car si l'on s'apperçoit que vous cédez à l'importunité, on ne se lassera pas de vous accabler.

La sévérité rend la justice redoutable ; mais la fierté la rend odieuse. Les affronts qui partent de si haut, abattent & désesperent ; aplanissez la roideur de votre élévation.

Ou l'on reclame un droit, ou l'on sollicite une faveur ; c'est donc la justice ou le mérite qu'il vous faut consulter. Si le mérite étoit égal, ne vaudroit-il pas mieux la favoriser dans une con-

dition médiocre, que dans un homme déja diſtingué par la naiſſance, ou les richeſſes ? Cependant comme le mérite eſt plus rare chez les grands, que parmi les hommes d'une extraction commune, ſoit que la vertu ne s'allie pas avec la fortune, ou que les talens ne ſoient pas un héritage purement gratuit de la nature, comme la nobleſſe, un grand don, le mérite eſt tout acquis & perſonnel, ne ſçauroit être trop élevé aux yeux des hommes, il dédommage la terre de toutes les indignités de ceux de ſa condition.

Les hauts rangs ſont la place naturelle de la vertu ; cependant il ſeroit bien étrange qu'un homme devint meilleur au milieu des honneurs ; c'eſt-là qu'on connoîtroit le plus éminent de tous les caracteres.

Ménager la mémoire de ses prédécesseurs, c'est assurer sa réputation auprès de ses successeurs, & les gagner davance. Enfin plus vous paroîtrez oublier les droits de votre rang, plus les autres s'en souviendront.

CHAPITRE XXV.

De la Noblesse.

LA noblesse peut être considérée comme une condition de l'homme, ou comme une portion de l'état politique. Une Monarchie sans noblesse, est une véritable tyrannie. La noblesse tempere le pouvoir du Monarque, & par sa propre splendeur accoutume les yeux du peuple à fixer & à soutenir l'éclat de la royauté, sans en être effrayés.

Une bonne démocratie n'a pas besoin de noblesse, l'Etat n'en est que plus tranquile, & plus à l'abri des factions & des brigues; le peuple s'y intéresse pour ses affaires, & non pour la gloire & le nom de quelques particuliers, à moins que leur élévation ne tienne à celle de la patrie; il est plus curieux de solides avantages que de vains titres & de superbes Généalogies. Pourquoi les Suisses divisés en tant de cantons, & séparés de croyance, forment-ils une république si bien unie? C'est qu'ils envisagent leur liberté plûtôt que leur renom, ils aiment mieux être maîtres chez eux, que conquérir pour un seul homme.

Les droits de la noblesse augmentent la splendeur du Monarque & diminuent son autorité, mais en élévant le cœur du peu-

ple, ils épuissent ses ressources; de sorte que la noblesse est un rempart entre le peuple & le Prince, qui les défend contre les entreprises mutuelles de l'un sur l'autre. Une noblesse trop nombreuse appauvrit l'Etat, sans en devenir plus puissante, & la noblesse une fois ruinée par le luxe, il ne reste plus d'équilibre entre les honneurs & les richesses qui se dévorent, & s'absorbent tour-à-tour.

L'ancienne noblesse est l'ouvrage du tems que le Prince ne peut détruire, & la nouvelle est l'ouvrage du Prince sujet aux coups du tems. Celle-ci suppose plus de talens & de mérite éclatant, l'autre inspire plus de vertu & de grandeur d'ame. La grande route des honneurs est coupée de petits sentiers tortueux, on ne peut guéres y arriver par la droiture.

Ne ſoyons pas étonnés d'entendre préconiſer les héros de l'antiquité ; leurs vices devoient être enſevelis dans leur tombeau, on ne pouvoit trop tôt les oublier.

L'orgueil qu'inſpire la naiſſance, étouffe l'induſtrie & l'émulation, en même tems, il aiguiſe l'envie. Que peut faire un grand qui tient les richeſſes & les honneurs de ſes ancêtres ? ..... Il faut bien qu'il retombe dans le néant d'où ſes peres étoient ſortis, quand il ne voit plus de titres nouveaux à mériter. Mais un homme qui, par l'élévation de ſon rang ne peut monter plus haut, de quel œil verra-t-il des hommes qu'il appercevoit à peine dans un lointin obſcur, marcher tout-à-coup à ſes côtés, & devenir ſes égaux, preſque ſans intervalle ? La jalouſie eſt faite pour les malheureux, pourquoi

les grands en concevroient-ils ? Le peuple est si porté à les honorer, en voyant le jour ils entrent en possession des honneurs, le maniment des affaires tombe naturellement dans leurs mains ; de quoi peuvent-ils se plaindre que d'eux mêmes, quand l'envie & la malignité les attaquent ? Sans doute qu'ils ne sont pas faits pour leur place, quoi que la place semblât faite pour eux.

CHAPITRE. XXVI.

Des devoirs du Juge.

LES Juges sont les interprétes & non pas les arbitres des loix, & pour suivre le style de la Jurisprudence, ils doivent *dire droit*, mais non pas *faire droit*. Il n'appartient qu'à l'Eglise d'expliquer le sens des écri-

tures à ſon gré ; c'eſt à elle ſans doute que Dieu a commis le don d'entendre ſa parole. Celui qui deſcend ſur la terre à la voix d'un ſacrilége, peut bien communiquer ſon eſprit à l'homme le plus ſtupide ; & comme il ſe cache ſous le voile du pain, il ſe déguiſe auſſi ſous les contradictions apparentes du dogme.

Un Juge doit avoir plus d'érudition que d'eſprit, & moins d'affabilité que de gravité ; s'il eſt indécis, on ne l'accuſera ni de manquer de lumieres, ni d'en abuſer ; mais s'il prononce trop à la hâte, on pourra bien ſuſpecter ſon intégrité. C'eſt un crime ſans doute de rétrécir les limites de ſon voiſin ; qu'elle iniquité ſera-ce donc de tranſporter la poſſeſſion & la propriété des Domaines en des mains étrangeres ? Une ſenten-

ce injuste est un attentât contre la loi, plus fort que tous les faits qui la violent; c'est emprisonner & corrompre les sources mêmes de la justice, c'est le crime des faux monnoyeurs qui attaque le prince & le peuple.

Le Juge a rapport avec les plaideurs, avec les avocats & les subalternes de la justice, avec le prince ou le gouvernement, autant d'especes de devoir.

Quant aux parties, il peut les blesser ou par des arrêts iniques, ou par de longs délais. Qu'il réprime la violence, & découvre la fraude, elle fuit dès qu'on la voit. S'il prévoit que l'iniquité va prévaloir, soutenue par la force ou l'adresse d'une partie, appuyée du crédit des sollicitations, ou déguisée par les détours de la chicane; c'est à lui de faire tête à tous ces ennemis

& de contrebalancer en faveur du bon droit ; enforte que sa fermeté maintienne ou emporte l'équilibre. Un juge prévenu d'inclination en faveur d'une partie, devroit la porter à un accommodement, plutôt que la juger.

Toutes les contestations honteuses sont la *crapule* du Palais ; le sanctuaire de Thémis devroit être aussi pur que celui de la Religion, seroit-il l'écho des halles & *des mauvais lieux* ? La torture qu'on donne aux loix les rend ameres : ainsi que le vin trop foulé sous le pressoir devient âpre & fort dur. Les loix pénales dont la premiere intention est de prévenir le crime, & non pas de le punir, si on les exécute à la rigueur, seront autant de fléaux qui pleuvront sur la tête du peuple. Laissez-les,

non pas dormir tout-à-fait, mais du moins reposer quelquefois. S'il est permis au Juge de paroître homme, & de montrer un peu de foiblesse, c'est en faveur de la pitié.

L'Avocat attend des Juges de la patience, & de la gravité dans l'attention qu'ils lui prétent. L'office du Juge qu'on peut appliquer au rapporteur, exige qu'il mette de l'ordre dans les preuves, de la clarté dans les informations, de la précision dans la récapitulation, & des motifs dans son avis. Tout le reste a un air d'affectation, d'impatience, ou de légéreté.

C'est quand un avocat perd sa cause, qu'il faut le louer pour lui relever le courage & les forces, de peur que sa réputation n'en souffre, pourvû qu'il soit hors de tout soupçon de préva-

riation : car alors on accuseroit les Juges qui préteroient la main aux manéges d'un Avocat, d'être d'intelligence avec lui contre sa partie, ou de ne donner de la réputation au barreau que pour grossir les épices.

Qu'on fasse entendre aux subalternes que le temple de la justice est un lieu sacré ou la corruption ne doit jamais trouver d'azile, pas même dans les réduits les plus bas. On a comparé les tribunaux au buisson épineux où la brebis cherche un refuge contre les loups, & d'où elle ne sort point sans y laisser une partie de sa toison. C'est aux sang-sues du Palais d'entendre ceci. Ces mains avides ne feront-elles que tendre des lacets, tracer des lignes obliques, & fabriquer des labyrinthes ?

Il y a ce rapport essentiel &

continuel entre le Prince & les Magiſtrats, que ceux-ci doivent toujours exécuter la volonté du Prince, parce que le Prince eſt ſuppoſé ne rien faire, ſans avoir pris l'avis de ſes Magiſtrats.

Il entre une queſtion de droit dans preſque toutes les délibérations Politiques, & une raiſon d'état dans la plûpart des faits contentieux; ainſi toute loi ou tout arrêt par ſes conſéquences intéreſſe l'ordre public. Ce peut être une innovation d'un exemple pernicieux, une léſion manifeſte des droits du Prince ou des droits du Peuple; & c'eſt aux Magiſtrats de les balancer perpétuellement, de façon que ceux-ci l'emportent toujours dans la concurrence: car le ſalut du peuple eſt la ſuprême loi. Toutes les loix qui ne viennent pas à l'appui de celle-là, ſont des

oracles cruels qui ne demandent que du ſang & des victimes. Quoi qu'on en penſe, le droit naturel & le droit politique s'accordent très-bien ; la juſtice eſt un eſprit de vie & de vigueur qui doit couler dans les nerfs d'un état ; c'eſt-à-dire, que le droit politique ne ſubſiſte que par ſa conformité avec les loix civiles. Les injuſtices particulieres ne ſont que des remédes paſſagers, qui déclarent un grand mal ſans le guérir. C'eſt donc aux Juges de réprimer les attentâts de la Politique ſur la liberté publique, & de ménager l'autorité du Prince en la modérant. Enfin, qu'ils portent toujours le livre de la loi entre les mains, & l'eſprit de la loi dans le cœur.



CHAPITRE XXVII.

De L'usure.

ON a beau dire qu'il n'est pas dans l'ordre de la nature, que l'argent produise l'argent, (comme si l'art & l'industrie n'avoient point des secrets inconnus à la nature :) l'usure est devenue un mal nécessaire, depuis que la multitude des ingrats a diminué le nombre & la générosité des bienfaiteurs. Elle a ses inconvéniens, sans doute. C'est d'abord une injustice, de manger votre pain à la sueur de mon front. Ensuite une usure excessive, arrête le commerce en appauvrissant les négocians, parce que, si les intérêts absorbent les profits du

commerçant, il ſe retirera. Les recettes des droits & de la douane, qui ſuivent les rapports des marchandiſes, diminueront; la circulation des eſpeces ſera arrêtée entre des mains avares, ainſi que dans le jeu, tout l'argent revient à celui qui tient la banque. Le prix des terres & des marchandiſes baiſſe & ſe réduit enfin à rien, faute d'acquéreurs; plus d'entrepriſes, parce que l'émulation tombe avec les eſpérances; enfin la miſere publique conſume l'Etat épuiſé de ſes reſſources.

Mais voici les avantages de l'uſure ou du moins ce qui doit l'autoriſer. Si l'on ne prêtoit point d'argent, ou ſi on le prêtoit ſans condition, on pourroit le retirer à ſon gré, & les nouveaux négocians ne pourroient s'avancer, parce qu'ils n'oſe-

roient rien tenter. Un homme faute de ce secours, tomberoit dans les dernieres extrémités tout-à-coup, & se verroit obligé de vendre ses fonds au moindre besoin, & de faire une mauvaise affaire pour appuyer une bonne entreprise : ainsi donc, au lieu que l'usure ne mine les fortunes que par dégrés ; ces aliénations les perdroient de fonds en comble dans un moment ; car les prêts sur gage ne remédient à rien, puisqu'ils ne sont pas exempts de tout intérêt, & que les poursuites en justice, au défaut des payemens, entraînent des frais plus criants que ceux de l'usure même. Maudite soit l'usure, disoit un vieillard avare, depuis qu'elle nous a ôté le profit des *morte-payes*. Qu'on subtitue un autre véhicule aux affaires, si l'on retranche

l'ufure ; toutes les Républiques l'ont tolérée ; eft-ce une preuve de fon utilité ?

Il y a des tempéramens à prendre pour arrêter fes ravages. Le premier feroit d'établir une ufure publique commune à tous les citoyens autorifée par la loi, celle de cinq pour cent, par exemple, & d'en permettre une plus forte particuliere aux commerçans à raifon de leurs profits ; laiffez-leur le foin de la fixer entr'eux, parce que le fort du commerce étant fort inconftant, il n'eft rien de plus incertain que le prix des denrées, & par conféquent de l'argent. Cependant, (& c'eft la feconde précaution,) limez fi bien les dents de l'ufure, que le fort de l'emprunteur vaille mieux que celui du prêteur, & qu'on ne quitte pas le commerce pour entrer dans la banque, quoi

qu'elle ſoit elle-même une branche ou une reſſource du commerce. L'uſure eſt un outil bien tranchant, il s'agit de le manier comme il faut.

CHAPITRE XXVIII.

De l'Ambition.

L'AMBITION a ce rapport avec la colere, que ſi elle ne s'exhale au-dehors, elle nous mine & nous conſume au fonds de l'ame, & ſe transforme en jalouſie dans un mauvais cœur : dès qu'un homme réuſſit mal, faute de talens ou de ce qu'on appelle bonheur, il commence à regarder de travers les hommes & les affaires, & ſon grand plaiſir eſt de voir tout empirer ou échouer, ſon dépit ſe

change alors en joye. Ainſi les Rois qui ont auprès de leur trône des génies ambitieux, doivent toujours leur laiſſer quelques pas à faire, plutôt que de les forcer à reculer; car des Miniſtres ambitieux remuent ſans ceſſe, & dès qu'on les arrête, ils s'efforcent d'entraîner tout dans leur chûte.

Etrange ſituation! Sans ambition, nous n'agiſſons pas, & cette paſſion nous méne toujours trop loin: elle eſt bien placée à la guerre, ſur tout dans le cœur d'un Général; comme il l'exerce contre l'ennemi, la patrie en profite, ſans avoir rien à craindre. Mais elle eſt dangereuſe dans l'ame d'un Courtiſan ou d'un Miniſtre, parce qu'ils ne peuvent ſouvent la ſatisfaire qu'aux dépens de l'état. Cependant un Prince habile ſçaura

se faire un rempart de l'ambition des grands qui l'environnent, & se servir d'eux tour-à-tour, comme d'un bouclier qu'il opposera sans cesse à leurs coups, il les contiendra l'un par l'autre, & sera tranquille au milieu de leur agitation ; sur-tout si c'étoient des esprits téméraires, qui comme des milans à qui on a crevé les yeux, ne volent en haut, que parce qu'ils ne voyent rien au tour d'eux.

C'est une foiblesse dans un Roy que d'avoir des favoris, & malheureusement, c'est presque une nécessité ; car un favori tiendra ses créatures dans la sujettion & la dépendance, si le pouvoir d'abattre & d'élever est tout dans ses mains. L'ambition des nobles est redoutable, parce que la naissance leur donne du crédit & des appuis. La

politique

politique veut donc qu'on avance des hommes de néant, pour être comme le fouet de la noblesse. Tels étoient à Rome les Traitans qui marchoient sur la tête du peuple, pour monter au niveau des Grands. Les esprits souples & intriguans ont une marche couverte dans leur ambition ; ce sont des brouillons plus à craindre, que ces ambitieux d'un caractére brusque & opiniâtre ; le peuple n'aime guéres ceux-ci, il se plaît au contraire à jouir de leur disgrace & de leur confusion.

Quand une tempête doit tomber sur des hommes en place, il faut les effrayer de loin par de sourdes menaces, les tenir entre la crainte & l'espérance par une alternative de graces & de refus ; ils marcheront alors d'un pas lent & mal assuré,

comme des voyageurs égarés la nuit dans un bois, & cet état d'incertitude les consternera mieux qu'un coup inattendu; car dans la chaleur du désespoir, ils osent quelquefois tout tenter, & secouer le trône en tombant.

Cette ambition inquiéte & entreprenante, qui embrasse tous les moyens de faire du bruit, fatigue plus l'Etat que celle d'un homme actif qui poursuit une seule route, pour arriver au terme d'élévation qu'il s'est prescrit.

L'ambition réglée & bornée par l'émulation de se distinguer & de dominer dans une carriere, est utile à la patrie; mais celui qui veut tout effacer, pour être seul compté, devient une espece de calamité publique, & doit être regardé comme la peste de son siecle.

L'ambition a ces avantages,

de nous approcher du Prince, d'avancer notre fortune, & de nous mettre par cette double position en état de faire du bien. C'est alors une vertu que le Prince ne sçauroit trop récompenser, puisque les faveurs particulieres que reçoit un homme de probité, deviennent des bienfaits publics entre ses mains. Une ame vertueuse peut embrasser les affaires par goût, jamais par intérêt; l'amour du devoir la soutient dans ses fonctions, & lui tient lieu de cette ostentation qui est l'aliment des ames foibles : enfin elle témoignera quelquefois de l'empressement qui naît de la bonne volonté, mais elle n'aura point cette précipitation tumultueuse qu'un naturel ardent prote dans toutes ses entreprises.

Il faut ranger les ambitieux sous trois classes : les uns ne songent

qu'à s'élever eux-mêmes, espece commune & méprisable ; les autres, avec les mêmes vûes, font entrer dans leurs moyens l'élévation de la patrie, ambition plus noble, plus rafinée, & peut-être plus violente : d'autres enfin embrassent le bonheur & la gloire de tous les hommes dans l'immensité de leurs projets ; c'est l'ambition des Philosophes qui veulent éclairer l'esprit, ou corriger les mœurs. L'ambition est donc quelquefois un vice, & quelquefois une vertu.

CHAPITRE XXIX.

Des Richesses.

LEs richesses sont dans le chemin de la vertu, comme le bagage dans une armée, nécessaires, mais incommodes ;

elles retardent notre marche, & nous font ſouvent perdre la victoire ſur nos paſſions. Le prix des richeſſes eſt dans la dépenſe, toute autre valeur eſt d'opinion. Leur poſſeſſion & le plaiſir de les garder n'eſt qu'une jouiſſance imaginaire, qui ne flatte point les ſens ; mais l'avantage de donner & de ſe procurer du crédit & de la conſidération, en les diſtribuant à propos pour ſon uſage, ou pour le ſoulagement des autres, prouve qu'elles peuvent être l'inſtrument du bonheur. Voyez combien les homme ſont ingénieux à faire valoir les pierreries & mille autres ſuperfluités, pour attacher du crédit à l'argent : on croiroit bien plutôt qu'ils n'en font aucun cas, quand ils le répandent & le diſſipent en de vains ornemens.

Les richeſſes nous couvrent

& nous garantissent ; mais elles exposent notre réputation, & souvent notre vie. Conclusion ; desirez-les sobrement, usez-en libéralement, vous les posséderez sans crainte, & les perdrez sans peine.

On dit que Plutus, lorsqu'il descend du ciel, marche à pas lents & boiteux, mais qu'il vole, quand il sort des enfers ; c'est qu'on s'enrichit plus vîte par les routes de l'iniquité, que par le chemin de l'honneur. En effet les voies d'acquérir sont presque toutes honteuses ou criminelles. L'économie & la frugalité même n'inspirent pas cette noblesse de sentimens, qui reléve si fort la générosité. La culture des terres est le moyen, non pas le plus court, mais le plus simple & le plus honnête d'augmenter ses revenus. Il y a

une certaine ſatisfaction à ne devoir ſa ſubſiſtance qu'aux bienfaits de la nature. Ainſi tout négociant qui vient de faire une grande fortune & qui la met en fonds , eſt ſûr d'accumuler ; il verra que la terre rapporte bien autant que la mer.

Les petites fortunes coûtent beaucoup de peine, mais les grandes ſe font à peu de frais ; il n'y a qu'un homme dont la caiſſe eſt bien forte, qui puiſſe faire des entrepriſes ou des acquiſitions conſidérables, & ce qu'on appelle des coups de fortune , en profitant des bonnes occaſions.

La vigilance & le crédit bien établi ſont des mines d'or pour un négociant , & pour tout homme qui vit du travail de ſa profeſſion. Mais ces ſourdes pratiques , ces contrats uſuraires , ces menées de la fraude & de la

corruption s'éventent tôt ou tard.

Acheter pour revendre, c'est vouloir faire tort à deux personnes, au vendeur & à l'acquéreur; monopole, usure, que ce commerce. Celui dont la fortune roule sur des profits certains, s'enrichira tard & difficilement; celui qui risque tout, perdra: compensez donc vos risques par vos assurances.

Il est sans doute beau de faire sa fortune au service des Rois, ou bien à la suite des Grands, quand on marche droit avec eux; mais de toutes les bassesses, la plus honteuse, c'est l'adulation: s'élever en rampant, quelle indignité!

Le mépris des richesses est une ostentation bien équivoque, ordinairement le fruit du désespoir, & le retour de la vanité. Mais laissez avancer un peu ces

prétendus Philoſophes, vous verrez comme ils ſont ardens à la proie.

Point de reſſerrement ſur-tout dans les minuties : les richeſſes ont des aîles, elles s'envoleront malgré nous de nos mains ; quelquefois même il faut leur donner l'eſſor, elles reviendront plus chargées.

Veut-on conſerver ſon capital ? Il ne faut dépenſer que la moitié du revenu. Veut-on groſſir ſon fonds? On borne ſa dépenſe au tiers du produit. Un homme n'eſt jamais aſſez riche, pour ne pas compter avec lui-même. La pareſſe & le chagrin de voir diminuer ſes reſſources, jette les grands dans une ignorance ruineuſe ſur leurs propres affaires. Cependant on ne peut guérir une plaie, ſans la ſonder : qu'ils ſe déchargent au moins du ſoin

de leurs intérêts, sur des hommes dont la probité mérite une confiance entiere; mais s'ils affectent de la réserve par hauteur, s'ils craignent de se prodiguer, s'ils font toujours mystere de leur personne & de leurs secrets, ils n'auront auprès d'eux que des ames vénales. Alors ils se verront obligés à changer souvent d'intendant, parce que les nouveaux sont plus sur leurs gardes, & moins faits à tromper.

Celui qui dépense d'un côté, doit œconomiser de l'autre, & retrancher de ses équipages à proportion de ce qu'il donne à sa table; car une prodigalité sans mesure est une ruine générale: se jetter dans le luxe & la somptuosité, c'est étendre sa queue aux dépens de ses aîles.

Un homme qui veut rétablir ses affaires, ne doit ni se presser,

ni trop différer d'aliéner. S'il retarde, les intérêts abſorberont ſes fonds; s'il ſe hâte, une vente hors de propos fait une bréche irréparable à ſa fortune. De plus, en éteignant ſes dettes tout-à-coup par une mauvaiſe affaire, il riſque de ſe rejetter dans la même néceſſité, parce qu'une reſſource ouverte l'éloignera des précautions; mais un homme qui ſe libére peu-à-peu, contracte l'habitude de l'œconomie, il devient frugal, ſes mœurs & ſa fortune prennent un meilleur train. Il vaut mieux retrancher les petites dépenſes, que courir aprés de minces profits. Soyez œconome & vigilant dans les dépenſes habituelles & journalieres, vous pourrez être libéral & paroître même magnifique dans les dépenſes extraordinaires.

Le beau ſacrifice de ne faire du bien qu'à la mort! On jouira de vos pertes plutôt que de vos dons. Autre abus, celui de reſtituer au dernier moment : c'eſt affliger un héritier, ſans obliger un créancier.

CHAPITRE XXX.

De l'Envie.

LE cœur de l'homme ſe nourrit de ſon propre bien, ou du mal d'autrui. Une ame ſans vertus & ſans talens, portera donc envie au mérite, s'indignera de ſes ſuccès, & jouira de ſes revers. L'envie puiſe un poiſon mortel dans les yeux de la joie, & ſes regards ſombres jettent à leur tour une influence maligne ſur la proſpé-

rité. C'eſt une paſſion inquiéte, qui ne connoît point de jours de fête, ou de repos; elle cherche au-dehors les alimens du feu qui la dévore; elle maigrit & s'épuiſe elle-même, en rongeant tout ce qui l'anime, plus funeſte au cœur de l'envieux, qu'à l'objet de l'envie. Elle ſe décéle dans la curioſité : quand on eſt content de ſoi-même, quel intérêt a-t-on de ſçavoir les affaires d'autrui? Mais comment apprendre qu'un voiſin proſpére, ſans devenir jaloux de ſon ſort? C'eſt donc le plaiſir du théatre qu'on veut ſe donner, & plutôt celui de rire des travers, que celui de pleurer ſur des malheurs; dangereuſe affection!

Il eſt naturel qu'un homme d'un grand nom voye avec quelque chagrin des hommes nouveaux monter tout à coup

à ses côtés. L'intervalle disparoît, & son étonnement ressemble à celui du passager qui s'imagine reculer, quand un vaisseau s'avance & fait route avec lui.

Tout homme maltraité par la nature, par la fortune, ou par les ans, rabaissera la condition des autres, parce qu'il ne peut élever la sienne. Il faudroit avoir l'ame de Tamerlan, pour triompher d'être boiteux.

Si l'infortune rend compatissans les malheureux, elle fait goûter à ceux qui ne le sont plus, une espece de joie cruelle, à la vûe des maux que d'autres éprouvent après eux; comme si l'adversité d'autrui étoit un dédommagement de nos propres malheurs.

Un esprit curieux de toute espece de gloire, porte envie

à tous les talens. L'Empereur Adrien n'étoit-il pas le rival déclaré des poëtes & des peindres? Cependant c'est dans les conditions égales, & parmi les gens d'une même profession que l'envie épuise tout son venin. Les Rois rivalisent avec les Rois. L'éclat d'un concurrent nous blesse les yeux, sa réputation nous déchire le cœur. C'est une harmonie bien désagréable à nos oreilles, que ce concert d'éloges qu'il reçoit du public.

Il est bon que les brillans succès fassent envie, ils entretiennent l'émulation; mais pourquoi s'offenser des grandes vertus qu'on ne veut pas avoir sans doute, car il ne tient qu'à nous de compenser par le mérite du cœur le défaut des talens?

Les places, les honneurs, toutes les distinctions nous ex-

posent à l'envie, les avantages naturels, moins que ceux de la fortune : on pardonne aux grands d'être riches, rarement aux riches de devenir grands. Chose remarquable ! Un homme sans mérite, élevé tout à coup, attire d'abord tous les yeux de l'envie ; elle le perd bientôt de vue, & s'attache aux grands hommes qu'elle sembloit avoir respectés. Ce n'est pas que leur mérite ait chancellé, mais les réputations nouvelles en ont diminué l'éclat ; il est vrai qu'il se ranime après leur mort, pour ne plus s'éteindre. Celui qui s'avance par dégrés, frappe moins les regards, il échappe à l'envie. L'envie est le ver rongeur du mérite & de la gloire : on l'étouffe, en cherchant moins la réputation de la vertu que la vertu même, en cédant au

hazard ou à la providence le ſuccès de nos actions. Le moyen encore d'impoſer ſilence à la jalouſie, c'eſt de ne rechercher que des dignités onéreuſes. Il ſe mêle alors un peu de compaſſion à la malignité du public. Auſſi les bons politiques ne parlent-ils que des peines attachées à leur miniſtere ; ces plaintes affectées appaiſent les cris de l'envie. L'intérêt d'un homme en place eſt de ménager les ſubalternes ; ce ſont autant de plaſtrons qui parent les traits de la ſatyre : mais ces cliens d'étalage qui ſont, pour ainſi dire, les trompettes de votre mérite, font de votre gloire une eſpece de commerce qui, en les avançant dans votre faveur, ne vous rapporte que de l'envie & de la haine.

L'habileté d'un Miniſtre conſiſte

à détourner le cours de l'indignation & du mécontentement ſur un compétiteur, car l'envie eſt une eſpece de ſort ou d'enchantement qu'un homme ne peut conjurer, ſans le rejetter ſur quelqu'autre. Au reſte on trouve toujours aſſez d'eſprits brouillons, qui achetent la haine du peuple à tout prix.

L'envie ou la malignité publique eſt une eſpece d'oſtraciſme qui contient l'ambition des grands, & qui ſert de frein à l'abus du pouvoir; mais quand elle empire juſques à un mécontentement général, c'eſt une contagion qui infecte les loix & les meilleures diſpoſitions; la haine des peuples une fois déchaînée, les bienfaits ſe changent en poiſon entre des mains corrompues : il ſemble donc inutile alors de mêler la

clémence à la rigueur, ce feroit une foibleffe qui hâteroit le foulévement, en paroiffant le craindre. On peut laiffer aller le torrent, qui ne fera que du bruit, ou qu'un médiocre ravage; mais fi cette fureur attaque tous les Miniftres d'un Etat, le Souverain doit trembler pour lui.

CHAPITRE XXXI.

De la Diffimulation.

LA diffimulation eft le grand art de la vie civile, & le côté foible de la politique. Il faut bien de la pénétration pour faifir les momens de dire la vérité, & beaucoup de force dans l'ame, pour fe montrer impunément à découvert. Un génie

heureux & profond distinguera d'un coup d'œil ce qu'il doit taire, manifester, ou laisser entrevoir comme dans un demi-jour; il combinera les circonstances des tems, avec le caractere des personnes; mais à quiconque n'a pas cette finesse de discernement, il ne reste pour se garantir, que de s'envelopper dans le silence, ou de se voiler sous les artifices de la dissimulation. Un homme qui ne voit pas clairement, marche à tâtons, & il faut bien s'arrêter, quand on ne sçait où aller.

Les habiles Politiques ne craignent pas d'employer la candeur & la vérité dans les affaires; mais ils ont la souplesse des chevaux de manége, pour volter & partir au moindre signe. Qu'arrive-t-il dans un cas pressant, où la dissimulation devient

d'un beſoin abſolu ? C'eſt qu'alors la réputation de droiture & de bonne foi vient au ſecours, & les rend impénétrables, preſqu'autant que la ruſe même.

Il y a trois dégrés dans l'art de diſſimuler, ſe taire, déguiſer, ou feindre, & mentir avec audace.

L'air de myſtere eſt le voile de la Politique, il rend ſes ſecrets reſpectables. C'eſt auſſi le reſſort des grandes négociations. Les hommes en ſont venus à ce point de corruption & de foibleſſe, qu'il faut les tromper pour les ſervir. La diſcrétion eſt à l'ame, ce que la pudeur eſt au corps; un excès de franchiſe eſt une indécence comme la nudité. Celui qui ſçaura ſe taire, outre l'avantage de ne point s'expoſer, aura celui de percer dans l'ame des autres; il découvrira tout,

parce que la plûpart cherchent plutôt à se délivrer de leurs secrets, qu'à les bien placer; leurs ouvertures ne viennent point de la confiance, aussi ne méritent-elles guéres de la discrétion. Le silence est donc un devoir dans la saine Politique, comme il est une vertu dans les régles de la Morale. Mais que l'épanoüissement du visage ne trahisse point la réserve de l'ame; en vain la langue sera muette, si les yeux parlent.

L'habitude du secret nous méne malgré nous à la dissimulation. Les hommes sont trop curieux & trop adroits, pour vous laisser garder cet équilibre parfait qui met vos sentimens à couvert de leurs conjectures. Ce seront mille questions épineuses dont vous n'échapperez que par un détour, ou par un si-

lence obſtiné, & ce ſilence même ſera deviner votre deſſein.

Le menſonge décéle une ame foible, un eſprit ſans reſſources, un caractere vicieux ; c'eſt le recours des enfans, des ſots, & des méchans.

Les avantages de la diſſimulation, c'eſt de prendre les hommes au dépourvû (car l'indiſcrétion ſonne la trompette pour défier l'ennemi) c'eſt qu'on n'engage point ſon honneur & ſa réputation, ſi l'on échoue ; au lieu que ſi votre projet eſt divulgué, il faut réuſſir, ou ſe retirer avec le dépit & la honte d'une mauvaiſe iſſûe : enfin, en couvrant votre marche, vous ſurprenez celle d'un concurrent ; il s'enhardit à penſer & à parler librement devant vous, lorſque la ſubtilité de votre déguiſement ne lui laiſſe point d'ombrage.

Vous aurez une vérité pour un mensonge. Voulez-vous sçavoir la vérité : Mentez, mentez, dit le proverbe espagnol. Mais voici des inconvéniens.

La dissimulation est une marque de défiance, & les soupçons arrêtent les grandes entreprises, parce qu'ils sont contagieux, & qu'ils forment des préventions & des ombrages dans l'esprit d'autrui. En dérobant ses desseins, on manque de bons conseils qui en auroient avancé l'exécution ; on perd tout son crédit qui est le meilleur garant des heureux succès : car tous les hommes, même les fripons, exigent de la bonne foi. Ayez donc la réputation d'être véridique, l'habitude de la réserve, & le talent de feindre ou même de tromper ; (car il le faut, quand on veut réussir avec les

les hommes) ; c'eſt en abrégé la ſcience de la Politique.

CHAPITRE XXXII.

De l'art de converſer & de repréſenter.

TOUT homme borné aux talens ſolides, aura beſoin d'une grande vertu. C'eſt un rubis ſans enchaſſure, à qui la moindre tache ôteroit tout ſon prix. Il faut des dehors brillants & des termes diſtingués, pour faire valoir les perſonnes & les choſes ; tout cela ſert comme de lettres de recommandation. Manquer aux égards du cérémonial, c'eſt ſe faire tort à ſoi-même ; car la plûpart des hommes ceſſent de nous eſtimer, dès qu'ils ceſſent de nous honorer : balancez toujours les égards que vous devez, avec ceux

qui vous sont dûs. C'est sur-tout avec les personnes indifférentes, ou tout-à-fait inconnues, que les complimens sont d'usage ; mais l'hyperbole en ce genre sent l'ironie, & devient insultante ; il y a même un caractere de mauvaise foi dans les politesses outrées. La politesse affectée est un rafinement de la vanité, qui veut se faire plus d'honneur qu'elle n'a dessein d'en rendre.

C'est le talent de l'insinuation qui fait un homme essentiel. Soyez réservé avec vos égaux, & ne sortez de cette gravité, que vis-à-vis de vos inférieurs ; reprenez votre franchise en leur rendant leur liberté, pourvû que vous vous communiquiez par affabilité, plutôt que par foiblesse. N'insistez pas si fort sur la cérémonie ; les querelles de préséance dans un Congrez ont sou-

vent reculé la paix. Le maintien répand une certaine décence dans les mœurs qui influe beaucoup ſur la réputation, & de celle-ci dépend notre ſuccès dans le monde : une heureuſe réputation ſauve tous nos écarts, juſtifie les démarches les plus hazardées, tandis qu'un mauvais renom empoiſonne nos meilleures actions. Que ſert d'ouvrir la porte de votre maiſon à tout le monde, ſi votre abord glaçant vous ferme l'entrée des cœurs ? Ne ſoyez ni trop fier, c'eſt attenter ſur l'indépendance des autres ; ni rampant, c'eſt oublier la vôtre. Des manieres recherchées tombent dans le puéril ; & l'on ne ſeroit pas moins ridicule avec des boutons de diamant, qu'avec des pendans de verre. Il en doit être des manie-

res, comme des habits; ceux-ci font sortir la taille, & celles-là font sortir les mœurs. Il faut de l'aisance dans le maintien; ensorte que le caractere perce à travers & se contienne sans être gêné. La politesse doit au moins cacher les vices, comme la parure masque les rides.

La conversation ne doit être ni trop étudiée, ni trop négligée. Le pédantisme n'est pas moins dans l'affectation du style, que dans l'étalage de l'érudition. C'est un abus de la conversation, d'y raisonner de la plûpart des choses sur les régles de l'Art. Un grand parleur fatigue, un homme taciturne ennuye; il faut saisir le moment de parler, & non pas le chercher: cette inquiétude donne de la mauvaise grace à tout ce que vous dites,

On montre moins de l'eſprit, que peu de jugement, à diſputer de tout. Celui qui ſçait ce qu'on doit taire, vaut bien celui qui ſçait tout dire. Il y a des choſes qui ne doivent jamais tomber ſous la plaiſanterie dans la converſation ; la Religion, le gouvernement, les gens en place, & les malheurs publics ou particuliers. Un ſatyrique qui fait redouter ſon eſprit, doit craindre la mémoire de ceux qui l'écoutent. La médiſance eſt le mauvais aſſaiſonnement d'un bon repas. Se louer ſoi-même, eſt un vice aſſez ſot, & le plus importun, après celui de cenſurer les autres. Il faut bien diſtinguer le ſel d'avec le fiel, dans la converſation. Un beau parleur n'eſt que cela pour l'ordinaire, tandis qu'un homme d'une converſation commune recherche l'eſ-

time par des voies plus ſolides ; celui-ci gagne à penſer, le tems que l'autre perd à parler. Il faut varier les ſujets de la converſation, pour la rendre agréable à tout le monde ; ce doit être un champ libre où il eſt permis de s'écarter, & non pas un grand chemin qui mene droit à un terme. On a un double avantage à faire des queſtions ; celui de plaire, & celui de s'inſtruire. Ne vous preſſez pas d'étaler ce que vous ſçavez : ſi l'on ignore que vous entendez telle matiere, on vous tiendra compte auſſi de bien des choſes que vous ne ſçavez pas ; une eſtime tardive vaut mieux qu'une opinion prématurée de votre mérite. On interrompt les grands parleurs, en ne les écoutant pas, comme un violon arrête les danſeurs, en ceſſant de jouer. Les repliques &

les ſaillies de l'eſprit ſont d'une grande reſſource aux gens qui manquent de fonds. Ce n'eſt pas en converſation qu'il faut s'attacher à la préciſion, ſur-tout dans les narrations. Des entretiens préparés ſont la preuve d'une extrême diſette ; ils ſeroient bien ennuyeux, s'ils ne jettoient pas du ridicule ſur ces orateurs faſtidieux, dont les geſtes & les tons ſont compaſſés & meſurés comme les ſyllables de la Poëſie. Enfin tout ſied à un bomme déja recommandé par ſon mérite ; le maintien & les diſcours ſont un ornement de ſurérogation, & peut-être même que ſon indifférence ſur cet article donne un nouveau relief à ſes autres talens.



CHAPITRE XXXIII.

De la Vertu.

LA vertu n'eſt que l'art de tenir les paſſions en équilibre, &de nous régler dans la joüiſſance de nos déſirs. La jeuneſſe n'eſt pas propre à la Morale, dit Ariſtote, parce que le débordement des paſſions étouffe les ſemences de la vertu, & diſſipe les conſeils de la raiſon : dans l'âge mûr où l'on pourroit profiter des leçons des Philoſophes, on ne les lit pas, parce qu'on eſt détourné par les ſoins de ſa fortune : la vieilleſſe eſt corrompue par la Politique qui ne met d'autre différence entre les vices & la vertu que celle du nom, & qui enſeigne à juger des devoirs par l'in-

térêt, & du mérite par les ſuccès. Etrange renverſement d'idées, d'appeller louable tout ce qui eſt utile ! C'eſt Machiavel qui a dit que Céſar malheureux eût été plus odieux que Catilina; mais Céſar, ſans l'abus de l'ambition, étoit le plus grand de tous les hommes, & il reſtoit toujours à Catilina mille vices plus déteſtables que la fureur de dominer. Avant d'entrer dans la Politique, armez-vous donc d'excellens principes de vertu; on les perd aſſez tôt dans la Cour des Princes, ou à la ſuite des affaires; & plus on goûte du monde, plus on avale de ce poiſon qui corrompt les mœurs.

Tout ſert à la vertu; l'eſprit des Auteurs que nous liſons, le goût des amis que nous fréquentons, les loix du pays où nous vivons : tout ce que nous voyons

ou que nous entendons, paſſe dans nos mœurs ; elles ſont teintes des mêmes couleurs que les objets qui nous environnent.

La ſageſſe eſt un effet de la raiſon. Les ténébres de l'eſprit & les débordemens du cœur vont conſtamment enſemble, & ſe ſuivent ou ſe précédent mutuellement. Il y a tant de ſympathie entre la vertu & la vérité ! Pourquoi donc les gens les plus éclairés ſont-ils ſouvent les plus vicieux ? C'eſt qu'on peut connoître la vérité ſans l'aimer, & qu'on peut aimer la vertu ſans la connoître ; c'eſt que chaque objet a deux aſpects, l'un de vérité qui appartient à la raiſon, l'autre de bonté qui eſt du reſſort de la liberté.

Toute notre vie ſe paſſe dans une inconſtance perpétuelle, nous avons des momens de ſa-

geſſe & des tems de fureur ; ſi nous pouvions rayer ceux-ci du nombre de nos jours ! . . . . . . Il n'y a que de longues réfléxions, des réſolutions ſouvent repriſes, & de fréquens eſſais de nous-mêmes qui puiſſent nous fixer dans le bien.

L'Art travaille en détail & par parties ; il n'appartient qu'à la nature de former un tout à la fois. Un ſculpteur acheve une tête avant de paſſer au reſte du corps ; mais une fleur, une plante croît dans toutes ſes parties ; la nature l'ébauche & la perfectionne d'un même trait : ainſi va la vertu, dès qu'on ne s'attache qu'à une ſeule, les autres languiſſent ; mais une détermination générale au bien, nous les fait acquérir toutes. C'eſt un germe toujours actif qui produit toute eſpece de bons fruits, ſelon l'occaſion.

Les vertus communes sont assez vantées, tout le monde les voit, tout le monde en parle ; mais il y a si peu d'occasions pour les vertus rares, & l'héroïsme ne consiste point dans l'éclat. Une ame généreuse & désintéressée qui se rend compte de l'équité de ses vûes, goûte une satisfaction plus délicate après un succès manqué, que si elle se trouvoit au comble des vœux les plus brillans.

Les scélérats, ces ennemis déclarés de la vertu, sont d'un exemple moins pernicieux aux bonnes mœurs, que les faux honnêtes gens, qui masquent la corruption sous les dehors de la probité.

L'adversité fait briller la vertu : on diroit que celle-ci ressemble à ces plantes aromatiques qu'on foule, pour en exprimer le baume & le parfum.

Les petits défauts font tort aux grandes vertus : pourquoi ? C'eſt que les Moraliſtes nous ont donné de fauſſes idées de la perfection, ou que les Sages n'ont pas ſçu prendre de l'aiſance, en avouant leurs foibles. C'eſt une cruauté, dit fort bien Ariſtote, de vouloir élever l'homme à une perfection dont il n'eſt pas capable. Pline n'étoit donc qu'un adulateur, quand il diſoit que les Dieux ne pouvoient être plus favorables aux mortels que Trajan lui-même.

Un traité de Morale qui n'eſt pas appuyé ſur le commerce des hommes, eſt un ouvrage manqué: tels ſont la plûpart des Ecrits des Moraliſtes trop jeunes ou trop retirés, qui n'ont puiſé la connoiſſance des mœurs que dans l'etude d'eux-mêmes ou dans les Ecoles, chez des gens qui par état ne pou-

voient pas avoir la science du monde. Aussi que pense-t-on à la Cour de leurs essais de Morale ? ce qu'Annibal pensoit des observations de Phormion sur l'art militaire. Les réflexions des Philosophes, dit-on, ressemblent aux délires des Poëtes, excellens pour amuser l'imagination.

La meilleure disposition pour la vertu, est une intention généralement droite, noble & pure dans toutes nos actions ; mais cette droiture doit être proportionnée à la foiblesse humaine : si l'on va toujours tête baissée, on fait des chûtes dangereuses.

Le spectateur voit mieux que le joueur, sans doute ; mais c'est quand il a lui-même appris le jeu par ses fautes. Il faut donc joindre la prudence à l'innocence, & cette prudence est la

connoiſſance du mal. La vertu ſans cela tombe au pouvoir de ſes ennemis : & quel empire aura l'honnête homme ſur le cœur du méchant , s'il n'a pénétré tous les détours de la malice ? Car ce qui entretient les ames obliques dans la perverſité dont elles ſe font un ſyſtême ; c'eſt la perſuaſion où elles ſont que la probité vient de la foibleſſe de l'eſprit,ou d'une ſimplicité de mœurs qui ne connoît le vice que par les déclamations de la chaire ; mais ſi elles s'apperçoivent qu'on a démêlé le tiſſu de leurs iniquités , ſi on léve une fois le voile abominable de leurs pratiques monſtrueuſes,elles apprendront à reſpecter les yeux de la vertu. Ce que la Fable a dit du Baſilic , peut s'appliquer au vice ; dès qu'on l'apperçoit & qu'on le prévient , il perd ſon poiſon.

Le méchant proverbe des Italiens ! Ils vous diront d'un homme : *Il est si bon, qu'il ne vaut rien.*

Une des plus grandes dispositions à la vertu, c'est la bonté ; ce panchant de l'ame qui va plus loin que l'humanité, en l'intéressant vivement pour toutes les créatures ; ce sentiment qui répand dans tous les cœurs une espece de *complaisance* délicieuse, & qui ne les laisse jamais repentir d'une bonne action, qu'elle qu'en soit l'issûe. Sans ce caractere qui nous rapproche le plus de la Divinité, l'homme est un être inquiet, misérable, funeste à la terre & à lui-même.

L'inclination à faire du bien a besoin de régle, pour être une vertu : elle est différente de cette facilité à obliger, qui nous rend l'esclave des hommes plutôt que

leur bienfaiteur. Vous oubliez un ami pour ſecourir un étranger, vous jettez des perles à un coq qui ne vous demande que du grain ; c'eſt manquer de choix dans les objets & dans les moyens de votre bienveillance. Puiſque vous ne pouvez étendre vos ſoins à tous les hommes, ſoyez affable envers la multitude, & réſervez votre affection au petit nombre.

L'hoſpitalité eſt la vertu d'une grande ame qui tient à tout l'univers par les liens de l'humanité. La reconnoiſſance des moindres bienfaits prouve qu'on préfere les ſentimens aux richeſſes.

Y a-t-il des hommes qui ſe faſſent un plaiſir de leur malignité, qui goûtent une ſinguliere joie à voir le trouble & les afflictions des autres hommes ? Ou ne ſont-ce pas des inſectes qui s'atta-

chent aux ulcéres ? C'est pourtant de cette trempe que se forgent les Politiques. Aussi Machiavel prétend que la Religion chrétienne est utile aux méchans, parce qu'elle livre les bons cœurs à la merci de leur injustice. C'est qu'en effet point de loi aussi consolante pour les malheureux que l'Evangile, & qui recommande autant la douceur & la soumission.

CHAPITRE XXXIV.

Du Naturel & de l'Habitude.

ON peut déguiser son naturel, le vaincre quelquefois, jamais on ne l'étouffe. La violence qu'on lui fait, le rend plus impétueux dans ses retours & ses emportemens. C'est à l'éducation de le corriger, à l'ha-

bitude ſeule de le ſoumettre. Il y a un art de former l'ame, comme de façonner le corps; c'eſt de proportionner les exercices aux forces, & de donner du relâche aux efforts. Il y a deux tems à obſerver, le moment de la bonne volonté pour ſe fortifier, & le moment de la répugnance pour ſe roidir; de ces deux extrémités il réſulte une certaine aiſance qui tiendra le naturel dans un juſte tempérament. On ſe contrefait en public, & vis-à-vis de ſes ſupérieurs. Le peuple & les grands ne pourront donc jamais connoître le fond d'un caractere.

Un naturel contraint ſe trahit dans les occaſions imprévûes, parce que l'habitude n'a plus alors ſa force. C'eſt du naturel que notre ſort dépend: heureux celui qui prend un genre de vie conforme au caractere de ſon eſ-

prit ! Il trouvera tous ses moyens & ses ressources dans ses goûts & son panchant. Toutes les réflexions ne nous conduisent jamais aussi-bien que l'instinct.

Nos sentimens tiennent plus du naturel, nos discours de l'éducation, & nos actions de l'habitude. Si vous avez un assassinat à commettre (dit Machiavel, dont la Politique n'est autre chose que la méchanceté des hommes réduite en systême,) ne vous en remettez ni sur un caractere féroce, ni sur les sermens dictés par l'intérêt même; mais choisissez une ame sanguinaire, accoutumée aux meurtres; c'est que la coutume influe sur nos actions, plus que le tempérament. Il n'y a que la superstition qui surmonte le panchant de la nature, & l'ascendant de l'habitude; témoin le

Moine Clément. Du reſte promeſſes, réſolutions, grands projets, belles paroles ; tout céde à la force de la coutume dont l'impulſion agite & fait mouvoir les hommes comme des automates. Juſqu'où n'en appelle-t-on pas à la coutume ? Un Irlandois convaincu de rebellion, ne préſenta-t-il pas requête au Viceroi, pour être pendu avec une branche d'oſier plutôt qu'avec une corde ? Parce que c'étoit, diſoit-il, l'uſage de traiter ainſi les rebelles.

Puiſque l'habitude fait tout, que n'avons-nous de bonnes mœurs ? Elles dépendent de l'éducation qui eſt le pli de la coutume pris dès l'enfance. Cet âge paſſé, l'homme eſt décidé ; il n'y a que la force prédominante de la nature qui ſurmonte les obſtacles que l'éducation ajoute

aux difficultés ordinaires d'un art, ou d'une profession. C'est qu'alors le génie, loin de s'étouffer par l'inaction, prend une nouvelle activité de la contrainte qui le resserre, & s'élance avec plus de vigueur dans la carriere qu'on lui tenoit fermée, ou bien que cette inquiétude qui le porte à s'essayer sur différents objets, lui fait enfin trouver une heureuse issûe, & découvrir la route de sa destinée.

La coutume ne peut rien sans doute sur les inclinations, ou les les facultés purement naturelles qui s'usent au contraire par l'exercice. L'habitude de voir altère, émousse la vûe, plutôt qu'elle ne l'éclaircit & ne l'étend; mais les talens, l'industrie, les forces du corps *s'assouplissent* & s'augmentent par l'éducation.

Il y a des habitudes qu'on

prend de ſoi-même ou de ſes panchans, ce ſont les plus fortes ; & il y en a qu'on contracte par communication ou de l'exemple des autres, celles-ci varient avec le tems. Ainſi les bonnes loix pourront réformer les mœurs, dans une ame heureuſement née & mal élevée ; mais elles ne feront point germer la vertu dans un mauvais cœur.

Une habitude contractée à loiſir & ſans une gêne extrême, forme ce qu'on appelle une ſeconde nature ; une éducation forcée donne à l'homme le caractere du ſinge qui jette du ridicule ſur tout ce qu'il imite.



CHAPITRE XXXV.

De la Gloire & de la Réputation.

LA Poëſie a peint la renommée errante dans les airs & couverte d'aîles légeres, autant de ſymboles de la vanité de la gloire.

Il y a des courtiſans de la renommée qui courent après la gloire, au lieu d'attendre qu'elle ſe préſente ; c'eſt le moyen de faire du bruit, mais non pas d'acquérir cette eſtime ſolide qui dure d'autant plus, qu'on l'a moins recherchée. D'autres perdent le prix & la réputation de leur mérite, parce qu'ils n'ont pas l'art de le produire. Mais le moyen de ſe montrer avantageuſement, c'eſt de tenter une route nouvelle

velle ou déja pratiquée ſans ſuccès; on ſe fait alors un nom où des entrepriſes plus difficiles & plus importantes n'auroient pû mener, parce qu'on auroit marché ſur les traces des autres.

C'eſt être mauvais économe de ſa réputation, que de hazarder des tentatives, où il y a plus de honte à échouer, que de gloire à réüſſir. L'honneur qui s'acquiert dans la concurrence, eſt réfléchi vers nous par tous nos compétiteurs. Ce mérite de comparaiſon eſt comme un diamant taillé à facettes qui jette plus d'éclat.

Voici les places de la gloire. A la tête des grands hommes marchent les fondateurs des Empires, tels que Cyrus & Romulus. Au ſecond rang, les légiſlateurs qui ſont comme des Souverains éternels; tels étoient Lycurgue, So-

lon, Alphonse de Castille. Au troisiéme rang, les libérateurs de leur patrie; tel fut Auguste qui étouffa les guerres civiles, & Henri IV. qui éteignit la ligüe. Au quatriéme rang, les Conquérans qui ont étendu les limites de leurs Empires. Mais la place du mérite, qui est dans le cœur des hommes, est occupée par ces Princes justes & vigilans, à qui une certaine tendresse d'entrailles a si dignement acquis le titre de Peres de la patrie, en faisant le bonheur des citoyens.

Après les Souverains viennent les sujets. Les premiers sujets sont les ministres, ces bras droits du Prince qui partagent, ou souvent portent seuls tout le fardeau de l'Empire. Ensuite les Généraux d'armée qui illustrent l'Etat, au gré de celui qui le gouverne. Après eux, il faut compter les courti-

ſans & les favoris qui conſolent & ſoulagent le Prince, ſans accabler le peuple. Au dernier rang d'honneur, ſont les hommes laborieux qui ſe chargent du détail de l'adminiſtration, ſoit de la juſtice, ou des finances. Mettons au-deſſus des peuples & des Rois, ces généreuſes victimes qui s'immolent, par le plus beau de tous les ſacrifices, au ſalut ou à la gloire de la patrie, tels que les Régulus & les Décius.

CHAPITRE XXXVI.

Des Louanges & de l'Oſtentation.

LA louange réfléchit naturellement ſur la vertu d'où elle prend ſa ſource : mais comme dans un miroir, la réflexion eſt infidéle, ſi la glace eſt fauſſe,

l'encens des louanges tire son prix de la main qui nous l'offre. Celles qui sortent de la bouche du peuple sont bien équivoques ; la vaine enflûre qu'elles produisent en nous, montre assez qu'elles sont le fruit d'un mérite frivole. Le sublime des mœurs n'est pas à la portée du Vulgaire ; l'écorce des vertus séduit son admiration, & l'étalage seul lui arrache des applaudissemens, c'est un écho qui rend du bruit pour du bruit.

La renommée est semblable à un fleuve qui soutient les corps légers, tandis que les corps solides tombent au fond & disparoissent sous les eaux. Mais quand une réputation est fondée sur l'approbation des sages, & portée sur les aîles de la multitude, alors elle est durable & permanente. Ce n'est plus le vain par-

ſum des fleurs du printems que les zéphyrs diſſipent ; c'eſt le baume des plantes qui vit, après qu'on les a cüeillies.

Les louanges ſont une eſpece de marchandiſes qu'il faut bien peſer, avant d'en accepter ; c'eſt un commerce où l'adulation s'enrichit : elles ſont triviales, quand celle-ci eſt baſſe ; elles ſont délicates, quand celle-ci eſt adroite & ſubtile. Un adulateur ingénieux épiera les traces de votre amour propre, qui eſt le plus grand de tous les flateurs, & ne manquera pas de vous louer, par le titre qui vous chatouille davantage.

Une louange peu commune & placée à propos a toujours un grand ſel, & flatte bien agréablement celui qui la mérite.

Les éloges que reçoivent les princes & les grands, ne ſont

la plûpart que les avis d'une certaine affection qui se couvre du respect ; c'est à leur discernement de ne pas s'y méprendre.

Gardez-vous de ces dangereux ennemis qui ne vous louent, que pour donner occasion à la malignité de vous rabaisser. Leurs discours sont l'exorde d'un panégyrique à la tête d'une satyre.

Il n'est pas toujours indécent de vanter son état & sa profession. Il y a une maniere de se louer soi-même, qui cache un rafinement de vanité sous un voile de modestie ; c'est de vanter dans un autre un avantage qui vous distingue, l'éloge retombe heureusement sur vous.

Sotte & puérile confiance de se croire important ! Dès qu'on prête la main à une affaire, aussitôt c'est nous qui l'avons mise en train, comme s'il n'y avoit pas de

reſſorts plus puiſſans, ou que ſouvent elle n'allât pas d'elle-même ?

A cet orgueil ſe joint l'eſprit de manége : on eſpere beaucoup de ſoi, on en promet encore davantage, il faut bien s'intriguer ; mais qu'arrive-t-il ? *Beaucoup de bruit, peu de fruit.* Ces ſortes de génies ſont pourtant utiles, & ſouvent néceſſaires dans un Etat. La manie de remuer les feroit d'abord agir contre ceux qui ne les employeroient pas ; enſuite ce ſont des trompettes, qui enflent les tons. Il eſt queſtion d'engager une ligue de deux puiſſances contre une troiſiéme : on exagere auprès de chaque Prince la force de ſon voiſin ; enſorte qu'ils croiront l'un & l'autre former une alliance plus conſidérable qu'elle n'eſt réellement. C'eſt ainſi qu'il ſe fait quelque choſe de rien ;

car un mensonge établit une heureuse confiance, & l'illusion supplée à la réalité, pour produire de grands effets. On se plaint de ce panchant que nous avons pour l'erreur; mais banissez de la terre les opinions bizarres, les espérances trompeuses, les faux jugemens, les imaginations extravagantes : que deviendront les hommes ? Le mensonge est comme l'alliage qui rend l'or plus maniable, en lui ôtant de son prix.

L'ostentation a toujours réussi dans les Démocraties, rarement à la Cour des Rois, ou dans un Corps de Sénateurs. Elle ne sied pas mal à un homme de guerre, sur-tout à un Général; & pour faire aimer la belle gloire, il y faut mêler un peu de la fausse; la bravoure des soldats est toute dans les yeux, ou dans la voix de celui qui les com-

mande ; ils ont beſoin , pour marcher, qu'on leur enfle le cœur de vaines promeſſes & de magnifiques projets, un fanfaron ménera donc mieux les affaires. Les eſprits modeſtes ont plus de leſt que de voile , avec cela rien ne va.

La réputation des ſçavans ne voleroit pas bien loin, ſi l'oſtentation ne lui prêtoit des aîles. Cicéron n'eût peut-être pas tant fait parler de lui, s'il n'en avoit parlé lui-même, avec une eſpece d'affectation putide. L'oſtentation eſt un vernis qui a la propriété d'embellir & de conſerver tout ce qu'il touche.

L'homme veut être applaudi par les autres, ou par lui-même. La vertu (faut-il le dire ?) a beſoin de ſe faire valoir pour être remarquée ; & Socrate qui connoiſſoit le foible des hommes , vou-

loit les frapper par des exemples & des discours imposans. Cependant cette vaine présomption excite l'admiration des sots & la pitié des sages ; elle nous rend la dupe des parasites, & le joüet de nos propres folies.

CHAPITRE XXXVII.

Du Mariage & du Célibat.

UNE femme, des enfans, autant d'ôtages qu'un homme donne à la fortune : un pere de famille ne peut être méchant, ni vertueux impunément. Celui qui vit dans le célibat, devient aisément Philosophe & indifférent sur l'avenir qui ne doit point l'intéresser ; mais un pere qui doit se survivre dans sa race, tient à cet avenir par des liens éternels.

Ce n'eſt pas qu'on ne voye dans le mariage de ces cœurs iſolés & bornés à eux-mêmes, qui ne tiennent compte d'une épouſe & des enfans, que dans l'article de leurs dépenſes. Auſſi un avare ſe croit-il plus riche de ce qu'il n'a point de famille ; comme ſi les enfans n'étoient pas la véritable richeſſe d'un pere.

Le grand attrait qui porte au célibat, c'eſt la liberté. Il y a des eſprits ſi amoureux de l'indépendance, que le moindre fil eſt un triple airain à leurs yeux. Bons amis, excellens maîtres, courtiſans affectionnés, mais rarement ſujets fidéles, parce qu'ils peuvent emporter leur fortune avec eux dans un pays étranger ; les transfuges ſont preſque tous des Célibataires.

Le célibat convient aux Eccléſiaſtiques ; car les ſources de l'Egliſe ſeroient bientôt taries, ſi chacun de ſes Miniſtres avoit des réſervoirs à remplir. Le mariage eſt à peu près indifférent pour les Magiſtrats. Car ſi un Juge a le cœur corrompu, il ne manquera pas de gens chez lui qui feront acheter ſon accueil & ſa faveur. Un homme d'affaires eſt un concuſſionnaire pire que l'épouſe la plus *dépenſiere*.

Quant aux gens de guerre, le mariage les rend quelquefois plus efféminés, ſur-tout dans un Etat deſpotique où la ſervitude n'attache qu'aux plaiſirs; quelquefois auſſi plus courageux & plus furieux dans l'action : les Généraux Romains échaufferent plus d'une fois la valeur des Soldats, en mêlant au nom de la

Patrie, le ſouvenir de leurs épouſes & de leurs enfans. Ces tendres engagemens ſont en effet une école d'humanité ; au lieu qu'un Célibataire avec beaucoup plus de reſſources pour faire du bien, a moins de cette ſenſibilité d'entrailles qui nous rend bienfaiſans. L'inquiſition, cet Enfer des vivans, eſt compoſée de Juges ſans pitié, parce qu'ils n'ont pas de famille.

Les hommes d'un caractére commun que l'exemple gouverne, ſont ordinairement de bons maris. Mais il falloit qu'Ulyſſe eût bien de la conſtance pour préférer *ſa vieille* à l'immortalité. La chaſteté conjugale inſpire une ſorte de fierté naturelle aux femmes ; elle va juſqu'à la hauteur, ſi elles ont aſſez de beauté pour donner de la jalouſie. Les femmes ſont nos maîtreſſes

dans la jeunesse, nos compagnes dans l'âge mûr, & nos nourrices dans la vieillesse. On a donc à tout âge des raisons de se marier.

Un mariage d'inclination assure constamment à un homme la fidélité de son épouse; une femme qui a foulé tous les obstacles pour ne s'attacher qu'à celui qu'elle aimoit, auroit honte de témoigner du repentir. Si une femme peut étaler sa patience, elle supportera les bourasques de son mari, tant la vanité prête de force à la vertu!

CHAPITRE XXXVIII.

Des Peres & des Enfans.

ON ne connoît jamais bien la joie des peres ni leurs chagrins, parce qu'ils ne peu-

vent exprimer leurs plaiſirs, & qu'ils n'oſent parler de leurs peines. L'amour paternel leur rend les ſoins & les fatigues plus ſupportables, mais les malheurs & les pertes doublement ameres. Toutefois s'il augmente les inquiétudes de la vie, il adoucit au moins les horreurs & l'image de la mort.

Il y a deux ſortes d'immortalité; celle du ſang ou de l'eſpece qui ſe communique par la propagation, eſt commune aux bêtes; celle de la gloire n'appartient qu'à l'homme, & c'eſt par d'éclatans ſervices ou de bonnes actions qu'il aime à s'éterniſer.

Il eſt ſingulier que ceux qui n'ont point de poſtérité, travaillent le plus pour la poſtérité. La plûpart des monumens publics ont été érigés par des citoyens qui, mourant ſans enfans,

vouloient néanmoins perpétuer leur nom & leur mémoire. On eût dit qu'après avoir épousé la patrie, ils vouloient la doter de leurs propres fonds, comme si celle qui avoit eu toute leur affection pendant leur vie, avoit dû hériter de leur fortune après leur mort.

On remarque que les peres qui ont fait la fortune ou l'élévation de leur famille, aiment plus tendrement leurs enfans; sans doute parce qu'ils les envisagent sous deux rapports également intéressans, & comme leurs héritiers & comme leurs créatures. Qu'il est beau de se lier ainsi par ses propres bienfaits!

D'où viennent ces prédilections dans les familles pour les les aînés & les derniers; les caresses pour ceux-ci & les

avantages pour ceux-là ? Eſt-ce que les autres ne ſont pas auſſi bien nés, ni avec d'auſſi heureuſes diſpoſitions, ou peut-être qu'ils doivent être les enfans de la fortune, comme les aînés ſont les enfans de l'amour ?

La dureté des peres tourne à leur préjudice ; leurs enfans en contractent une baſſeſſe de ſentimens, un eſprit de fourberie & de mauvaiſe conduite qui deshonore entiérement une famille. C'eſt une grande ſottiſe d'être avare pour faire tôt ou tard des prodigues.

Deteſtable pratique, de jetter des ſemences de jalouſie & d'animoſité parmi des freres, par des préférences odieuſes ! L'intérêt amene aſſez-tôt les ſujets de diviſion : pourquoi précipiter la ruine des familles par des diſſenſions prématurées ?

Les Italiens qui ne mettent point de différence entre les lignes de filiation, ou dans les dégrés de consanguinité, disent que c'est toujours sortir du même sang, que souvent les neveux ressemblent plus à leur oncle que ses propres enfans, & que comme le sang coule & circule au hazard, leur choix aussi peut tenir du caprice.

S'il ne faut pas sacrifier des enfans à son ambition par des destinations forcées, on peut cependant tourner de bonne heure leurs inclinations, vers le genre de vie dont on a fait choix pour eux, quand ils n'étoient pas encore à l'âge de se décider. Mais dès qu'un enfant a une répugnance ou un panchant bien marqué, c'est la voix du destin, il faut y céder.

CHAPITRE XXXIX.

De l'Amour & de l'Amitié.

L'AMOUR a tous les charmes d'une Syréne, & les transports d'une Furie. Il est l'ornement du théatre, & le perturbateur de la vie civile. Un esprit né pour les grandes choses, est rarement susceptible de cette passion unique, qui absorbe toute l'ame. Marc-Antoine est peut-être le seul qui ait reuni, dans le même tems, un violent amour à une excessive ambition; aussi ces deux passions insociables, & funestes l'une à l'autre, causerent-elles sa perte. Mais le cœur le mieux gardé n'est point à l'abri des atteintes de l'amour. Il domine par-tout

où il se trouve ; son langage hyperbolique montre bien la force de ses impressions : rien n'est outré, rien n'est assez énergique pour peindre l'amour. Quel est l'homme aussi épris de lui-même, qu'un Amant de l'objet qui l'enchante ? C'est une phrénésie que tout le monde voit, excepté celui qu'elle posséde. L'idole même de notre passion s'apperçoit de notre folie, à moins que la sienne ne soit plus forte encore.

Il faut renoncer à sa fortune & à sa réputation, quand on est amoureux ; ainsi point d'amour avec les affaires. Les Guerriers prennent l'amour comme le vin, pour se délasser de leurs fatigues ; car il faut un dédommagement de plaisir, dans un état de péril & de peine.

L'amour nous attaque plus

dangereuſement dans nos momens de foibleſſe, c'eſt-à-dire, dans l'excès de la proſpérité ou de l'adverſité ; car alors notre cœur n'eſt jamais en défenſe.

Les ſoupirs de l'amour ſemblent être les eſprits les plus ſubtils exhalés du fond du cœur, qui s'attachent enſemble par une chaîne inviſible, & forment ce tourbillon ſympathique qui précipite deux amans l'un vers l'autre.

L'amour eſt le meilleur & le plus doux de tous les moraliſtes. Il modere toutes les paſſions, excepté celle qu'il inſpire ; il corrige les vices & les travers, il réforme le cœur, il compoſe les dehors : qui le croiroit ! Il met un frein à l'amour propre.

Tous les hommes doivent aimer ; cette portion de ſentiment que nous avons dans le

cœur, quand on ne la donne pas tout entiere à un ſeul objet, ſe partage d'elle-même à pluſieurs; & quand on n'eſt plus amoureux, on devient charitable comme les Dévotes, ou zélé comme les Directeurs.

L'amitié augmente la joie au double, & diminue les chagrins de la moitié. Le goût de la ſolitude qui vient de la haine des hommes, eſt une humeur farouche, qui nous fait reſſembler aux monſtres des forêts. Il faut diſtinguer la ſociété de la cohue; un homme ſeul dans une promenade extrêmement fréquentée, eſt à-peu-près comme dans un appartement tapiſſé de perſonnages. C'eſt dans les Villes les plus peuplées qu'on peut trouver une grande ſolitude. Mais l'homme uniquement ſeul eſt celui qui n'a point d'amis;

le monde n'eſt pour lui qu'un vaſte déſert, un lieu d'exil & de triſteſſe, qu'il partage avec les animaux errants.

Nous avons des maladies de l'ame qu'on peut comparer aux obſtructions ; quand un homme dévore, pour ainſi dire, ſon propre cœur, & qu'il s'envelop-pe dans ſa douleur, bientôt le déſeſpoir & l'affreuſe haine de ſoi-même achévent de le conſumer, s'il n'a pas un ami fidéle qui lui arrache ſes craintes, ſes ſoupçons, ſes noirs ſoucis & ſes tourmens. L'union des cœurs, ſemblable à l'harmonie du monde, émouſſe toutes les impreſſions violentes qui tendent à la deſtruction.

Nous avons beſoin de conſeil pour nos mœurs & pour nos affaires. On trouve aſſez de conſeils, mais peu qui ne ſoient

à l'avantage de celui qui les donne. Nos propres réflexions nous désespèrent, les livres nous ménagent trop ; un ami sincere sera le plus commode censeur, & le meilleur surveillant de notre conduite. On démêle mieux ses intérêts, dans une heure de ces entretiens libres, où président la candeur & la confiance, que dans plusieurs jours de réflexion. Un ami connoît notre caractére, nos talens, nos défauts : un conseil qui portera sur toutes ces considérations, sera plus efficace que tous les avis des hommes les plus éclairés ; ainsi qu'un Médecin d'habitude qui a suivi votre tempérament, vous guidera mieux que les consultations des Experts ; ceux-ci emporteront bien une maladie ; & le malade aussi, peu de tems après.

Combien

Combien d'avances qu'on ne peut faire par ſoi-même, & dont un ami nous épargne la peine ou l'humiliation ? Un homme n'oſe pas repréſenter ſes beſoins, ni parler de ſa condition; un ami la fera valoir, vantera vos avantages, ne rougira ni de votre naiſſance, ni de votre pauvreté. Loin de montrer pour vos intérêts ce zèle de paſſion qui refroidit quelquefois un protecteur, il les ménagera mieux, en paroiſſant moins les rechercher.

L'amitié qui nous cache nos défauts, nous ſert moins que la haine qui nous les reproche. Que de gens en place ſe ſont perdus de réputation & de fortune, faute des ſecours de l'amitié !

L'amitié ne devoit régner d'abord qu'entre des égaux.

Mais aujourd'hui que la fortune semble disposer de toutes les choses humaines, les plus solides attachemens se trouvent parmi des personnes de différente condition.

Les amis des Rois sont ceux qui partagent leurs sollicitudes, & non pas leurs plaisirs. La félicité des Princes n'est jamais entiere, quand il leur manque des amis. Les sentimens d'époux & de pere, les titres chatouilleux de Conquérant & de Maître laissent quelque chose à desirer. Mais quoi?... Un ami. Sylla, le grand César, Auguste, Tibere sentoient bien le besoin d'avoir des amis, même sur le trône. Charles le Hardi éprouva quel malheur c'est d'en manquer, puis qu'au rapport de Commines, ce furent des inquiétudes couvées qui lui affoiblirent la raison. Mais,

Princes, ne prenez pas pour des amis, ces favoris qui éventent vos ſecrets, pour ſe faire honneur au-dehors de votre confiance; encore moins ces partiſans de faction qui s'attachent à vous par averſion contre un rival; vous n'avez point leur cœur.

Ecartons encore de notre amitié les caractéres inquiets & turbulens. On pourroit leur pardonner de l'humeur, à raiſon de leur franchiſe; mais ils apportent trop de haines, de querelles & d'affaires dans leur commerce. Eh! qui veut acheter un ami pareil, au prix de tant d'ennemis!



CHAPITRE XL.

De la Jeunesse & de la Vieillesse.

L'EMPLOI du tems fait le prix des années ; on peut donc être vieux à trente ans & jeune à quatre-vingts. Il en est des divers âges de l'homme comme de ses pensées ; les premieres ne valent jamais les secondes pour la solidité. La jeunesse est la saison de l'imagination. Les esprits vifs & bouillans emportés par le torrent des passions, & par les saillies d'une imagination toujours agitée, ne sont pas propres aux affaires, avant d'avoir atteint le midi de leurs années ; mais un esprit rassis & naturellement tranquille, peut s'y livrer de bonne heure.

L'invention & l'exécution appartiennent à la jeunesse, le conseil & la délibération trouvent leur place entre les deux âges. Un jeune homme réussit mieux qu'un vieillard dans une entreprise nouvelle, parce que l'expérience qui est toujours la boussole de ce dernier, & qui le dirige bien dans la route ordinaire, le trompe & l'égare dans un chemin nouveau.

Les écarts de la jeunesse mènent trop loin & gâtent tout; ceux de la vieillesse plus froids & moins violens, ne font d'autre mal que de retarder ou d'arrêter le cours des affaires.

La jeunesse entreprenante & curieuse de tout, pousse ses projets au-delà de sa portée, ses désirs & ses espérances plus loin que ses forces; elle vole à son but par des moyens peu

réfléchis, s'affolle de maximes singulieres, tente au hazard, marche à l'aveugle, prend toujours des remédes & des partis extrêmes, fait beaucoup de fautes; & plutôt que de les reconnoître ou de les corriger, elle se précipite en de pires écarts, semblable à ces coursiers indomptés qui ne veulent ni s'arrêter, ni tourner.

La vieillesse trouve toujours des difficultés, voit des dangers par-tout, délibere éternellement, a des craintes & des remords avant le temps, ne méne jamais une affaire jusqu'où elle doit aller, & compte pour une fortune complette le plus petit succès. Qu'un juste mêlange de ces excès réduits à la modération qui fait les vertus, mettroit un excellent tempérament dans les affaires! Alors les vieil-

lards qui ont l'autorité, & les jeunes gens qui ont la faveur du peuple, par ce concours & cette combinaiſon d'efforts & de vertus parviendroient à former un bon gouvernement.

Les débauches de la jeuneſſe ſont autant de conjurations contre la vieilleſſe ; on paye cher le ſoir les folies du matin.

L'aurore voulant jouir éternellement de Tithon, obtint des Dieux quil ne mourroit point. Mais elle ne put empêcher qu'épuiſé d'années, & flétri par les délices, il ne fût réduit à la forme de la cigale. La jeuneſſe abuſe du plaiſir, comme s'il ne devoit jamais finir, tous ſes vœux tendent à le perpétuer, & cependant elle le conſume d'avance : il s'éteint, mais les déſirs ne meurent point ; l'homme ſe repaît alors d'images fugi-

rives qu'un doux ſouvenir lui retrace. La volupté vit encore dans les vieillards, mais ce n'eſt plus que dans leur bouche ; les libertins, comme les guerriers, meurent en récitant leurs exploits que le tems & l'éloignement groſſiſſent toujours.

Les eſprits précoces ſont comme les fleurs printanieres, qui naiſſent & meurent ſous le même ſoleil ; leur ſubtilité prématurée dégénere en ſtupidité. Cette éloquence abondante & facile qui plaît dans un jeune homme, ne convient point à l'âge de la réfléxion. Hortenſius fut bien le même dans ſa vieilleſſe qu'il étoit dans ſes beaux jours, dit Ciceron ; mais il n'avoit plus la même grace, ou plutôt la même faveur.

Un François ſuivant ce tour de plaiſanterie familier à ſa na-

tion, faiſoit un parallele aſſez ſingulier des deux extrémités de la vie. Il y a, diſoit-il, entre les vieillards & les jeunes gens une différence auſſi frappante dans le caractére que dans les traits. L'ame de ceux-là éprouve à-peu-près la même dégradation que le corps. La vieilleſſe a les doigts crochus & ſerrés, ſigne de l'avarice attachée à cet âge. Les ſillons de ſon viſage déſignent les replis de ſa fourberie. Le tremblement de tous les membres marque la vacillation des jugemens.

Mais pour ramener le contraſte au ſérieux, (puiſque la matiere a prêté tous ſes attributs à l'eſprit,) ce front uni, ces couleurs vermeilles du bel âge annoncent ſa candeur & ſa modeſtie, qui ne ſe retrouvent plus dans la vieilleſſe. Le ſang qui fer-

mente & bouillonne dans la jeunesse, la rend sensible aux impressions de la religion, de la vertu, de l'amour, & de tout ce qui attendrit l'ame; il se rallentit & se repose dans les vieillards: de-là ce refroidissement pour la plûpart des objets capables d'émouvoir le cœur, & ce repli de tout l'homme en lui seul. La jeunesse est légére par vivacité, la vieillesse constante par paresse. D'un côté la présomption qui s'égare dans ses projets & ses espérances; de l'autre, une méfiance générale & des soupçons continuels, défauts qui se peignent dans les yeux & dans tous les mouvemens du corps. Le jeune homme est amoureux de la nouveauté, parce qu'il est curieux & qu'il aime à changer; on le voit dans l'inquiétude de ses situations: le vieillard est entêté de

ſes vieux préjugés, parce qu'ils ſont les ſiens, & qu'il n'a plus le tems de s'inſtruire, ni la force de ſe paſſionner.

CHAPITRE XLI.

De la Beauté & de la Difformité.

LA vertu ſemblable à l'eſcarboucle, n'a de prix & d'éclat qu'en elle-même; l'enchaſſure de la beauté ne la relève point : rarement ſe rencontrent-elles enſemble, comme ſi la nature avoit plutôt évité de faire des monſtres, qu'aſpiré à produire des chef-d'œuvres : auſſi ne voit-on guéres de beau viſage ſans quelque difformité dans le reſte du corps. La politeſſe & l'élégance ſont les compagnes de la beauté, mais l'élévation

du cœur & du génie n'entrent point dans cet assortiment.

La beauté demande la proportion des traits plutôt que le brillant des couleurs, & les graces avant la régularité ; elle consiste dans ce charme sympathique qui plaît à tout le monde, on ne sçait pourquoi ; dans cette harmonie enchanteresse que tout l'art de la peinture ne sçauroit rendre efficacement. L'idée du peintre qui, pour représenter Venus, déroba ses traits à plusieurs modéles, ne devoit faire qu'une beauté de fantaisie fort imparfaite, parce qu'elle n'imitoit pas le désordre gracieux & l'imperfection même de la nature.

La beauté, compagne de la dissolution, après avoir porté de rudes atteintes à la jeunesse, laisse en se retirant de cuisans remords à la vieillesse.

On diroit que les hommes disgraciés de la nature veulent se venger de l'affront qu'ils en ont reçû, par l'outrage qu'ils lui font : au lieu de réparer les défauts du corps par les ornemens de l'ame ; faut-il que des mœurs vicieuses contribuent encore à défigurer l'homme ! S'ils pouvoient redresser & façonner leur taille & leur visage, comme ils peuvent former leur caractére, un monstre seroit bien-tôt un abrégé des Graces.

D'où vient que les hommes contrefaits sont pour l'ordinaire difficiles, querelleurs, ou mocqueurs ? Est-ce qu'ils sentent le ridicule perpétuel où la nature les a exposés, & que l'amour propre qui ne veut rien perdre, prend sa revanche du côté de la raillerie & de la vengeance ; ou qu'en effet ils auroient reçû

du courage en dédommagement ? Quoi qu'il en ſoit, comptez que ſi vous avez un travers dans l'eſprit ou dans le corps, le ſot ou l'homme laid ſeront les premiers à le remarquer.

Celui qui cache un grand génie ſous un dehors manqué, parviendra d'autant plus ſûrement que ſes compétiteurs ne le redoutent pas. Il y a des gens pour qui ce qu'on appelle des malheurs, devient une ſource de bonheur. Un homme qui a un ridicule perſonnel à défendre, une tache de famille à laver, un affront à venger, en prend occaſion de montrer ſon courage & ſon eſprit, & de ſe faire un nom par l'endroit même qui le deſhonoroit.

On s'étonne que des Empereurs ayent pris des Eunuques pour favoris : mais outre que des

gens foibles par eux-mêmes & méprisés de tout le monde en sont plus attachés à leur unique appui, ne voit-on pas qu'ils en faisoient des espions, des délateurs & non pas des ministres?

La vertu ou la méchanceté sont les armes des hommes contrefaits. Ces deux ressorts peuvent en faire des hommes extraordinaires: l'ame de Socrate répond à tous les traits qu'on lance sur la laideur.

CHAPITRE XLII.

De l'Athéïsme & de la Superstition.

DIEU n'a jamais fait de miracles pour convaincre un Athée, parce que rien ne peut l'ébranler, s'il résiste aux preuves naturelles que l'Univers lui

donne. Le premier pas de la Philosophie peut mener à l'Athéïsme, parce qu'on passe aisément de l'extrême imbécillité qui croit tout, à l'extrême audace qui ne croit rien, ou que le désordre apparent des causes secondes fait oublier la cause premiere : mais la véritable Philosophie qui embrasse l'enchaînement des parties, & leur dépendance d'un souverain Moteur, conduit nécessairement à la Religion.

Le systême d'Epicure prouve la Divinité plutôt que l'Athéïsme; car il est bien moins absurde de supposer le monde coéternel à Dieu, que de l'attribuer au hazard. Epicure a dit qu'il valoit mieux nier l'existence des Dieux, que de les revêtir des attributs que leur prêtoit le Vulgaire ; le divin Platon n'auroit pas mieux parlé.

L'Athée a-t-il un véritable intérêt à ne pas reconnoître un Dieu ? Pourquoi n'eſt-il donc Athée qu'au fond du cœur ? Sans doute qu'il n'oſe faire une profeſſion publique de ſon impiété. Il ſeroit Athée tout haut, s'il ne craignoit le peuple & les Magiſtrats ; il croit donc qu'il n'y a point de Providence. Mais une preuve que l'Athéïſme n'eſt pas enraciné dans le cœur, c'eſt la demangeaiſon de le répandre. Quand on ne ſe méfie pas de ſes opinions, on n'a pas beſoin de leur chercher de l'appui & des défenſeurs ; on veut convaincre les autres, afin de ſe perſuader ſoi-même.

Cependant comment l'Atheïſme a-t-il pû trouver des martyrs, lui qui ne promet point de récompenſes, & qui n'offre aucun motif capable de faire illuſion ? Quoi ! l'erreur toute ſeule au-

roit autant d'empire ſur l'eſprit humain, que la vérité ſoutenue de mille avantages ? L'entêtement ſera plus que la grace ! ô abyſme ! ô miſere !

Il n'y a pas autant d'Athées qu'on pourroit le croire, mais c'eſt le zélotiſme qui a étendu cette imputation ſur tous les eſprits libres. Les vrais Athées, s'il y en a, ſont les hypocrites qui abuſent de la Religion & de ſes myſteres. L'endurciſſement vient à la ſuite de la profanation.

Les portes de l'Athéïſme ſont la tolérance de toutes les Religions, (car une ſecte dominante combattue par une ſecte rivale, entretient la Religion,) les ſcandales des Prêtres, & les Ecrits des Philoſophes dans des tems de lumiere & de proſpérité ; car l'adverſité nous fait recourir aux

Dieux. Les Temples ſont des aſyles qu'on diroit n'être faits que pour les malheureux.

La ſuperſtition fait le plus grand outrage à la Divinité ; c'eſt auſſi le plus terrible fléau des hommes. L'Athéïſme n'ôte pas la raiſon, ne détruit point les ſentimens naturels, ne porte aucune atteinte aux loix ni aux mœurs du peuple ; mais la ſuperſtition eſt un tyran deſpotique qui fait tout céder à ſes fantaiſies. Un Athée, loin de brouiller, eſt un citoyen intéreſſé à la tranquillité publique par l'amour de ſon propre repos ; mais le Fanatiſme né du trouble de l'imagination, renverſe les Empires.

Le peuple eſclave de la ſuperſtition, domine ſous ſes étendarts ; la raiſon céde à la force aveugle, & les ſages n'ont plus de voix à faire entendre. La ſuperſ-

tition est une espece de terreur panique qui fatigue l'esprit, principalement dans la maladie ou dans l'adversité. La superstition fut de tout tems le fléau de la Philosophie. Les Grecs qui chercherent la cause du tonnerre, furent condamnés à mort par leurs concitoyens ; & des Chrétiens sçavans furent excommuniés par des Chrétiens ignorans, pour avoir soupçonné que la terre étoit ronde.

L'ignorance & la barbarie introduisent la superstition, l'hypocrisie l'entretient de vaines cérémonies, le faux zéle la répand, & l'intérêt la perpétue.

Les pratiques superstitieuses qui chargent la Religion, sont comme les vers qui s'engendrent dans les meilleures viandes. La crainte excessive de la superstition jette dans un inconvé-

nient preſqu'auſſi dangereux que la ſuperſtition même ; ainſi dans la réforme, prenez garde de confondre les bonnes maximes avec les abus ; ſi le peuple s'en mêle, rien ne ſera ſacré.

CHAPITRE XLIII.

De l'Eſpérance & de la Mort.

UNE jouiſſance pure & tranquille qui ſavoure à loiſir les alimens des paſſions, eſt la plus heureuſe ſituation de l'ame ; mais les emportemens de l'imagination qui s'élance au-delà des objets, jettent le trouble dans le cœur, l'altérent, l'uſent & le conſument. Telle eſt pourtant la pente de l'eſprit humain vers l'avenir, qu'il ne s'arrête jamais au ſentiment actuel. S'il eſt heu-

reux, ses espérances n'ont point de terme ; s'il souffre, il a des craintes sans borne. La crainte n'est point un si grand mal, parce qu'elle aiguise l'industrie, & forme la patience. Mais l'espérance est du moins inutile. Car d'où vient qu'on anticipe ainsi sur le bonheur ? Si le bien qu'on attend, est au-dessous des espérances, c'est plutôt une perte qu'un gain. S'il est au niveau, l'espérance en a déja cueilli la fleur ; il ne reste que le dégoût tout près de la possession. S'il est au-dessus, c'est sans doute une fortune, mais dont on a pris l'intérêt d'avance ; ensorte que le fonds se trouve toujours entamé.

C'est ainsi que l'espérance nuit à la prospérité, en lui dérobant le plaisir de la surprise. Mais elle augmente encore l'adversité,

parce qu'elle énerve l'ame, lui ôte toutes sa force & sa dignité; ensorte qu'elle n'est plus en état de résister, lorsque l'espérance vient à l'abandonner, ou à la tromper. Car supporter ses malheurs dans l'attente d'un meilleur sort, c'est en détourner la vûe, & non leur faire tête; c'est plutôt un égarement de l'imagination, qu'un effort du jugement. Les Poëtes ont beau donner à l'espérance la vertu d'un antidote qui appaise les douleurs, c'est au contraire un appareil qui les aigrit & les enflamme; elle rouvre les plaies & les multiplie par la lenteur de la guérison, ou par la fausseté de ses promesses. Cependant les hommes se laissent emporter au gré de ces illusions flatteuses; ingrats envers le passé, peu soigneux du présent, toujours jeunes &

enfans, ils courent après l'avenir qui fuit devant eux. Mais dans l'incertitude où la fortune fait flotter tous les événemens, ne vaut-il pas mieux espérer que se défier, puisque l'espérance est un port où l'on se repose en attendant l'orage ?

La sécurité qui vient de la roideur de l'ame contre les obstacles, & de l'habitude à envisager les revers, est sans doute le plus ferme soutien de la vie. Mais le calme que donne l'espérance, est trompeur comme elle, & aussi passager que le vent qui le trouble. Il faut donc prévoir également les biens & les maux, pour préparer son ame à tous les événemens, & afin que la résolution suive de près le besoin pressant de l'occasion. Mais ceux qui s'endorment dans les bras d'un doux espoir, écartant

tant de leurs yeux tout ce qui pourroit dissiper leurs songes enchanteurs, n'auront qu'une ame foible, inégale, errante & sans appui.

Les hommes craignent la mort, comme les enfans craignent les ténébres, parce qu'on a effaré leur imagination par des fantômes aussi vains que terribles. Qu'est-ce après tout que la mort? une dette qu'on paye à la nature. L'appareil des derniers adieux, les pleurs de nos amis, le deüil & la cérémonie des funérailles, les convulsions de la machine qui se dissout, la paleur du cadavre : voilà ce qui nous effraye; mais la mort n'est rien. Elle n'est pas si redoutable, puisque tant de passions en triomphent. La vengeance la défie, l'amour la foule aux pieds, l'ambition l'affronte; l'ignominie, le déses poir,

l'ennui même de la vie nous fait aller au-devant de la mort.

Les Stoïciens affectoient trop d'apprêts pour ce dernier moment. Ne semble-t-il pas qu'ils voulussent nous faireregretter la vie, par les consolations dont ils usoient pour en adoucir la perte ? La Philosophie ne tarit pas en précautions superflues. Que sert à cette mere de garder ses enfans à vûe, elle les perdra tôt ou tard. Ces remédes contre la crainte de la mort, contribuent à la redoubler dans notre esprit. Quand on appelle la vie, une continuelle préparation à la mort; c'est donc contre un ennemi bien formidable qu'on s'arme de toutes piéces ! Fausses terreurs : la mort est un présent de la nature comme la vie. Il n'en coûte pas moins de peine à naître, qu'à mourir. Il faut payer

un tribut de douleurs pour entrer dans le monde, comme pour en ſortir. L'enfant crie, & le vieillard ſoupire.

CHAPITRE XLIV.

Inſtruction politique, adreſſée à un Miniſtre.

LA place que vous occupez eſt ſans doute éminente, mais encore plus dangereuſe, ſi la ſageſſe n'y eſt pas montée avec vous. Vous êtes, non pas un Courtiſan, mais l'homme de compagnie & de confiance du Prince. Toujours ſous ſes yeux, à ſon oreille, vous repoſez ſur ſon ſein, & il s'appuie ſur vos bras.

Les Rois ont des favoris & des prédilections, parce qu'ils ſont des hommes; profitez de cette

foibleſſe, tantôt pour leur inſinuer vos ſentimens, & tantôt pour combattre leurs volontés.

Les Rois ſont au-deſſus des peuples, mais non pas à l'abri de leurs cenſures : les Miniſtres ſont le bouclier des Rois, toujours prêts à parer les traits de la malignité du peuple ; à côté du trône, ils en doivent porter le fardeau, puiſque l'éclat en rejaillit ſur eux.

Les Rois ne répondent qu'à Dieu de leurs actions ; les Miniſtres ſont comptables à Dieu, au Prince & au Peuple. Un Roi ne peut pas ſe tromper, parce que toutes ſes fautes retombent ſur les Miniſtres qui ont conſeillé, ou approuvé ſes démarches.

Les Rois ſont comme des Dieux, mais ils ne ſont pas des Dieux : ils ne peuvent tout voir & tout entendre ; & les Miniſtres doivent ſuppléer au défaut de leurs ſens.

Vous êtes donc une ſentinelle qui veille perpétuellement contre les ſurpriſes. Flatter le Prince, eſt un crime de trahiſon plus coupable envers lui, que celui d'une rebellion ouverte, & plus dangereux à l'Etat, qu'une guerre manifeſte. Vous êtes l'aſtre ſur qui tous les regards ſont attachés ; la moindre de vos négligences eſt comme une éclipſe, qui jette la conſternation parmi les Peuples. Vous ſerez enfin le bon ou le mauvais génie de la Nation, ſelon que vous ferez influer le bien ou le mal dans le Gouvernement.

Aſſaiſonnez les refus de raiſons, ou de manieres ſatisfaiſantes, vous ne déſobligerez perſonne. Expédiez les graces, vous épargnerez le tems & l'argent de ceux qui les attendent. Mais ſoyez en garde contre les pré-

ventions favorables. Si vous aimez quelqu'un, ne le jugez jamais seul ; mais recueillez plusieurs avis, afin de suivre le plus impartial. Car se livrer aveuglément aux conseils d'un homme, sur-tout pour les affaires d'autrui, c'est vouloir se tromper quelquefois. Ecoutez rarement les gens attachés à votre personne ; l'argent les fait parler, & l'intérêt ne rend guères que de faux oracles.

Quant à la Religion, qui est le premier frein du Gouvernement, ne décidez jamais rien, sans consulter un Théologien sage, rempli de lumieres & d'érudition, modéré dans son zéle, & de mœurs exemplaires. Ecartez toute espece d'innovation, elle n'arrive jamais sans scandale ; elle réveille l'esprit de doute & de schisme, & le libertinage

s'accroît parmi ces troubles. La Religion qui enfante le plus de ſectes, eſt la plus dangéreuſe à l'Etat. L'eſprit d'intolérance eſt l'ennemi de la paix, & par conſéquent de la Monarchie.

Mettez les Eccléſiaſtiques à l'abri du mépris ; reſpectez-les vous-même, & faites qu'ils ſe reſpectent. L'édification de leur vie, & la charité de leurs diſcours les maintiendront dans la vénération des Peuples. Le mauvais exemple d'un Miniſtre de l'Egliſe eſt comme une tache ſur le viſage, qui efface toute la beauté du corps. Avant de les admettre aux dignités & aux bénéfices, attendez que la voix publique les y appelle ; le mérite ne manque jamais de la faire parler. Les places de choix ne doivent point ſe donner à la brigue, ni à la faveur. La ſcience

& la piété y ont des droits exclusifs ; & tandis qu'elles en seront en possession, le patrimoine de l'Eglise ne sera point diverti à des usages profanes.

Le Trône des Rois est appuyé sur la clémence & la justice. Les Loix civiles sont la régle de la justice, entre un citoyen & un citoyen. Les Loix fondamentales du Royaume sont la régle de la justice entre le Prince & le peuple ; elles seules balancent l'autorité avec la liberté. Si l'injustice s'y mêle, elle vient de l'homme, & non pas de la loi.

Loin d'une Monarchie tout pouvoir arbitraire. Les loix seront cheres au peuple, tandis qu'il les regardera comme un rempart contre le Despotisme, & comme la sauve-garde d'une juste liberté.

Les loix ne sont vivantes que

par l'aƈtivité & la continuité de leur exécution. Mais la vigueur de leur aƈtion dépend du choix que l'on fera des Juges. La distribution de la Juſtice demande une ame intrépide, éclairée, qui craigne Dieu, & qui aime le travail : un ignorant ne peut, un lâche n'oſe être bon Juge. Mettez les Juges à l'abri de la ſollicitation des Grands, & délivrez le Roi de l'importunité des Courtiſans, afin qu'ils ne puiſſent pas ſe prévaloir de la faveur du Prince, contre l'intégrité de la Juſtice. Un Juge, fût-il aſſez ferme pour réſiſter à la proteƈtion du Prince, n'échapperoit jamais aux ſoupçons du peuple ; & l'équité d'un Juge doit être comme la vertu de la femme de Céſar, c'eſt-à-dire, n'avoir pas beſoin de juſtification.

Si les commiſſions ſont vé-

nales, celles qui n'étoient que paſſageres, deviendront perpétuelles. Un homme qui ſe préſente l'argent à la main, ne peut avoir d'autre intention, que de vendre au peuple ce qu'il achete à la Cour. Il convient de laiſſer une place à l'émulation dans tous les états & dans tous les âges, afin qu'on puiſſe diſtinguer quelquefois le mérite des richeſſes.

Chaque Tribunal doit être contenu dans ſa ſphere ; l'harmonie régnera, tandis que les limites des Juriſdictions ſeront clairement marquées.

La rigueur de la juſtice, ou le droit de ſévir, eſt entre les mains du Juge ; la faveur, ou le droit de pardonner, appartient au Roi. S'il puniſſoit, ſon aſpect ſeroit terrible ; ſi ſa clémence n'avoit pas les mains liées, ſon

autorité s'aviliroit. Il faut des exemples de ſévérité pour contenir le peuple ; il en faut de bonté pour l'adoucir. Si un Roi ne ſe fait pas aimer, & ſi les Juges ne le font pas redouter, il ne régnera pas long-tems.

Un Roi ne doit appeller à ſon Conſeil, c'eſt-à-dire au Conſeil d'Etat, que des hommes d'une fidélité à toute épreuve, d'un ſecret inviolable, d'un jugement profond, & d'une expérience conſommée. Il ne ſeroit pas mal d'y admettre quelques jeunes gens capables de ſe former, & qui n'ont beſoin que d'uſage dans les affaires. Comme un pareil Tribunal ne doit jamais ſe rétracter, rien n'en ſortira qu'après les plus amples délibérations ; encore ne ſeront-elles pas ſuivies d'une prompte exécution, à moins que le délai n'en-

traîne de grands dangers. Le Roi paroîtra quelquefois à la tête de ces Assemblées, mais rarement, pour les rendre plus augustes. Le sort y fixera toutes les autres places, l'avis de la raison étant toujours le premier & le mieux recueilli, quoiqu'il arrive tard.

On ne peut citer la Reine Elisabeth, sans donner le meilleur modéle de politique. Elle destinoit aux ambassades d'éclat & de représentation, la plus haute Noblesse jointe aux richesses, afin de ménager l'épargne, espérant que la vanité se payeroit de gloire. Mais pour une ambassade de conséquence, où l'Etat se trouvoit intéressé, elle choisissoit un homme mûr, dont le jugement & l'habileté pûssent lui garantir le succès des négociations. Elle n'y employa jamais un homme nouveau dans les affaires; mais elle

envoyoit quelquefois un jeune Seigneur avec un homme d'expérience, ſoit pour honorer la commiſſion, ſoit pour le former lui-même aux négociations. Elle ajoutoit ſouvent à la ſuite d'un Ambaſſadeur, un Politique, un Interpréte ſçavant dans les langues, & un voyageur inſtruit des lieux, des mœurs du pays & des uſages de la Cour. C'étoient des aſſiſtans qui, pour ne pas dérober ou partager la gloire du principal Envoyé, n'avoient qu'une commiſſion ſecrette. Si l'affaire concernoit le commerce, elle députoit un Négociant aſſiſté d'un Juriſconſulte, aux frais & dépens de la Compagnie de commerce intéreſſée à la négociation. La récompenſe des ſervices qu'ils rendoient à l'Etat, étoient des places honorables où ils fuſſent dans l'occa-

sion flatteuse de lui en rendre de plus importans.

Le meilleur moyen d'entretenir la paix, c'est d'être toujours prêt à faire la guerre. Que vos soldats soient exercés & bien munis, comme à la veille d'une bataille ; que vos forts & vos places soient en bon état, comme si vous entendiez le cri de l'ennemi. La sécurité est un péril, & la prévoyance une sûreté. Maintenez sur-tout vos forces maritimes. Un vaisseau est un instrument de conquête & de défense, qui promene la terreur & la victoire sur tous les élémens ; il répare les pertes de terre, & rétablit l'équilibre. Ne confiez jamais le commandement des troupes, à un jeune téméraire qui aime le faux éclat & la débauche ; il est aussi incapable de gouverner les au-

tres, que de ſe gouverner lui-même.

Tenez les rênes de l'Empire plus fermes en tems de guerre, de peur que les mécontens n'achévent l'ouvrage de l'ennemi. Ne diviſez point vos armées ; ce ſont autant de combats ſinguliers, où l'Etat ſera toujours vaincu. Il n'y a ni juſtice ni convenance à conquérir au loin. Le ſoldat ſert à contre-cœur hors de ſa patrie, & preſque toujours ſans ſuccès.

Avant de fonder des Colonies, il faut chercher des côtes maritimes pour la facilité du commerce, un climat analogue à celui du peuple qu'on tranſplante ; un ſol où les mines abondent, & propre à produire les grains naturels à la Nation qui s'expatrie, un pays arroſé de rivieres, tant pour l'agrément du

ſéjour, que pour la commodité des tranſports ; une terre peu habitée, pour éviter les hoſtilités qu'entraîne une invaſion, & ſéparée des autres Colonies pour faire des profits conſidérables & d'autant plus aſſurés, qu'ils ne ſeront point diſputés. Mais les Colonies de la même Nation doivent être voiſines, pour s'entr'aider & concourir au bien du commerce extérieur.

C'eſt à une Compagnie particuliere de ſe mettre à la tête de pareils établiſſemens. L'appas du gain ne les laiſſera jamais manquer d'habitans ; mais ſi le Prince s'en mêle, il ne trouvera que des forçats à exiler ; il doit permettre les embarquemens, & non les ordonner. Tout ſe fera cependant ſous ſon nom ; & comme la Nation doit porter avec elle ſes mœurs, ſes loix,

ſa religion & ſa diſcipline militaire, il doit créer un Vice-Roi qui n'aura toutefois que le nom de Gouverneur ; il établira un Conſeil ſouverain pour fixer les poſſeſſions & les intérêts ; il envoyera un Evêque & des Prêtres, mais en petit nombre, pour maintenir la Religion, ſans altérer la paix ; enfin il y fixera des Officiers plus ſages qu'ambitieux ; car il faut ſe défendre, & contre les incurſions des Naturels, & contre les invaſions des Etrangers.

On ſongera d'abord à la néceſſité dans les habitations, & aux beſoins phyſiques dans les plantations ; le tems du luxe & des commodités viendra. En coupant des bois pour la conſtruction du logement ou des vaiſſeaux, vous trouverez des mines dans les voiſinages de la mer.

Chassez des Colonies les banqueroutiers, les assassins, & tous ces brigands qui cherchent un asyle au-delà des mers, & qui ne doivent en trouver nulle part, contre la rigueur des loix & la honte du crime qui les poursuivent.

Les droits du Prince assiégent les sujets dans toute l'étendue de sa domination. Il pourra donc établir une taille modérée, & quelques levées sur l'exportation & l'importation des marchandises; mais que ces revenus soient légers, s'il veut qu'ils croissent à proportion du commerce. Qu'il oublie même au commencement tous ses droits, pour les retirer avec usure dans la suite.

Ne faites point de vos Colonies, un lieu de bannissement pour des citoyens libres, ni la patrie des rebelles. Ne dépeuplez pas

un pays de ſes habitans, pour le repeupler d'étrangers, ſous prétexte de la religion; elle ne demande pas du ſang, mais des hommages libres. Etabliſſez-y des manufactures, ou des magaſins remplis des marchandiſes du pays les plus utiles à votre commerce tant intérieur qu'extérieur, & propres à l'échange de vos denrées. Ecartez les monopoles qui viendroient étouffer la Colonie dès ſa naiſſance. Enfin vous pourvoirez à tout par le choix d'un ſage Gouverneur, qui ſoit capable de jetter les fondemens du bon ordre, & de ſuppléer, à force de vigilance, les reſſources qui manquent aux beſoins imprévus. Mais précautionnez-vous contre les inſinuations malignes des gens, que l'intérêt, ou l'envie porte à décrier des hommes néceſſaires. Car ces manœuvres ſont la peſte

du zéle & de la bonne foi.

Ayez égard dans le commerce à ce que l'exportation soit plus considérable que l'importation. Cet excès de valeur vous produira un fonds d'argent qui grossira chaque année les richesses de l'Etat. Car la circulation & l'industrie se reproduisent tour-à-tour, & de leur influence réciproque dépend l'augmentation du commerce, & par conséquent des richesses. Dans l'importation de l'étranger, ne donnez entrée aux frivolités, qu'autant qu'elles serviront de véhicule aux marchandises solides. Profitez du luxe & de la vanité de vos voisins, pour fournir à ses modes; mais craignez-en la contagion. Imitons plutôt la gravité des Espagnols, qui ne permettent les riches étoffes, qu'aux Comédiens, & aux petits-maîtres

de la Cour mais, les gens ſenſés ſe les interdiſent, ſous peine d'infamie, & la loi favoriſe de ſi ſages mœurs, par des amendes portées contre les abus du luxe. Il devroit y avoir de ſemblables punitions pécuniaires, pour arrêter les débordemens de la débauche dans les feſtins, & pour corriger le rafinement, dans la recherche des mets & des vins. La jeuneſſe ſur-tout a beſoin de frein, ſur ces ſortes de dépenſes: car la raiſon & l'intérêt de la ſanté retient aſſez les gens d'un certain âge.

Au lieu de porter à un ſi haut prix les productions qui viennent de loin, & les curioſités de vos voiſins, donnez du cours à vos denrées, & faites valoir l'induſtrie des citoyens.

Il n'y a point d'œconomie plus généralement recomman-

dable que celle de la culture des terres. Ménagez donc les laboureurs, comme les peres nourriciers de l'Etat.

On peut dire que dans le corps politique, comme dans le corps humain, les vaisseaux sont un objet d'une attention extrême ; la santé, mais sur-tout la durée de la vie en dépend.

Le Prince doit se regarder comme pere de la patrie, & comme pere de famille ; c'est-à-dire, qu'il doit le secours à ses sujets, & l'exemple à sa Cour. Le moindre scandale qu'il donne, est mortel pour les mœurs publiques ; les loix, ainsi que sa personne, ne sont sacrées qu'autant qu'il les honore. Ce titre de pere de famille l'engage encore aux détails de l'œconomie domestique, & à veiller sur les Officiers de la Couronne. Les charges de sa Maison

ſont des titres & des emplois. La dignité de ces charges appartient aux Grands qui, par une contradiction aſſez bizarre, s'honorent à la Cour de ce qui eſt vil chez eux, & vont rendre au Prince avec une extrême baſſeſſe, les mêmes ſervices qu'ils viennent d'exiger, avec la derniere hauteur de leurs domeſtiques. L'office, & le détail des fonctions, doit tomber ſur des gens de confiance, en qui l'on ne demande que du zéle & de la probité. On obtiendra l'un & l'autre par les voies de l'affection, qu'un Roi peut conſulter dans le choix des ſujets qu'il approche de ſa perſonne, pour veiller à l'entretien de ſa vie & de ſa ſanté. Mais quand il s'agit des Officiers de la Juſtice, & de tous ceux qui ont une liaiſon eſſentielle & particuliere au bien de l'Etat, le

choix eſt moins en ſa diſpoſition, qu'à la pluralité des talens & des titres de mérite ; & comme ſi ſa perſonne devoit lui être moins chere que celle du peuple, il peut faire un ſacrifice de ſes intérêts à ſes inclinations, pour ce qui le regarde, & ne peut qu'immoler tout à l'équité, dès que l'intérêt des citoyens a parlé.

Un fourbe n'eſt pas digne d'habiter dans mon Palais, diſoit David ; que ſeroit-ce donc aujourd'hui, ſi un honnête homme n'étoit pas fait pour entrer dans la Cour des Rois, & s'il n'y reſtoit d'autre parti à la vertu que celui du ſilence ou de la retraite ? Les Officiers chargés des dépenſes de la Maiſon Royale, doiventêtre d'une œconomie & d'une délicateſſe, à toute épreuve, ſur l'honneur & l'exactitude. Ceux qu'on employe aux recettes,

cettes, ne devroient point abuſer de leur commiſſion pour rançonner le peuple. Tous ces hommes qui groſſiſſent la boule de leur fortune, des débris de celle de l'Etat & du Prince, qui parlent ſans ceſſe des beſoins de l'un, pour augmenter les charges de l'autre, reſſemblent aux crocodiles qui pouſſent des cris & des plaintes, quand ils veulent dévorer.

Ce n'eſt pas qu'un Prince ne doive lever les droits de ſa Couronne, & groſſir le Tréſor Royal pour les tems fâcheux; car un coffre vuide n'a pas un ſon qui en impoſe aux ennemis. Mais il y faut de la modération, & de l'équité dans les repartitions.

Parmi les objets de luxe qui régnent à la Cour, le tems des plaiſirs n'eſt pas à négliger. Il faut des ſpectacles, des bals &

des concerts pour une Reine & des Princesses ; il faut des fêtes pour amuser les étrangers : mais que la joie y brille plus que la dépense. Les exercices qui conviennent le mieux à la Cour, sur-tout quand il n'y a point de femmes, sont la paume, la chasse, les joûtes, les tournois, & tous les exercices à cheval, parce qu'ils entretiennent également la santé, la force & l'adresse, que la plûpart des autres plaisirs énervent & détruisent.

On ne peut bannir entiérement les jeux de hazard de la saison des amusemens ; mais qu'on n'y favorise pas la passion des joueurs & des oisifs.

Quand vous aurez des conseils à donner à votre maître, faites passer vos leçons sous le nom d'un Auteur ancien, ou à la faveur d'une réflexion géné-

tale, que la conſcience rend toujours perſonnelle à celui qui en a beſoin.

Puiſſiez-vous, avec de telles vûes, être long-tems l'inſtrument du bonheur de l'Etat & du Prince!

Fin de la premiere Partie.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 108. lig, 3. n'écriroient, *lisez* n'écriront.
Pag. 123. lig. 23. celle-là, *lisez* celles-là.
Pag. 150. lig. 15. paradoxe, *lisez* paradoxes.
Pag. 178. lig. 22. d'une expérience, *lisez* espérance.
Pag. 193. lig. 1. relâche, *lisez* sans relâche.
Pag. 209. lig. 15. aisément, *lisez* vainement.
Pag. 214. & 215. lig. 24. peuploient, *lisez* peuplent.
Pag. 244. lig. 14. inonvations, *lisez* innovations.
Pag. 246. lig. 8. termes, *lisez* terme.
Pag. 247. lig. 23. de délibérations, *lisez* des délibérations.
Pag. 252. lig. 1. de piéges, *lisez* des piéges.
Pag. 256. lig. 4. l'imprudence, *lisez* l'impudence.
Pag. 257. lig. 4. brouillent, *lisez* brouillent bien les.
Pag. 260. lig. 9. fondés, *lisez* secondés.
Pag. 266. lig. 2. suivis, *lisez* suivi.
Ibid. lig. 10. de vûes, *lisez* des vûes.
Pag. 269. lig. 11. un grand don, le, *lisez* un grand dont le.
Pag. 273. lig. 20. lointin, *lisez* lointain.
Page 274. lig. 17. des loix, *ôtez le reste de la ligne & les deux suivantes, jusqu'à ces mots*, il n'appartient.
Pag. 276. lig 3. emprisonner, *lisez* empoisonner
Page 287. lig. 18. sans avoir, *lisez* sans en avoir.
Pag. 396. lig. 8. recueilli, *lisez* accueilli.

AMW
England
5/14/49

Pam - left front
51-/49
4/25 3 vol





